CHAQUE PIÈCE, 20 CENTIMES
323e ET 324e LIVRAISONS.

THÉATRE CONTEMPORAIN ILLUSTRÉ

MICHEL LÉVY FRÈRES, ÉDITEURS,
RUE VIVIENNE, 2 BIS.





LE FOU PAR AMOUR

DRAME EN CINQ ACTES ET SEPT TABLEAUX

PAR

MM. ANICET-BOURGEOIS ET A. D'ENNERY

Représenté pour la première fois, à Paris, sur le théâtre de la Gaîté, le 5 novembre 1857

DISTRIBUTION DE LA PIÈCE

MAURICE, compositeur de musique (jeune premier rôle)	MM. Laferrière.
POIRIER, joueur d'orgue (premier comique)	Paulin-Ménier.
HÉBERT, homme de couleur (jeune troisième rôle)	Gouget.
LE MARQUIS DE CHATEAUVIEUX (père noble)	Clément-Just.
HENRI, créole (jeune premier)	Charles Lemaître.
DUVIVIER (deuxième père)	Deloris.
MICHEL, commis de Duvivier (utilité)	Josse.
PREMIER JOUEUR	Labouché.
DEUXIÈME JOUEUR	Lequien.
TROISIÈME JOUEUR	Blacher.
PREMIER GARÇON DE CAFÉ	Alfry.
DEUXIÈME GARÇON DE CAFÉ	Mito.
HENRIETTE, graveuse de musique (ingénuité)	Mmes Deschamps.
LOUISE, sœur de Maurice (jeune première)	Augusta.
ANNETTE, la Pâlotte, femme de Poirier (amoureuse)	Lucile.
Mme GERVAIS, nourrice (rôle de genre)	Anna Devin.

Hommes. — Femmes. — Joueurs. — Acheteurs.

L'action se passe à Paris, en 1857.

(*Nota*). Pour la mise en scène, s'adresser à M. Cagot, régisseur général au théâtre de la Gaîté.

ACTE PREMIER

Le salon, arrière-magasin d'un éditeur de musique communiquant au fond avec le magasin par une glace sans tain au-dessus d'une cheminée et par deux portes à glaces; meubles élégants, pianos, bustes de compositeurs célèbres, Boïeldieu, Rossini, Grétry, etc.

SCÈNE PREMIÈRE.

MICHEL, HÉBERT, venant du magasin qui ouvre sur la rue.

MICHEL.

Si monsieur veut entrer dans ce petit salon, il y sera beaucoup plus convenablement que dans notre magasin de musique, ouvert à tous venants.

HÉBERT.

Merci.

MICHEL, le regardant et à part.

Un homme aussi jaune et qui descend d'une aussi belle voiture doit être un prince américain. (Haut.) Monsieur vient sans doute pour faire choix d'un piano... nous en fabriquons de magnifiques. Nous exportons tous les instruments de musique connus, depuis l'orgue d'église jusqu'à l'orgue de Barbarie. Monsieur veut-il entrer dans les ateliers?

HÉBERT.

Non.

MICHEL.

Monsieur veut alors acquérir une collection de partitions; nous éditons tous les chefs-d'œuvre modernes. Monsieur est musicien?

HÉBERT.

Non.

MICHEL.

Alors, je ne sais plus trop ce que désire monsieur

HÉBERT.

Causer.

MICHEL.

Musique?

HÉBERT, *s'asseyant.*

Non, j'ai besoin de quelques renseignements sur une personne qui m'intéresse, et je compte sur votre obligeance pour me les donner... au prix qu'il vous plaira d'y mettre.

MICHEL.

Pardon, monsieur, mais ici on ne vend que de la musique.

HÉBERT.

Parfaitement. (*prenant une feuille placée sur un piano.*) Qu'est-ce que cela?

MICHEL.

Une romance nouvelle, délicieuse, de M. Maurice-Renaud, un jeune homme de beaucoup de talent, qui aura peut-être aujourd'hui même le grand prix de composition.

HÉBERT.

Cela vaut?

MICHEL.

Deux francs cinquante.

HÉBERT.

Voilà cinq napoléons.

MICHEL.

Cinq napoléons! pardon! j'ai dit deux francs cinquante.

HÉBERT.

Pour la romance, oui; à présent... causons.

MICHEL, *à part.*

Je le disais bien, c'est un nabab. (*haut.*) Sur qui, sur quoi monsieur désire-t-il être renseigné?

HÉBERT.

Sur mademoiselle Henriette.

MICHEL.

Mademoiselle Henriette?... (*à part.*) Je devine, encore un amoureux!

HÉBERT, *se levant.*

Vous connaissez mademoiselle Henriette?

MICHEL.

C'est une de nos graveuses de musique. Elle ne travaille que pour la maison. C'est monsieur Duvivier, notre patron, qui lui a fait apprendre son état.

HÉBERT.

Elle est orpheline, n'est-ce pas?

MICHEL.

Oui, monsieur; elle a perdu son père, dit-on, quand elle était encore toute petite; sa mère est morte il y a trois ans.

HÉBERT, *haut.*

Et sa mère se nommait?

MICHEL.

Desroches.

HÉBERT.

C'est bien cela.

MICHEL.

Je crois n'avoir pas besoin de vous dire que mademoiselle Henriette est jolie, mais il est bon de vous prévenir qu'elle est sage, très-sage.

HÉBERT.

Mademoiselle Henriette vient ici?...

MICHEL.

Tous les jours.

HÉBERT, *se plaçant à gauche.*

Je vais lui écrire; vous permettez?...

MICHEL.

Certainement. (*Il lui donne ce qu'il faut. — On entend jouer de l'orgue de Barbarie.*)

HÉBERT, *riant.*

Est-ce un de vos instruments qu'on essaye?

MICHEL.

Par exemple! c'est un misérable joueur d'orgue qui a pris la déplorable habitude de venir tous les jours nous écorcher les oreilles avec l'instrument le plus faux qui se trouve à Paris. La police ne devrait pas souffrir...

HÉBERT, *donnant de l'argent.*

Tenez, renvoyez cet homme.

MICHEL, *sortant.*

Oui, monsieur.

HÉBERT, *seul un moment.*

Cette Henriette est bien la jeune fille que j'avais la mission de chercher... Allons, me voilà maintenant en présence d'un nouvel obstacle à briser... oui, à briser, comme tout ce qui viendra se placer entre moi et le but que je poursuis depuis dix ans.

SCÈNE II.

HÉBERT, MICHEL, HENRI.

MICHEL, *annonçant Henri et lui montrant Hébert.*

Voilà sans doute, monsieur, la personne que vous demandez?

HENRI.

Eh oui, ma foi! c'est bien Hébert.

HÉBERT, *s'inclinant.*

Monsieur Henri de Châteauvieux.

MICHEL.

Pardon, j'ai là des clients à servir. (*Il sort.*)

HENRI.

En passant, j'ai vu sur le siége d'une voiture arrêtée devant cette maison la noire figure de Domingo... Domingo à Paris... Il n'y pouvait être qu'avec mon grand-oncle de Châteauvieux ou avec toi.

HÉBERT.

Monsieur le marquis est toujours à Antibes, l'état de sa santé ne lui aurait pas permis d'entreprendre un aussi long voyage, et il m'a envoyé...

HENRI.

Il faut qu'il s'agisse d'une bien importante affaire pour que le marquis ait pu se résoudre à se séparer de toi!... de toi, sans qui le pauvre vieillard croit ne pouvoir pas vivre. Cette affaire, puis-je la connaître?

HÉBERT.

Monsieur le marquis se réserve sans doute de vous la confier à votre prochaine visite à Antibes.

HENRI.

Après tout, cela ne peut guère m'intéresser.

HÉBERT *à part.*

Plus qu'il ne pense.

HENRI.

Depuis combien de temps es-tu à Paris?

HÉBERT.

Depuis trois jours. Je me suis présenté deux fois chez vous pour vous offrir l'hommage de mon respect, mais je n'ai pas eu l'honneur de vous rencontrer.

HENRI.

J'étais à la campagne.

HÉBERT.

Pour étudier votre droit?

HENRI.

Ah! diable l'étude! Je suis créole, riche, et on me demande de travailler, c'est absurde. A quoi bon d'ailleurs? N'ai-je pas au Brésil mon père qui augmente encore une fortune immense déjà et que monsieur le marquis, mon grand-père, ne dissipera certainement pas à Antibes... (*riant.*) A moins pourtant que tu ne le ruines, toi, la seule folie que le cher homme ait jamais faite en sa vie. Tu lui coûtes cher, mon drôle, je le sais; mais le marquis a voulu se donner le luxe d'un médecin qui ne soignât que lui, il n'a pas regardé au prix. A toi seul, il ne marchande pas l'argent. Il t'en donne plus qu'à moi, le dernier rejeton de son illustre race.

HÉBERT.

Si monsieur de Châteauvieux a besoin de quelques billets de banque... (*Il lui offre son portefeuille.*)

HENRI *avec impertinence.*

Merci, mon cher. Peste! on voit bien que nous sommes loin du Brésil, puisque toi, fils d'une de nos esclaves, tu te permets de m'offrir de l'argent. Tu oublies que, pour le prendre, il faudrait te toucher la main, et que, même avec mes gants, je ne commettrais pas cette énormité-là.

HÉBERT, *à part, avec rage.*

Patience! patience!

HENRI.

Grâces au ciel! il y a encore des usuriers à Paris, et j'ai du crédit sur la place. On sait que je serai quatre ou cinq fois millionnaire, à la condition pourtant que tu ne me croqueras pas ma succession, monsieur le docteur noir. Tu quittes Paris?

HÉBERT.

Ce soir, monsieur.

HENRI.

Et moi, demain. Je suis amoureux, Hébert, oh! mais sérieusement amoureux! Et je retourne en Allemagne... à Weimar, c'est là que j'ai vu, admiré la plus charmante jeune personne... une figure d'ange, puis une grâce, une distinction. Je la rencontrais chaque matin, soutenant la marche chancelante d'une dame qui paraissait souffrir beaucoup... Un jour, les forces de la jeune fille étant impuissantes pour ramener la malade au logis, je me hâtai d'offrir mon bras, qui fut accepté avec reconnaissance; arrivée au seuil de sa modeste demeure, la jeune fille, jetant sur moi un regard qui me pénétra jusqu'au cœur, me dit de la plus douce voix du monde : Pour ma mère, mon-

sieur, je vous remercie, puis elle disparut. Depuis ce jour, je ne l'ai pas revue. La malade, plus affaiblie, sans doute, ne sortait plus, et tous mes efforts pour pénétrer dans la maison furent inutiles. Je partis, croyant pouvoir oublier ma ravissante apparition de Weimar, comme on oublie un rêve; mais, je te le répète, ce que j'estimais moi-même n'être qu'un caprice, était un amour véritable, profond.

HÉBERT.

Et vous allez tenter de séduire cette jeune fille?

HENRI.

Non pas. Si, comme j'en suis sûr, elle est digne de moi...

HÉBERT.

Que ferez-vous?

HENRI.

Je l'épouserai.

HÉBERT.

Vous attendrez au moins, pour cela, que vous soyez majeur et que vous puissiez vous passer du consentement que votre père et votre grand-oncle vous refuseraient assurément.

HENRI.

J'attendrai.

HÉBERT.

Dix-huit mois. C'est bien long, et il peut arriver tant de choses en dix-huit mois!

HENRI.

Nous abusons, ce me semble, de l'hospitalité qu'on nous donne, et on vient nous la rappeler. (A Michel qui entre.) Monsieur, faites-moi, je vous prie, une collection des mélodies de Schubert... je la viendrai prendre tantôt.

MICHEL.

Cela sera prêt, monsieur.

HÉBERT.

Voici ma lettre (bas), je compte sur vous pour la remettre à son adresse.

MICHEL.

Soit, mais n'attendez pas de réponse.

HÉBERT.

On m'en fera une, et je viendrai la chercher à trois heures, ici.

MICHEL, à part.

Hein! il paraît sûr de son fait. (Henri sort. Hébert prend son chapeau, ses gants).

MAURICE dans la coulisse.

Michel! Michel!

MICHEL.

Tiens! c'est justement monsieur Maurice, notre compositeur, l'auteur de la romance que vous alliez oublier, monsieur.

SCÈNE III.

LES MÊMES, MAURICE.

MAURICE.

Bonjour, Michel.

MICHEL.

Votre serviteur, monsieur Maurice.

MAURICE.

Mademoiselle Henriette n'est pas encore venue?

MICHEL donne la romance à Hébert.

Pas encore.

HÉBERT, prenant la romance, et bas à Michel.

Ce monsieur connaît mademoiselle Henriette?

MICHEL, bas.

Je crois même qu'il en est amoureux comme tout le monde.

HÉBERT.

Vraiment!

MAURICE.

Qu'a donc ce monsieur à me regarder ainsi? (Il va se mettre au piano.)

MICHEL, à Hébert.

Adieu, monsieur.

HÉBERT, sortant après Henri qui a passé devant lui.

Non pas, au revoir. (Il sort.)

SCÈNE IV.

MAURICE, MICHEL.

MAURICE.

Quels sont ces messieurs?

MICHEL.

Je ne les connais pas. L'un d'eux est entré pour me demander de la musique, celui qu'on prendrait pour un nègre, si au lieu de monter dans la voiture il montait derrière.

MAURICE.

Une figure étrange, en effet, et dont il serait difficile de ne pas se souvenir.

MICHEL, regardant l'adresse de la lettre.

C'est vrai. Tout est original dans ce monsieur; tout, jusqu'à son écriture. Voyez donc, si je ne savais pas qu'il y a là-dessus : « A mademoiselle Henriette? »

MAURICE.

Hein? qu'est-ce que vous dites? Ce monsieur écrit à mademoiselle Henriette?

MICHEL.

Oui.

MAURICE.

Et c'est la première fois qu'il vient ici?

MICHEL.

La première fois.

MAURICE.

Et vous remettrez ce billet à mademoiselle Henriette?

MICHEL.

Dame! (On entend l'orgue dans la rue.)

MAURICE.

Vous avez raison; je ne sais ce que j'ai aujourd'hui.

MICHEL.

C'est l'émotion qui commence. Voilà le grand jour venu.

MAURICE.

Non; j'ai mal aux nerfs; voilà tout.

MICHEL, avec impatience.

Ce n'est pas étonnant, nous avons là devant notre porte un orgue qui nous écorche le tympan depuis un quart d'heure.

MAURICE.

Il est faux cet orgue! horriblement faux!

MICHEL.

C'est toujours le même joueur, vous savez; je l'ai pourtant déjà renvoyé une fois, et je vais le...

MAURICE.

Il s'éloignera de dix pas; puis il recommencera. Amenez-le plutôt ici.

MICHEL.

Ici?

MAURICE.

Sans doute. C'est déjà un moyen de le faire taire.

MICHEL.

C'est vrai!

MAURICE.

Vous lui proposerez de faire accorder son orgue... et je payerai... J'entre là... Si M. Duvivier me demande... dites-lui que je corrige les épreuves de mon dernier morceau.

MICHEL, sortant par le fond.

Eh! l'hommme?... l'homme? (Maurice, au moment de sortir, aperçoit sur le piano la lettre d'Hébert, il s'arrête.)

SCÈNE V.

MAURICE, puis MICHEL et POIRIER.

MAURICE, regardant la lettre.

Quel peut être cet étranger? qu'écrit-il à Henriette? Je ne sais pourquoi, mais il me semble que dans ce billet, il y a du malheur pour elle. Cet homme est un parent peut-être... Un parent?... Non, elle n'a pas de famille; elle me l'a dit. Alors, c'est donc... Ah! me voilà jaloux d'une femme qui ne sait même pas que je l'aime. (Il sort.)

MICHEL, à Poirier.

Entrez.

POIRIER.

Quoi qu'on me veut?

MICHEL.

Vous allez le savoir.

POIRIER.

On me fait dire de venir... c'est drôle.

MICHEL.

Pourquoi donc?

POIRIER.

Parce que ordinairement on me fait dire de m'en aller.

MICHEL.

Où est votre orgue?

POIRIER.

Mon orgue est sur ses quatre roues, sous la garde de la Pâlotte.

MICHEL.

La Pâlotte?

POIRIER.

C'est le petit nom que j'ai donné à ma légitime.

MICHEL.

Vous allez l'apporter ici.

POIRIER.

Mon épouse?

MICHEL.

Non, l'orgue.

POIRIER.

Ah ! vous voulez l'entendre de plus près ? (A part.) Il est donc sourd. (Appelant.) Annette ?

ANNETTE, en dehors.

De quoi ?

POIRIER.

Viens... Fais entrer la boîte aux chansons : monsieur veut de la mélodie. (Annette entre traînant l'orgue après elle.) Arrive, la Pâlotte.

ANNETTE.

Voilà !... Qu'est-ce que monsieur veut qu'on lui joue ?

POIRIER.

La grande air du *Bijou perdu*. (Annette met l'orgue en état.)

MICHEL.

Non... ce n'est pas cela que je veux.

POIRIER.

C'est ma plus belle air. (Il joue l'air des Fraises.)

MICHEL.

Mais je vous dis encore une fois...

POIRIER.

Encore une fois ? je le veux bien...

MICHEL.

Mais non, ce n'est pas pour vous entendre que je vous ai fait venir.

POIRIER.

Ah !

ANNETTE.

Pourquoi donc alors ?

MICHEL.

Pour vous faire accorder votre orgue.

POIRIER.

De quoi ? de quoi ? accorder mon orgue ? jamais.

MICHEL.

Mais on vous le rendra quand il sera juste, et cela ne vous coûtera rien.

POIRIER.

On le fera jouer juste ! Ah ben, merci ! Mais une orgue, ça n'est de rapport qua tant plus que ça détonne... Exemple : je joue juste... une jolie air... on me laisse tourner ma manivelle jusqu'au bout et on me dit : Va toujours, mon bonhomme ; je me démanche le bras, et au bout de trois quarts d'heure d'harmonie, on me donne un monaco. Au liau de ça, je joue faux, et au troisième tour en me crie : Assez ! veux-tu t'en aller, animal ! Je ne m'en vais pas, je tourne encore, et on me donne vingt centimes pour me faire partir ; quatre cents pour cent de bénef, et presque rien à faire.

MICHEL.

Ainsi, il n'y a pas moyen de vous éviter ?

POIRIER.

Si, il y en a un... faites-moi dix francs de rente... par jour... et je brise ma lyre ; mais la laisser accorder, jamais ! Allons ! l'air du Zouave, prisonnier en Sibérie. (Il chante avec sa femme, en s'accompagnant de l'orgue, qui joue faux.)

Garde bien l'espérance,
Aussi le souvenir,
Tu reverras la France,
Ta prison va finir.

MICHEL.

Assez, assez. Que diable ! vous n'êtes pas dans la rue ici. Il n'y a donc pas moyen de ne plus vous entendre ?

POIRIER.

Si fait, y en a un encore : allez demeurer rue de Trévise, c'est une rue que je respecte.

MICHEL, à Maurice qui rentre.

Tiens, c'est la vôtre, monsieur Maurice.

POIRIER.

C'est la rue à monsieur ?

MICHEL.

Oui, il demeure au n° 37.

POIRIER.

37. Attendez donc ! mais oui, je vous connais ; vous demeuriez au troisième, sur la rue.

MAURICE.

Oui ; comment sais-tu cela ?

POIRIER.

Vous ne vous souvenez pas... Il y a déjà quelque temps de ça... un petit portefeuille perdu. Je l'avais trouvé ; naturellement je l'avais ouvert... pour savoir...

MICHEL.

Ce qu'il y avait dedans.

POIRIER.

Il n'y avait rien que des lettres et l'adresse du propriétaire de l'objet... un portefeuille vide, ça ne valait pas la peine d'être...

MICHEL.

Gardé.

POIRIER.

Laissez-moi donc finir mes phrases, vous : ça ne valait pas la peine d'être *rapporté*... Pourtant j'étais à sec, je jouais just dans ce temps-là ; je me dis : L'homme au portefeuille me payera au moins ma course ; j'arrive chez monsieur, qui me saute au cou et qui me donna 40 francs.

MAURICE.

Et je ne t'avais pas trop récompensé... ce portefeuille contenait, caché par un secret, un trésor.

POIRIER, à part.

Des billets de mille... Je suis volé.

MAURICE.

Il contenait le portrait de ma mère.. Ce portefeuille, le voilà.

POIRIER.

Oui, je le reconnais. Tant il y a que ces 40 francs m'ont remis à flot. N'est-ce pas, *la Pâlotte* ?... mon épouse, que j'ai l'honneur de vous présenter ; une pauvre petite fleur des champs, que j'ai cueillite dans la banlieue et à qui que j'ai fait l'honneur de donner mon nom à porter et mon orgue à trainer.

ANNETTE.

Oui... Nous avons pu payer notre terme, et il était temps.

POIRIER.

Oh ! les termes... ça ne devrait venir que tous les trois, six ou neuf ans.

MAURICE, à Annette.

Vous êtes bien faible pour le métier que vous faites... Vous paraissez souffrir.

ANNETTE.

Oh ! j'en ai l'habitude à présent. Tant que je pourrai marcher et chanter, je ne me plaindrai pas... et à qui me plaindrais-je ?

MAURICE.

Vous n'avez donc pas de parents ?

POIRIER.

Si... elle a un beau-père, blanchisseur à Vaugirard, qui lui garde rancune de ce qu'elle m'a épousé par amour ; il l'a dotée de sa malédiction, et c'est pas avec ça qu'on peut se refaire le tempérament.

Chantant :

T'as voulu s' être ma compagne,
Jeune Albanaise aux pieds légers.

MAURICE.

Tiens, mon ami, tiens, et laisse-nous. (Il lui donne de l'argent.)

POIRIER, à part.

Cinq francs !

ANNETTE, bas.

Combien qu'y t'a donné ?

POIRIER, bas.

Vingt sous. Il y en aura cinq pour toi, femme adorée. Adieu, monsieur ; si vous perdez encore quelque chose, tâchez que ça soit sur mon chemin ; je suis un bon caniche, je rapporte. Allons, mais va doux, mon amour ! (Il sort avec Michel, qui le reconduit.)

MAURICE, qui a ouvert le portefeuille et qui regarde le portrait qu'il contient.

Ma mère ! pardonne-moi si, dans ce jour qui doit décider de ma destinée peut-être, dans ce jour où ta pensée, j'en suis sûr, est à moi tout entière, une autre image est avec la tienne dans mon cœur. (Il baise le médaillon.)

SCÈNE VI.

MAURICE, DUVIVIER, MICHEL.

DUVIVIER.

Michel !

MICHEL, rentrant vivement.

Monsieur.

DUVIVIER.

Puisque mademoiselle Henriette n'est pas encore venue, vous allez porter chez elle ce morceau à graver ; dites-lui que j'en suis très-pressé.

MICHEL.

Oui, monsieur. (Prenant la lettre d'Hébert.) Je lui donnerai en même temps la lettre du prince indien. (Il sort.)

MAURICE, allant à Duvivier.

Bonjour, monsieur Duvivier.

DUVIVIER.

Bonjour, cher ami ; encore une heure d'attente, puis nous irons là-bas, connaître la décision du jury. Vous verrez que je suis un bon prophète. Je vous ai prédit que vous seriez un grand artiste... et vous ne me ferez pas mentir, comme l'a fait ce pauvre Guérin, le lauréat de l'an dernier.

MAURICE.

Il est donc toujours dans le même état?

DUVIVIER.

Toujours! C'est un homme fini! A vingt-deux ans! Une organisation superbe! Oh! c'est un véritable suicide! Les bons conseils ne lui ont pourtant pas manqué... mais une fois sur la pente, on ne peut plus s'arrêter dans cette voie fatale! Le pauvre garçon me jurait avec des larmes de renoncer à ce poison qui le tuait; le lendemain, je le rencontrais ivre, hébété, effrayant à voir. Ah! vous ne savez pas, Maurice, ce que c'est que l'ivresse de l'absinthe.

MAURICE.

Si, monsieur, je le sais.

DUVIVIER.

Vous!

MAURICE.

J'en ai fait une fois, une seule fois, la terrible épreuve. C'était après la mort de mon père; nous avions découvert tout à coup l'abîme que ses prodigalités avaient creusé sous nos pas. Je me trouvais pauvre, et à dix-neuf ans l'unique soutien de deux femmes habituées à toutes les joies de la grande fortune. Quand j'aurais dû ne songer qu'à ma mère, qu'à ma sœur; quand j'aurais dû me présenter le front haut et le cœur résolu devant la misère menaçante... je me trouvais sans courage, en face d'un avenir de travail et de lutte. J'errais par la ville... sans but et désespéré... Des amis m'arrêtent, puis m'entraînent avec eux au cercle; ils me font boire... de l'absinthe, et je sentais le feu qui me montait à la tête... un feu qui dévorait mes souvenirs! bientôt je cessai d'avoir la conscience de moi-même. J'étais transporté dans un autre monde. Je n'avais plus de pleurs dans les yeux, je ne voyais plus mon deuil et je rentrais en chantant dans la maison de ma mère! Comprenez-vous? je riais! je chantais! moi... moi! orphelin de la veille! Je chantais, lorsque se dressa devant moi une figure pâle et désolée... c'était ma mère, dont les regards exprimaient plus d'épouvante que de colère... et, sans prononcer une parole, de sa main glacée elle s'empara de ma main et me conduisit lentement dans la chambre voisine... jusqu'au lit, le lit à peine refroidi de mon père... Sa montre pendait encore à son chevet; ma mère la détacha. « C'est ici, c'est hier qu'il a cessé de vivre, me dit-elle, hier à pareille heure... » Puis, brisant le ressort de la montre... elle me la remit en me disant : « Conserve-la, Maurice; elle te rappellera et le plus grand malheur et la plus grande faute de ta vie... » Je voulus répondre, mais les sanglots étouffaient ma voix; je tombai à genoux, je baignai de mes larmes le chevet de mon pauvre père... je pleurai bien longtemps, et depuis ce jour, j'ai conservé cette montre; mais elle n'avait rien à me rappeller, le souvenir est demeuré là : il ne s'éteindra qu'avec ma vie!

DUVIVIER.

Pauvre Maurice! Au moins, la leçon a porté ses fruits, car je ne connais pas d'homme plus sage, plus sobre que vous.

SCÈNE VII.

Les Mêmes, HENRIETTE.

HENRIETTE entrant vivement et s'arrêtant à la vue de Maurice.

Ah! il est encore ici.

MAURICE.

Henriette!

DUVIVIER avec sévérité, à Henriette.

Ah! vous voilà, mademoiselle; vous arrivez encore bien tard aujourd'hui; vous vous négligez, mon enfant, c'est mal, c'est très-mal.

HENRIETTE.

Monsieur... je ne...

DUVIVIER.

Michel ne vous trouvant pas chez vous, va revenir; il avait un morceau à vous donner à graver, il le rapportera sans doute. Attendez-le donc. Maurice, dans un instant je suis à vous.

SCÈNE VIII.

MAURICE, HENRIETTE.

MAURICE.

Monsieur Duvivier a été bien sévère, injuste même.

HENRIETTE.

Non, monsieur. Depuis quelque temps, en effet, je ne suis plus la même; je comprends que monsieur Duvivier s'est alarmé, lui, mon seul ami dans ce monde.

MAURICE.

Votre seul ami! A votre tour, vous êtes injuste, Henriette, si vous croyez n'avoir autour de vous que des indifférents. Tenez! tout à l'heure, j'étais malheureux de votre absence... si vous n'étiez pas venue, j'aurais été certain d'une défaite; pour espérer, j'avais besoin de vous voir, de vous entendre me dire que vous preniez intérêt à un pauvre garçon qui n'a d'avenir que s'il sort triomphant de l'épreuve qu'il va tenter.

HENRIETTE.

Vous m'avez dit que vous étiez à présent l'unique soutien de votre famille, n'est-il pas tout simple que je fasse des vœux pour vous? Ce matin même, je me suis dit : Là-bas, bien loin, bien loin, sa mère et sa sœur prieront pour lui; eh bien! je prierai ici, moi.

MAURICE.

Vous?

HENRIETTE.

Je suis entrée tout à l'heure à Saint-Germain-l'Auxerrois. Là, j'ai oublié que j'étais attendue, et je me suis fait gronder.

MAURICE.

Pour moi?

HENRIETTE avec hésitation.

Monsieur Maurice...

MAURICE.

Henriette.

HENRIETTE.

Les jeunes filles mettent souvent leur foi dans une médaille, une croix; si votre sœur était ici, elle vous donnerait peut-être aujourd'hui une de ces précieuses reliques qui protégent... Si j'osais...

MAURICE.

Eh bien, achevez.

HENRIETTE.

Vous ne vous moquerez pas de moi, n'est-ce pas? Quand j'étais enfant, et que j'avais une épreuve à subir, ma mère me mettant au cou cette petite médaille bénite à la *Délivrande*, me disait : C'est un porte-bonheur... et tout me réussissait. (Lui tendant une petite médaille.) Maurice, ce n'est pas moi, c'est ma mère qui vous dit : Prenez cette sainte médaille, gardez-la toute la journée... elle porte bonheur.

MAURICE.

Elle encourage aussi, car, depuis que de votre main elle a passé dans la mienne... j'ai plus de confiance, et j'oserai vous dire un secret que vous avez dû deviner. Henriette... vous savez que je vous aime, n'est-ce pas?

HENRIETTE.

Maurice!

MAURICE.

Et je vous aime, Henriette, d'un de ces amours qui résistent au temps... à l'absence, et je crois même à la trahison de l'objet aimé. Lorsque je suis arrivé à Paris, deux femmes occupaient mon esprit et l'occupaient tout entier, ma mère et ma sœur; je croyais leur avoir donné tout ce que mon cœur pouvait renfermer de tendresse; je vous ai vue, Henriette, et bientôt j'éprouvai un sentiment qui m'était inconnu, une tendresse plus forte, plus exclusive. Pour ma mère, pour ma sœur, j'aurais donné ma vie; pour vous, Henriette, j'oubliais et ma mère et ma sœur : ce n'était plus vers elles que volaient mes pensées, ce n'était plus leur souvenir qui me clouait au travail; elles ne venaient plus, comme autrefois, me sourire à mon piano, charmer mes veilles, doubler mes forces... Non, c'était vous, Henriette, toujours vous...

HENRIETTE.

Maurice!

MAURICE.

Pour vous avouer mon amour, j'attendais le résultat de cette journée; si je réussis, j'aurai enfin une carrière ouverte devant moi; noble carrière, où, à côté de la gloire, on rencontre parfois la fortune; alors je vous dirai : Henriette, gloire ou fortune, je vous dois tout, soyez généreuse, partageons.

HENRIETTE.

Je serai franche aussi... oui, j'avais compris que vous m'aimiez... et pourquoi le cacherais-je? j'avais été bien heureuse de votre amour, pourtant cet amour doit nous séparer.

MAURICE.

Nous séparer!

HENRIETTE.

Vous avez un nom que vous allez illustrer, une famille fière à bon droit de son passé comme de votre avenir; moi, Maurice, je ne puis même pas vous apporter en dot le nom de mon père. Ma mère a été abandonnée quelques jours après ma naissance par l'homme qu'elle avait cru digne de son amour. C'est à son lit de mort qu'elle me fit ce pénible aveu, en présence de monsieur Duvivier, notre voisin et notre ami. Monsieur Duvivier voulut bien s'intéresser à la pauvre orpheline, il me fit apprendre la gravure et m'y rendit assez habile pour qu'au-

jourd'hui je puisse vivre de mon travail. Par le cœur, monsieur Maurice, je me crois digne de vous, mais je...

MAURICE.

Vous n'avez pas de nom, dites-vous, mais ne devez-vous pas porter le mien. Henriette, au retour de l'Institut, et si Dieu m'a protégé, j'avouerai notre amour à M. Duvivier, qui l'approuvera, j'en suis sûr, puis j'écrirai à ma mère, elle ne veut que mon bonheur, et je lui dirai que mon bonheur c'est vous... Vous connaîtrez ma mère, alors vous verrez si je vous aimais, Henriette, puisque pour vous j'ai pu oublier cet ange de dévouement et de tendresse. Henriette, pour me donner le courage et l'espoir, dites-moi encore que vous m'aimez.

HENRIETTE.

Maurice, je ne sais ce que décidera monsieur Duvivier, je ne sais ce que l'avenir nous réserve, mais sur cette sainte médaille, je vous jure de n'être jamais qu'à vous, Maurice, à vous que j'aime.

MAURICE, tombant à genoux.

Henriette, ce serment sorti de votre cœur s'est gravé dans le mien et ne s'en effacera plus. C'est de ma vie entière que vous venez de décider, car ma vie à présent, c'est notre amour, c'est vous, c'est toi, mon Henriette, ma fiancée, ma femme!

MICHEL, au dehors.

Monsieur Maurice! (Maurice se relève.)

SCÈNE IX.

Les Mêmes, MICHEL.

MICHEL.

Monsieur Maurice, mensieur Duvivier est prêt, il est déjà dans la voiture.

MAURICE.

Me voilà, mon ami, me voilà.

MICHEL.

Ah! j'oubliais... (Il montre la lettre.)

MAURICE.

Je vous retrouverai ici... Je n'espère plus seulement, non, je suis sûr; tout doit me réussir aujourd'hui, tout. (Il sort en envoyant, sans être vu, un baiser à Henriette. Michel reconduit Maurice jusqu'au fond.) A bientôt, à bientôt.

HENRIETTE, à l'avant-scène.

Aimée de lui!

MICHEL, revenant.

Mademoiselle!

HENRIETTE.

Plait-il?

MICHEL.

Voici une lettre qu'en m'a donnée pour vous.

HENRIETTE.

De qui vient cette lettre?

MICHEL.

D'un monsieur très-bien qui parait s'intéresser beaucoup à vous.

HENRIETTE.

Je ne connais personne qui puisse m'écrire.

MICHEL, lui donnant la lettre.

Voilà ma commission faite. (Il remonte et se met à ranger la musique sur le piano.) Je vais bien voir si la lettre est d'un amoureux. (Il suit Henriette des yeux.)

HENRIETTE.

A mademoiselle Henriette... c'est bien pour moi. (Elle ouvre la lettre et lit.) « Mademoiselle, j'ai déposé il y a trois jours, chez » monsieur Delahaye, notaire, rue Richelieu, un acte authen- » tique envoyé du Brésil, et par lequel monsieur Charles de » Châteauvieux vous reconnait pour sa fille. » Oh! mon Dieu!

MICHEL, qui regarde, mais qui ne peut entendre.

Ça lui fait de l'effet.

HENRIETTE.

« Aux termes de cet acte, vous êtes placée sous la tutelle de » monsieur le marquis de Châteauvieux, votre grand-oncle... » Monsieur le marquis, retenu à Antibes par son âge et ses in- » firmités, m'a confié l'honneur de le représenter ici... Je vien- » drai donc vous prendre à trois heures pour vous conduire » chez monsieur Delahaye, qui mettra sous vos yeux l'acte qui » vous donne la légitime possession du nom et de la fortune » de l'ancienne et illustre famille de Châteauvieux... Agréez, » mademoiselle, l'hommage de mon profond respect. Le doc- » teur Hebert. » Noble, riche, digne de Maurice!!! ah! mais je crois rêver... et pourtant j'ai bien lu!!!

MICHEL.

Il parait que ce monsieur a un joli style, elle est toute émue...

HENRIETTE.

Monsieur Michel!

MICHEL.

Mademoiselle?

HENRIETTE.

La personne qui a écrit cette lettre?...

MICHEL.

Viendra chercher la réponse.

HENRIETTE.

La réponse... mais je n'ai pas de réponse à faire.

MICHEL, à part.

Ah! à la bonne heure.

HENRIETTE.

Ce monsieur me prie de l'attendre.

MICHEL.

Oui! et vous ne...

HENRIETTE.

Et je l'attends.

MICHEL.

Hein?

HENRIETTE.

Je l'attends impatiemment... il doit venir, avez-vous dit?

MICHEL.

A trois heures... trois heures vont sonner, et... et voilà ce monsieur. (Hebert paraît au fond.)

SCÈNE X.

HENRIETTE, HÉBERT, MICHEL.

MICHEL, à Hébert.

Voici mademoiselle Henriette.

HÉBERT, à part.

Tous les traits de son père. (A Michel.) Veuillez nous laisser, monsieur.

MICHEL.

Mais...

HÉBERT

J'ai à parler à mademoiselle d'affaires de famille.

MICHEL, à part.

De famille... elle n'en a pas... Hum!... c'est un amoureux, bien sûr. (Il sort.)

HÉBERT.

Mademoiselle, vous avez reçu mon billet?

HENRIETTE.

Oui, monsieur, et je n'ose croire encore...

HÉBERT.

A l'heureuse nouvelle qu'il vous annonce.

HENRIETTE.

Oubliée, abandonnée depuis si longtemps...

HÉBERT.

Monsieur Charles de Châteauvieux, votre père, a eu en effet de grands torts envers votre mère, envers vous... Rappelé au Brésil, rejeté brusquement dans le tourbillon des affaires et des plaisirs, il a trop vite oublié qu'il avait laissé à Paris une femme qui avait eu foi en son amour, en son bonheur; une fille qui ignorait jusqu'au nom de son père..., mais, atteint jeune encore d'une maladie mortelle, il a voulu réparer...

HENRIETTE.

Mon père, dites-vous?...

HÉBERT.

Ne vivra sans doute pas assez pour savoir que vous lui avez pardonné.

HENRIETTE.

Pardonné... oh! monsieur! je n'ai jamais adressé pour lui que des prières à Dieu; ce que je voulais, ce n'était ni son nom ni sa fortune, c'était sa tendresse.

HÉBERT.

Cette affection, mademoiselle, vous la trouverez chez votre grand-oncle, monsieur le marquis de Châteauvieux... Maintenant, mademoiselle, permettez-moi de vous rappeler que nous sommes attendus chez monsieur Delahaye.

HENRIETTE.

Oui! pourtant... j'aurais voulu...

HÉBERT.

Quoi donc?

HENRIETTE.

J'avais promis de rester ici... d'attendre...

HÉBERT.

Impossible, mademoiselle, monsieur Delahaye ne serait plus chez lui, et tous nos instants sont comptés.

HENRIETTE.

Eh bien! permettez-moi, monsieur, d'écrire au moins quelques lignes... (A part.) A lui, à Maurice... qui ne comprendrait pas; il faut qu'il sache... qu'à présent j'ai aussi un nom, une famille... (Elle écrit à la hâte, Michel rentre.) Monsieur Michel!

MICHEL.

Mademoiselle.

HENRIETTE.

Je vais sortir... remettez, je vous prie, ce billet à monsieur Maurice...

HÉBERT, à part.

Ah! ah! le soupirant... elle l'oubliera bien vite dans sa nouvelle famille.

HENRIETTE, mettant son chapeau.

Maintenant, monsieur...

HÉBERT, à Michel à demi-voix.

Monsieur Michel!

MICHEL.

Monsieur...

HÉBERT.

Vous savez combien je paye la musique. Je paye double les lettres .. donnez-moi celle-là?

MICHEL.

Mais...

HÉBERT, vivement.

Donnez donc, et prenez. (Il lui donne sa bourse.)

HENRIETTE.

Je suis prête.

HÉBERT.

Partons, mademoiselle. (Il la fait passer devant lui.)

MICHEL.

Je dirai que vous reviendrez tantôt, n'est-ce pas, mademoiselle ?

HÉBERT, arrêtant Michel.

Elle ne reviendra pas.

MICHEL, stupéfait.

Hein!

SCÈNE XI.

MICHEL, puis POIRIER.

MICHEL.

Comment, elle ne reviendra pas?... il l'enlève donc... et je suis seul au magasin... impossible de les suivre... de savoir...

POIRIER.

Il y a-t-il quelqu'un?

MICHEL.

Encore vous! Qu'est-ce que vous demandez?

POIRIER.

Je ne demande rien... au contraire... j'offre.

MICHEL.

Quoi?

POIRIER.

Mon orgue.

MICHEL.

Qu'est-ce que vous voulez que j'en fasse?

POIRIER.

Vous en ferez un piano à queue, si vous voulez... Moi, je n'en peux plus rien faire du tout... On vient d'afficher une ordonnance de police qui me coupe les vivres, qui tue mon état.

MICHEL.

Comment ça?

POIRIER.

Il est défendu de circuler dans les rues avec un orgue qui ne sera pas parfaitement juste; je suis ruiné... je n'ai plus qu'à vendre mon fonds... Vous faites le commerce de ces bibelots-là. Estimez l'objet, et je le lâche.

MICHEL.

Il ne vaut pas deux cents francs.

POIRIER.

Je vous prends au mot. Il vaut cent écus, aboulez la somme, et je vous donne les bretelles par-dessus le marché.

MICHEL.

Il faudra examiner...

POIRIER.

Je vous le vends au poids... Voulez-vous?

MICHEL.

Ces acquisitions-là ne sont pas de mon ressort... ça regarde le chef des ateliers. Il estimera l'instrument, et si vous êtes décidé à vous en défaire...

POIRIER.

Très-décidé. J'avais la poitrine trop délicate pour accompagner ce monument-là.

MICHEL.

Quel état prendrez-vous?

POIRIER.

Oh! des états... j'en ai essayé de vingt-sept... je n'en veux plus.

MICHEL.

Vous vivrez de vos rentes?

POIRIER.

Eh non! des rentes des autres... Je me mettrai dans les affaires... Ous' qu'on trouve le chef en question?

MICHEL.

Aux ateliers, là, au fond de la cour.

POIRIER.

Très-bien... J'y vas faire mon entrée sur l'air des *Petits Agneaux*. Je ne suis pas dans la rue, ici, je suis en dehors de l'ordonnance. J'ai le droit de jouer faux... ça sera le chant du cygne... (Il sort en jouant faux.)

SCÈNE XII.

MICHEL, puis LOUISE, MAURICE et DUVIVIER.

MICHEL.

Ah! le misérable! il a joué de son reste!... (Louise entre. Elle a un chapeau et un voile noirs; une large et longue mante grise cache sa robe.) Oh! une dame! (Il salue.)

LOUISE.

On m'a dit, monsieur, que je trouverais ici monsieur Maurice Renaud.

MICHEL.

Monsieur Maurice!... En effet, mademoiselle, il doit y revenir en sortant du concours; il ne peut tarder beaucoup... si vous voulez prendre la peine de vous asseoir.

LOUISE.

Merci, monsieur. (On entend une voiture.)

MICHEL.

Tenez, mademoiselle, j'entends une voiture qui s'arrête, ça doit être celle de M. Duvivier, qui ramène monsieur Maurice. (A Duvivier qui entre.) Eh bien, monsieur?

DUVIVIER.

Premier grand prix... C'est superbe... et je l'avais prédit... N'est-ce pas, Maurice? (Il l'embrasse.)

LOUISE, à part, et dans un coin de la scène.

Ah! ma mère! ton vœu s'est accompli... ton amour a protégé ton fils!

MAURICE.

Merci, monsieur Duvivier... La part que vous prenez à mon triomphe double encore ma joie... C'est si doux de se savoir aimé!

MICHEL, bas à Louise.

Je vais lui dire que vous êtes là, mademoiselle.

LOUISE, le retenant.

Attendez... Il est si heureux... attendez encore.

DUVIVIER, à Maurice.

Nous dînons ensemble, chez moi, c'est convenu. Nous fêterons votre victoire d'aujourd'hui; nous boirons à vos succès de demain, à vos succès, Maurice, qui feront votre gloire et ma fortune.

MAURICE, à part.

Où donc est Henriette?

MICHEL, bas à Duvivier.

Madame demande monsieur Maurice.

DUVIVIER, bas à Maurice.

Maurice, une dame est là, qui vous attend... Je vous laisse, mon ami; à tout à l'heure. (Il sort.)

SCÈNE XIII.

MAURICE, LOUISE.

MAURICE.

Quelqu'un qui me demande?... et ce n'est pas Henriette?...

LOUISE, levant son voile.

Non, Maurice... c'est moi.

MAURICE.

Louise... ma sœur!... ma sœur, à Paris!

MICHEL, à part, en rentrant au magasin.

C'était sa sœur...

MAURICE.

Chère sœur!... (Il l'embrasse.) C'est encore là une pensée de notre mère... Il ne manquait que votre présence à mon bonheur... Bonne mère, elle est chez moi, n'est-ce pas... elle m'attend?...

LOUISE.

Non, mon ami... je suis venue seule...

MAURICE.

Seule! ma mère t'a laissée partir seule!... Elle est donc plus souffrante?... Non, car, alors, tu ne l'aurais pas quittée... et puis ses dernières lettres, qui me sont parvenues chaque semaine comme d'habitude, ses lettres me rassuraient complétement... elle ne souffrait plus.

LOUISE.

Non, mon frère, depuis un mois... elle ne souffre plus... (Elle ouvre sa mante et laisse voir ses vêtements de deuil.)

MAURICE.

Des vêtements de deuil... et tu pleures... Mon Dieu! mon Dieu! je ne comprends plus! je ne sais plus!... Ma mère m'écrivait encore il y a trois jours, la veille de ton départ... Cette lettre a été écrite il y a trois jours...

LOUISE.

Cette lettre, comme les trois autres, a été écrite il y a un mois... et, je te répète, quelques heures après les avoir fermées, notre mère...

MAURICE.

Eh bien?

LOUISE.

Notre mère ne souffrait plus...

MAURICE.

Morte!... Oh! elle n'est pas morte, n'est-ce pas?... (Il tombe à genoux devant sa sœur.)

LOUISE.

Oui, à genoux, Maurice, c'est à genoux qu'il faut m'écouter à présent... Notre mère savait que ton avenir, le mien, allaient se décider. Si tu avais pu soupçonner la vérité, tu aurais tout abandonné pour venir recevoir les dernières caresses, les dernières bénédictions de notre ange bien-aimé; puis, brisé par la douleur, tu aurais été sans forces pour la lutte... Alors, et sachant bien qu'elle était condamnée, calculant les jours qui devaient s'écouler encore, elle a voulu t'écrire ces lettres, qu'elle me fit jurer de t'adresser, comme d'ordinaire, une chaque semaine quand elle aurait cessé de vivre... Elle eut le sublime courage de te parler de sa santé remise, quand déjà elle sentait venir l'agonie. Je suis sûre, disait-elle, que Maurice aura le prix du concours; eh bien, sa couronne de triomphe, il l'apportera sur ma tombe... Tu as triomphé, Maurice, et cette couronne, nous irons la lui porter, n'est-ce pas? (Elle embrasse Maurice en sanglotant.)

MAURICE.

Tout ce que j'entends... tout ce que tu me dis n'est pas possible... je vois tes larmes, je touche ta robe de deuil, et je ne crois pas, non... (Se relevant.) Mon cœur n'a rien senti, n'a rien deviné... Quand je lisais, quand je baisais ces lettres, j'étais joyeux... et ma mère se mourait... je chantais... et ma mère était morte... Oh! je n'aimais donc pas ma mère!...

LOUISE.

Maurice!

MAURICE.

Et tu as pu lui obéir, toi?... tu m'as laissé ce calme impie... cette joie sacrilége...

LOUISE.

Maurice! écoute encore! Quand notre mère m'eut remis ces lettres, elle rassembla le peu de forces qui lui restaient et me dit: « Ma pauvre fille, je t'impose de bien rudes devoirs: tu seras seule, chère enfant, pour me fermer les yeux; seule pour me veiller morte; mais Dieu te soutiendra. Quelque triste que soit pour toi notre maison vide, tu ne la quitteras que la veille du concours. Quand tu arriveras à Paris, tu trouveras Maurice heureux de son triomphe. Tu lui diras: Frère, je n'ai plus que toi au monde; soutiens-moi, aime-moi, Maurice, pour l'amour de celle qui n'est plus. »

MAURICE, l'embrassant.

Oui, sœur, moi aussi j'aurai du courage. Pour toi, Louise, pour Henriette, je dois vivre et travailler.

LOUISE.

Henriette... tu as déjà prononcé ce nom tout à l'heure.

MAURICE.

Henriette sera pour toi une amie... une sœur. On vient, c'est elle, sans doute. Oh! ne cache pas tes larmes, nous pouvons pleurer devant elle.

SCÈNE XIV.

Les Mêmes, MICHEL, puis DUVIVIER.

MICHEL, à lui-même.

Voilà la collection des mélodies de Schubert toute préparée. (Regardant Maurice.) Ah! mon Dieu! monsieur Maurice, comme vous êtes bouleversé! Mais vous savez donc...

MAURICE.

Quoi?

MICHEL.

Que mademoiselle Henriette...

MAURICE.

Henriette!... achevez...

MICHEL.

Est partie.

MAURICE.

Henriette, partie...

MICHEL.

Oui, avec l'étranger à la lettre... Il l'a emmenée en disant qu'elle ne reviendrait pas.

MAURICE.

Qu'est-ce que vous me dites? Henriette...

DUVIVIER, entrant.

Nous ne la reverrons plus, sans doute. Elle quitte Paris, et cela sans me laisser un mot ni d'explication ni d'adieu.

MAURICE.

Non, non; c'est impossible, vous dis-je...

DUVIVIER.

Le doute n'est plus permis... Tout à l'heure, une chaise de poste, sortant de la rue Richelieu, est passée rapidement devant moi. Dans cette voiture, j'ai parfaitement reconnu Henriette, et près d'elle un étranger.

MICHEL.

L'étranger à la lettre...

MAURICE.

Partie!... partie!... Et ma mère... Oh! c'est trop!... mon Dieu, c'est trop, je suis... je... Oh! je meurs! je meurs!... (Il tombe évanoui.)

LOUISE.

Ah! mon frère!... Du secours, messieurs, du secours!

DUVIVIER.

Maurice!... mon ami!... (A ce moment Henri de Châteauvieux paraît et s'approche de Michel.)

HENRI.

Monsieur, ma collection de mélodies...

MICHEL.

Elle est prête, monsieur... mais je ne sais plus...

HENRI.

Que se passe-t-il donc ici?

LOUISE, à genoux devant Maurice tombé dans un fauteuil et soutenu par Duvivier.

Maurice!... Il ne m'entend plus...

HENRI.

Cette voix!...

LOUISE.

Maurice! au nom de notre mère!...

HENRI, apercevant Louise.

Ah! la jeune fille de Weimar!!!

ACTE DEUXIÈME

L'intérieur d'un estaminet. — Comptoir à gauche, premier plan. — Entrée du billard à droite, tables et chaises au milieu et garnissant le théâtre.

SCÈNE PREMIÈRE.

LA DEMOISELLE DE COMPTOIR, LES GARÇONS, JOUEURS DE BILLARDS.

PREMIER JOUEUR, à l'entrée du billard.

Garçon!... Garçon!... (La Demoiselle agite une sonnette, un Garçon entre.)

LA DEMOISELLE.

Voyez au billard.

LE GARÇON.

Vous demandez, messieurs?

PREMIER JOUEUR.

Garçon! un grog.

LE GARÇON.

Un grog à quoi, monsieur?

PREMIER JOUEUR.

Un grog à l'eau-de-vie.

LE GARÇON, au fond.

Un grog à l'eau-de-vie!

DEUXIÈME JOUEUR.

La poule ne va pas; ça languit aujourd'hui.

TROISIÈME JOUEUR.

Oui, parce que les forts n'y sont pas.

DEUXIÈME JOUEUR.

Mademoiselle Augustine!

LA DEMOISELLE.

Monsieur!

DEUXIÈME JOUEUR.

Vous n'avez pas vu Poirier, ce matin?

LA DEMOISELLE.

Non, monsieur.

TROISIÈME JOUEUR.

Et Maurice?

LA DEMOISELLE.

Non, monsieur. — (Le Garçon sert le grog.)

TROISIÈME JOUEUR.

Il est peut-être mort...

LA DEMOISELLE, avec émotion.

Mort!... Est-ce qu'il a été malade?

DEUXIÈME JOUEUR.

Oui, bien...

TROISIÈME JOUEUR.

Bah! il a la vie dure, ce satané Poirier.

LA DEMOISELLE, avec joie.

C'est donc de M. Poirier que vous parliez?

DEUXIÈME JOUEUR.

Mais oui...

LA DEMOISELLE, tranquillement.

Ah!

TROISIÈME JOUEUR, bas.

Ça l'aurait chagrinée davantage s'il s'était agi du beau Maurice.

DEUXIÈME JOUEUR.

Oui; je crois que la petite en tient pour lui.

TROISIÈME JOUEUR.

Mais lui n'en tient pour personne.

DEUXIÈME JOUEUR.

Le cigare et l'absinthe, voilà ses seules amours.

PREMIER JOUEUR.

Garçon!

LA DEMOISELLE, souriant.

Voyez au billard.

LE GARÇON.

Vous demandez, messieurs?

PREMIER JOUEUR.

Garçon, un grog.

LE GARÇON.

Un grog à quoi, monsieur?

PREMIER JOUEUR.

Un grog au rhum.

LE GARÇON.

Voilà, monsieur. (Allant au fond.) Un grog au rhum!

DEUXIÈME JOUEUR, à gauche et regardant par la fenêtre.

Eh! mais, je ne me trompe pas, c'est lui; le voilà.

TROISIÈME JOUEUR.

Qui ça, Maurice?

LA DEMOISELLE.

Monsieur Maurice?

DEUXIÈME JOUEUR.

Non, Poirier.

SCÈNE II.

LES MÊMES, POIRIER.

TROISIÈME JOUEUR.

Bonjour, Poirier.

TOUS.

Bonjour, Poirier.

POIRIER.

Bonsoir!

TROISIÈME JOUEUR.

Tu as donc été malade?

POIRIER.

La pépie et la fringale, voyez-vous, c'est les deux pidémies que je redoute le plus, et j'ai fait appeler trois médecins.

TOUS.

Trois médecins!

POIRIER.

Mais oui, j'étais t'inquiet de moi... Je tiens à moi, moi!

TROISIÈME JOUEUR.

Et les trois médecins?

POIRIER.

Ils mnt dit que j'avais la jaunisse. Ils m'ont ordonné du jus de carottes... Je leur y ai tiré les carottes, et nous allons en boire le jus. (Il fait danser les pièces de cinq francs dans sa main.)

DEUXIÈME JOUEUR.

Diable! vous êtes riche!

POIRIER.

J'avais vingt-cinq francs... j'ai partagé en frère avec madame mon épouse. J'y ai laissé deux francs cinquante centimes pour elle et son petit, et nous allons consommer le reste... Garçon!

LE GARÇON.

Voilà! voilà!

TROISIÈME JOUEUR.

T'as donc un enfant, toi?

POIRIER.

On le dit.

DEUXIÈME JOUEUR.

Comment! on le dit...

POIRIER.

Oui, mam' Poirier. Ho! là, hé! garçon!

PREMIER JOUEUR.

Garçon!

LE GARÇON.

Voilà, messieurs.

POIRIER.

Servez-moi un...

PREMIER JOUEUR.

Garçon, un grog.

LE GARÇON.

Un grog à quoi, monsieur?

PREMIER JOUEUR, se grattant l'oreille.

Un grog au... un grog à... un grog... heu...

POIRIER.

Un grog au vitriol pour lui, et faites-nous bien vite un bol de vin à la cannelle... Haut le pied, haut!

PREMIER JOUEUR.

Ho! un grog au vin chaud.

LE GARÇON.

Voilà, messieurs, voilà. (Au fond.) Un bol au vin, un grog à l'idem!

POIRIER.

Eh ben! et monsieur Maurice, est-ce qu'on ne l'attend pas?

DEUXIÈME JOUEUR.

Il ne consomme que de l'absinthe.

POIRIER.

C'est vrai, il arrive toujours ici triste comme un profundis; mais au troisième verre d'absinthe, c'est le meilleur bon vivant de la terre. Il me plaît à moi, j'aime les manières distinguées. (On apporte le vin chaud.)

LE GARÇON.

Le vin chaud de ces messieurs.

SCÈNE III.

LES MÊMES, LE DOCTEUR HÉBERT.

HÉBERT, entrant.

Il doit être ici.

LE GARÇON.

Que demande monsieur?

HÉBERT.

Une limonade.

POIRIER.

Une limonade! Douze sous pour du jus de citron, merci!

LE GARÇON.

La poule, messieurs, la poule, la faites-vous?

TROISIÈME JOUEUR.

J'en suis, j'en suis, portez tout ça par là, au billard.

DEUXIÈME JOUEUR, à Poirier.

Dites donc, faites-vous le cinq à la poule?

POIRIER.

Non... Je ferai le six quand Maurice y sera.

LE GARÇON, servant.

La limonade demandée.

HÉBERT, au Garçon à mi-voix.

Quel est celui de ces messieurs qui se nomme monsieur Poirier?

LE GARÇON.

Monsieur Poirier? Tenez, monsieur, le voilà.

HÉBERT.

Merci. (Il regarde Poirier attentivement).

POIRIER.

Qu'est-ce qu'il a donc, celui-là, à me dévisager comme ça?

HÉBERT.

Monsieur?

POIRIER.

Encore? ah ça! mais j'aime pas qu'on me regarde en face, moi, ça me fait loucher.

HÉBERT, s'asseyant près de Poirier.

Veuillez m'excuser, monsieur, si je vous ai regardé avec persistance, c'est que vous ressemblez singulièrement à une personne que j'ai beaucoup connue.

POIRIER.

Une femme?

HÉBERT.

Non, Joseph Poirier.

POIRIER.

Chut... c'est... c'est mon frère... (À part.) Saperlotte, qu'est-ce qu'il me veut celui-là!

HÉBERT.

Asseyez-vous donc... puis-je vous offrir quelque chose?

POIRIER.

Non, merci, rien du tout, à moins que ça ne soye du rhum.

HÉBERT.

Garçon, du rhum.

LE GARÇON.

Voilà, monsieur.

HÉBERT.

C'est un joyeux garçon que Joseph Poirier, que j'allais visiter souvent, pendant mon séjour à...

POIRIER.

Connu... je sais l'endroit...

HÉBERT.

Monsieur, les gens habiles et spirituels me plaisent beaucoup. (Il prend du tabac dans une boîte qu'il laisse ouverte sur la table.)

LE GARÇON.

Le rhum demandé.

POIRIER, prenant la tabatière pour faire de la place.

Mettez ça là.

HÉBERT.

Je disais donc que?

POIRIER.

Que vous aimiez beaucoup les gens habiles et spirituels...

HÉBERT.

Beaucoup... Je suis plein de faiblesse pour eux et je leur pardonne tout.

POIRIER.

Tout! ça fait vot' éloge! (Il met la tabatière dans sa poche.)

HÉBERT.

La dernière fois que je l'ai vu, ce pauvre Joseph, c'était un matin, un jeudi comme aujourd'hui, et juste à cette heure-ci... (Il tire sa montre.)

POIRIER, à part.

Y a des rubis sur sa pendule!

HÉBERT.

Oui, il était onze heures, il me parlait de vous, de vos heureuses dispositions...

POIRIER.

Oh! oh! on fait ce qu'on peut.

HÉBERT.

Je me rendais à Paris, et... à sa prière, je lui ai promis de vous apporter de ses nouvelles... voilà pourquoi je suis ici, voilà pourquoi je vous regardais si attentivement tout à l'heure.

POIRIER, à part.

C'est-y des rubis? je voudrais m'en assurer..

HÉBERT.

Avez-vous, à votre tour, quelque chose à faire dire à ce brave Joseph?

POIRIER.

Moi?...

HÉBERT.

Je retournerai bientôt à... dans le Midi, et je ferai votre commission.

POIRIER.

Dites-y que je ne serais pas fâché de le revoir, mais que j'aime mieux l'attendre ici que... d'aller le retrouver... là-bas.

HÉBERT.

A merveille... Garçon! (Le Garçon vient. Hébert le paye.) Adieu donc monsieur Poirier.

POIRIER.

Vot' serviteur... monsieur... (Il le reconduit jusqu'à la porte.)

HÉBERT, à la porte.

Adieu...

POIRIER, redescendant en scène, la montre à la main.

C'étaient des rubis... je ne me trompais pas...

HÉBERT, revenant.

Pardon... je ne serais pas fâché de vous revoir... où pourrai-je vous retrouver?...

POIRIER, qui cache la montre dans sa main.

Où?... mais... partout... Adieu, monsieur...

HÉBERT.

Partout, non... ici... tantôt... à... Quelle heure est-il au juste, maintenant?

POIRIER.

Je ne sais pas.

HÉBERT.

Vraiment?... Eh bien!... si vous regardiez à... ma montre.

POIRIER, effaré.

A... votre... vous dites?

HÉBERT.

Je dis : à ma montre, que vous tenez là... là... dans votre main... (Il lui ramène la main qu'il tenait cachée.)

POIRIER.

C'est par mégarde, monsieur...

HÉBERT.

Il est onze heures un quart... alors, à midi un quart... est-ce dit?...

POIRIER, abasourdi.

A mi... oui, à midi un quart... c'est... (Il regarde alternativement Hébert et la montre qu'il lui a laissée.) C'est dit... Y n' dit rien! (Il met la montre dans sa poche.)

HÉBERT.

Maintenant, donnez-moi une prise, et au revoir...

POIRIER.

Vous dites?.. vous voulez une...

HÉBERT.

Une prise de tabac... oui.

POIRIER.

Du tabac... je n'en prends pas...

HÉBERT.

Vous prenez les tabatières, et ça revient au même.

POIRIER, bas.

Dites donc, vous en êtes, vous?

HÉBERT.

Plaît-il? je suis de quoi?

POIRIER, à part.

Y ne comprend pas... il n'en est pas.

HÉBERT.

Celui que contient ma tabatière est exquis... je l'ai rapporté moi-même de la Havane... Veuillez donc m'en donner une prise... rien qu'une... (Lui montrant la poche où est la tabatière.) Allons, allons donc...

POIRIER, sortant la tabatière.

Voilà, bourgeois.

HÉBERT.

Merci; excellent... excellent...

POIRIER, à part.

Au vestiaire. (Il met la tabatière dans sa poche.)

HÉBERT.

Je vous le recommande, mon cher. A tout à l'heure... (Il se dirige vers le fond.)

POIRIER.

Comment!... vous me laissez tout ça?...

HÉBERT.

Ce sont des arrhes...

POIRIER.

Des arrhes?...

HÉBERT.

Écoutez-moi... je pourrais vous livrer, vous faire revoir Joseph, et ce ne serait pas lui qui ferait le voyage de là-bas ici, mais bien vous qui feriez...

POIRIER, tristement.

Le voyage d'ici là-bas...

HÉBERT.

Ce n'est pas mon intention... Ce sont des arrhes, vous disje... car j'ai un important marché à vous proposer...

POIRIER.

Un marché?...

HÉBERT.

Il s'agit d'une forte somme à gagner...

POIRIER.

Ça peut m'aller...

HÉBERT.

On viendra vous chercher ici; à bientôt.

POIRIER.

A bientôt. (Hébert sort.)

SCÈNE IV.

LES MÊMES, moins HEBERT, puis DUVIVIER.

POIRIER.

Voilà un particulier qu'a l'air de vouloir me mener loin...

DUVIVIER, à la Demoiselle de comptoir.

N'est-ce pas ici, mademoiselle, que vient, chaque jour, monsieur Maurice?

LA DEMOISELLE.

C'est ici, monsieur.

POIRIER.

Qué que c'est encore que celui-là qui demande après monsieur Maurice.

DUVIVIER, qui a regardé autour de lui.

Il n'est pas encore arrivé?

LA DEMOISELLE.

Non, monsieur.

DUVIVIER.

En ce cas, je vais l'attendre.

POIRIER.

Y va l'attendre!... c'est un créancier.

SCÈNE V.

LES MÊMES, MAURICE.

TOUS.

Ah! voilà Maurice... bonjour, Maurice...

MAURICE, froidement.

Bonjour, messieurs.

POIRIER.

Bonjour, monsieur Maurice.

MAURICE.

Bonjour, Poirier.

TROISIÈME JOUEUR.

Faites-vous le cinq à la poule?

MAURICE.

Non... merci, je n'ai pas de cœur à la poule quand je suis à jeun...

POIRIER.

Acceptons-nous un verre à la fine cannelle?

MAURICE.

Du vin! de le cannelle! pouah!... Parlez-moi de l'absinthe, à la bonne heure!... Le vin abrutit, l'absinthe donne des rêves de poète... Donne-moi du feu.

POIRIER.

Voilà, voilà... A-t-il du chic, c' gaillard-là!

DUVIVIER.

Maurice...

MAURICE.

Monsieur Duvivier!...

DUVIVIER.

Moi-même... Duvivier, votre ancien éditeur.

POIRIER.

Tiens! c'est, c'est son euditeur! Eh! j' vous reconnais! c'est chez vous que j'ai bazardé ma boîte à musique.

DUVIVIER.

Enfin je vous trouve, monsieur Maurice, et je viens vous acheter trois ou quatre compositions... trois ou quatre de ces jolis airs qui avaient si bien commencé notre réputation à tous deux.

MAURICE.

Merci... je ne travaille plus.

DUVIVIER.

Comment!... vous qui promettiez de devenir un de nos plus grands compositeurs...

MAURICE.

J'ai dit adieu à la musique.

DUVIVIER.

C'est impossible...

POIRIER, qui s'est mis à faire une partie de cartes.

Il a fermé sa boutique... Laissez-le donc tranquille, cet homme.

MAURICE.

Garçon! de l'absinthe.

DUVIVIER.

L'absinthe, toujours, à ce qu'il paraît. C'est là ce qui vous perd, Maurice.

MAURICE.

Allons donc... c'est là ce qui me sauve, au contraire.

DUVIVIER.

Ce qui vous sauve!

MAURICE.

Oui... de moi...

LE GARÇON.

Messieurs, le billard est libre.

MAURICE, prenant une queue.

Faites-vous une partie de billard, Duvivier?

DUVIVIER.

Moi?... ici... oh!

POIRIER.

De quoi?... J'y joue bien ici, moi, monsieur.

DUVIVIER.

Autrefois, Maurice, quand je voulais vous voir, je vous trouvais toujours chez vous, devant votre piano, en train de composer, ayant près de vous un ange, mademoiselle Louise...

MAURICE.

Louise! ma sœur... que depuis un an je n'ose plus aller voir. Oui, vous dites vrai, Duvivier... Ah! j'étais heureux alors... j'étais heureux!

DUVIVIER.

Plus tard, il me fallut aller vous chercher encore... Plus tard encore, c'était au café... Et maintenant... (Il regarde autour de lui.)

POIRIER.

A l'estaminon! au Loupeur-club!...

MAURICE.

Dites donc, Duvivier, est-ce que vous êtes venu pour me faire de la morale?

DUVIVIER.

Moi?

POIRIER.

Vous auriez tort... on n'en mange pas ici.

DUVIVIER.

Je suis venu vous offrir à déjeuner.

MAURICE.

Merci : un cigare et de l'absinthe, c'est tout ce que je prends le matin.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, UNE NOURRICE, portant un petit nourrisson dans ses bras.

LA NOURRICE.

Mamzelle, est-ce que je pourrais evoir un verre de bière, s'il vous plaît?

LA DEMOISELLE.

Certainement, madame. (Elle sonne.) Une bouteille de bière!

LE GARÇON.

Une bouteille ordinaire?...

LA NOURRICE.

Je viens de six lieues d'ici, à pied; je n'en peux plus de fatigue.

POIRIER.

Six lieues à pied! Excuso... C'est à vous, ce petit-là?

LA NOURRICE.

Non; c'est un nourrisson que je reporte à sa mère.

MAURICE.

Il est gentil, cet enfant.

POIRIER.

Dites donc, si vous en cherchez un autre à sa place, de nourrisson... mon médecin m'ordonne le laitage, la bonne air, vous m'élèverez au biberon.

LA NOURRICE.

Je n'ai pas envie de rire, monsieur; je suis toute peinée de rendre ce petit à sa mère; mais on ne paye pas les mois de nourrice, et mon mari ne veut plus que je le garde.

DUVIVIER, prenant un journal.

Les parents sont peut-être bien pauvres...

LA NOURRICE.

Les parents?... y n'a qu'une mère... le père est inconnu... (Le Garçon apporte la bière.) La demoiselle est toujours venue voir le petit bien pimpante et bien attifée; mais depuis trois mois elle vient les mains vides... et nous avons de la famille, nous autres. (A Poirier qui lui tend un verre de bière.) Merci, monsieur, merci!

MAURICE.

Je ne plains pas la mère de cet enfant. Quelque chose me dit là qu'elle doit avoir brisé trois existences à elle seule... Garçon, mon absinthe.

LE GARÇON, avec embarras.

Dame, monsieur, c'est que...

MAURICE.

Quoi? (Le Garçon parle bas avec la Demoiselle de comptoir.)

LA DEMOISELLE, bas.

Attendez, je vais le lui dire moi-même. (Faisant signe à Maurice.) Monsieur Maurice...

MAURICE.

Mademoiselle?...

LA DEMOISELLE, bas.

Je voudrais vous parler. (Elle lui montre une note et lui parle bas.)

POIRIER.

Compris... crédit est mort!... Je répondreis bien pour lui, mais la Bauque de France n'accepte plus mon papier. (Il rentre au billard.)

MAURICE.

Ainsi, on ne me servira désormais que si je paye comptant...

LA DEMOISELLE, avec émotion.

J'ai l'ordre... de vons remettre... votre compte.

MAURICE.

Deux cent cinquante francs... et je n'ai pas d'argent... rien, rien!... Ah! je suis bien misérable!

LA DEMOISELLE, descendant du comptoir.

Ne vous attristez pas, monsieur Maurice, je connais une personne qui a quelques économies... J'avais deviné l'embarras où vous êtes... j'ai parlé à cette... personne, et... comme j'ai répondu de vous... voilà trois cents francs qu'elle prêterait... volontiers... si vous consentiez à les accepter.

MAURICE.

Augustine, cette personne-là, c'est vous...

LA DEMOISELLE.

Moi!...

MAURICE.

Cet argent est le vôtre, et vous voulez me le prêter, parce que... vous avez pitié de moi... parce que vous me voyez venir ici, chaque matin, l'œil cave, le visage pâle et le front chargé de nuages. Vous vous dites : Il a souffert, il a pleuré cette nuit! Mais, cette pâleur, c'est l'ivresse de la veille, c'est l'ivresse de l'absinthe... Parce que ma voix chante tout à coup des mélodies étranges, inconnues, vous croyez que mon esprit se réveille, et que l'artiste d'autrefois va renaître en moi... Vous vous trompez encore, c'est l'absinthe qui chante, c'est la folie de l'absinthe!

Parce qu'un jour, enfin, comme on racontait devant nous l'histoire d'un pauvre jeune homme qui avait mis aux pieds d'une femme toute sa vie, toute son âme et qui, voyant cette femme se jeter dans les bras d'un autre, était devenu fou, fou par amour, vous avez vu quelques larmes s'échapper de mes yeux, vous vous êtes dit : Lui aussi sait aimer! lui aussi aurait donné pour une femme son âme et sa vie! Vous vous trompiez toujours. Je ne peux plus aimer personne, je n'ai plus de cœur. Celui que Dieu m'a donné, je l'ai noyé dans cette liqueur terrible. — Je n'ai plus de tendres pensées dans l'esprit; je n'ai plus de douces paroles sur les lèvres... Je ne sais plus qu'une phrase à présent : Garçon, de l'absinthe! (Frappant sur la table.) Mais donnez-moi donc de l'absinthe! Tenez, si je n'ai plus d'argent, j'ai ma montre, je paye. (Il jette sa montre sur le comptoir.)

DUVIVIER, jetant son journal.

Maurice, cette montre, ne vous souvenez-vous plus...

MAURICE, tristement.

C'est la montre de mon père... vous avez raison, Duvivier... ce serait une profanation... Garçon, de quoi écrire... Je vais l'envoyer à Louise, à ma sœur, pour qu'elle la garde précieusement, et en échange, elle m'enverra peut-être quelque argent... (Il se met à écrire.)

LA NOURRICE.

Dites donc, mamzelle, est-ce que vous auriez la bonté de m'indiquer mon chemin?

LA DEMOISELLE.

Avec plaisir.

LA NOURRICE.

Je ne sais pas lire, moi, mais je vas vous donner l'adresse... (elle la cherche dans sa poche) de la mère de ce petit.

MAURICE, qui a fini d'écrire.

Mademoiselle Augustine, voulez-vous faire porter cela chez ma sœur ?

LA DEMOISELLE.

Certainement, monsieur Maurice.

LA NOURRICE.

Tenez, v'là l'adresse.

LA DEMOISELLE, lisant pour la nourrice seulement.

Mademoiselle Louise Renaud, quai de Béthune, n° 22.

MAURICE.

Voilà la montre et la lettre pour ma sœur : « A mademoiselle Louise Renaud, quai de Béthune, 22. »

LA DEMOISELLE.

Comment?

LA NOURRICE.

Vous dites?

MAURICE.

Qu'est-ce donc?

LA DEMOISELLE, bas à la nourrice.

Silence! (Haut.) Rien... rien, monsieur Maurice... (Bas.) Sa sœur, c'est sa sœur!... (Haut.) Venez, venez, madame, je vais vous indiquer votre chemin.

LA NOURRICE.

Mais...

LA DEMOISELLE, l'entraînant.

Venez donc!... (Elles sortent.)

SCÈNE VII.

LES MÊMES, moins LA NOURRICE et LA DEMOISELLE.

DUVIVIER.

C'est une bonne pensée que vous avez eue là...

MAURICE.

Je n'en ai plus souvent de pareilles... mais je veux payer ce que je dois dans ce café. Duvivier, je crois que j'ai un chant nouveau dans la tête.

DUVIVIER.

Eh bien! vingt napoléons s'il en sort. (Voulant l'entraîner.) Venez!

MAURICE.

Non, ici. Garçon! mon absinthe. Duvivier, c'est vous qui payez celle-là.

DUVIVIER.

Volontiers. J'ai justement du papier réglé dans ma poche... Tenez, le voici... et... un crayon.

LE GARÇON.

Vous êtes servi, monsieur Maurice.

DUVIVIER.

Comment, l'absinthe pure?

MAURICE.

Parbleu! versez-moi, je travaille... je crois que je vais être en verve... (Il boit.)

DUVIVIER, avec regret.

Allons, tant mieux!...

MAURICE, vidant le verre et le tendant de nouveau.

Encore!

DUVIVIER, versant; Maurice boit.

Voyons, prenez-y garde, mon ami, cette boisson vous sera fatale... Elle tue le génie.

MAURICE.

Elle tue le génie, dites-vous; elle tue aussi le souvenir... versez!... Elle tue l'âme, elle tue le corps!... (Il boit.) Mais le corps est entêté; il lutte longtemps, lui... ah! il faudra bien qu'il cède. (Il boit.) Je sais bien ce que je trouve au fond de ce verre... elle! que je revois, et puis l'oubli du présent et tout mon bonheur passé!..

DUVIVIER.

Le bonheur? vous ne le retrouverez que dans le travail... Voyons, Maurice, revenez chez moi, comme autrefois.

MAURICE.

Chez vous! allons donc! (A part.) C'est là que je l'ai connue... (Haut.) Ne me parlez plus de cela. (Il boit comme pour s'étourdir.)

DUVIVIER.

Et vous croyez que vous allez pouvoir travailler?

MAURICE.

Si je le crois!... Tenez, l'inspiration me vient déjà... c'est de la musique joyeuse que je vais vous faire... J'entends des voix de jeunes filles qui chantent à mon oreille; j'entends des séraphins qui chantent dans mon cœur... Comme c'est brillant, comme c'est beau, ce qu'ils chantent!... Je voudrais l'écrire...

DUVIVIER.

Oui, oui, écrivez...

MAURICE.

Ah!... oui... mais il n'y a pas de notes pour exprimer cela... je ne peux pas...

DUVIVIER.

Pas de notes!...

MAURICE.

J'en inventerai peut-être de nouvelles... Ou bien... (Il boit) ou bien, je vais vous faire un chant triste et sombre... celui que j'entends chaque soir en m'endormant, et chaque matin à mon réveil... (Avec force.) Ah! ah! je le sais par cœur, celui-là, je l'ai écrit cent fois avec mes larmes... Mais cela ne laisse pas de traces, les larmes; et pour qu'elle puisse le lire, elle, je l'écrirai un jour avec du sang!...

DUVIVIER, avec force.

Du sang!

MAURICE.

A boire!... Chut! chut! taisez-vous, taisez-vous... Duvivier?

DUVIVIER.

Plaît-il?

MAURICE.

Elle vient... Allez-vous-en... (Lui tendant le papier blanc.) Allez-vous-en... Emportez ce chant lugubre; il est trop triste, je ne veux pas qu'elle le voie. Laissez-nous, oui, laissez-nous seuls; je l'entends qui me parle, je la vois qui me sourit... Ah! je savais bien que tu reviendrais... Bonjour, Henriette... Pourquoi pensais-je donc qu'elle ne m'aimait pas?... (Avec énergie.) Pourquoi, malheureux? Parce qu'elle t'a... (Courant à l'absinthe et buvant; avec rage.) Parce qu'elle t'a... Pas de souvenirs! pas de souvenirs!... (Il boit un verre.) Elle m'aime! elle m'aime toujours... elle n'aime... que moi... (Il laisse tomber sa tête sur la table.) Que moi...

DUVIVIER.

Le malheureux! (Appelant.) Messieurs! messieurs!

POIRIER, accourant avec les autres.

Qu'est-ce qui y a?

DUVIVIER.

Tenez, il est tout à fait ivre. (Il montre Maurice.)

POIRIER, allant à lui.

Eh ben! quoi donc? c'est comme ça tous les jours.

LA DEMOISELLE, rentrant.

Monsieur Maurice, j'ai envoyé...

POIRIER.

Ah ben, oui! est-ce qu'il vous entend? Y a plus personne...

LA DEMOISELLE.

Oh!...

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, HÉBERT.

HÉBERT, frappant sur l'épaule de Poirier.

Monsieur Poirier?...

POIRIER.

Hein? (Se retournant.) Monsieur?...

DEUXIÈME JOUEUR.

Quel est ce monsieur?

POIRIER.

Ça?... c'est... mon bijoutier...

HÉBERT.

Midi et quart... je suis exact... Voyez plutôt à votre montre...

POIRIER.

Inutile... j'ai confiance...

HÉBERT, bas.

Une voiture vous attend dans la rue voisine... vous allez y monter.

POIRIER.

Ah!

HÉBERT.

On baissera les stores, et, par précaution, vous permettrez que l'on vous bande les yeux.

POIRIER.

De quoi? de quoi? quéque c'est que ces manières-là?... Je refuse.

HÉBERT, sévèrement.

Vous obéirez...

POIRIER.

Ah!

HÉBERT.

On vous conduira dans une maison... où vous apprendrez ce que vous aurez à faire.

POIRIER.

Mais chez qui que je vais?...

HÉBERT.

Vous devez l'ignorer.

POIRIER.

Ah!... (Se ravisant.) Mais, dites donc, je ne sais pas chez qui je vas... et j'ai des bijoux... sur moi...

HÉBERT, souriant.

Je le sais... c'est précisément pour cela que vous allez obéir aveuglément.

POIRIER.

Aveuglément, c'est le mot... puisqu'on va me bander les yeux.

HÉBERT.

Venez. (On entend de grands cris au dehors.)

POIRIER.

Qu'est-ce que c'est que ça?

HÉBERT.

Du monde... la foule se presse à la porte de cet estaminet... Est-ce qu'il n'y a pas une autre sortie?

POIRIER.

Si, par ici... Filons! (Ils sortent par la droite.)

DEUXIÈME JOUEUR.

C'est un accident de voiture.

TROISIÈME JOUEUR.

Une femme qui a été renversée.

SCÈNE IX.

LES MÊMES, HENRIETTE, plusieurs personnes qui portent LA PALOTTE, que l'on entoure.

HENRIETTE.

Vite, vite, un médecin... un médecin!...

LA DEMOISELLE.

Soyez tranquille, madame, on est allé en chercher un.

HENRIETTE.

Oh! mon Dieu, mon Dieu! que je suis malheureuse! une pauvre femme que mes chevaux ont renversée!...

DEUXIÈME JOUEUR.

Tiens! c'est la femme à Poirier... elle venait chercher son homme.

HENRIETTE.

Messieurs, messieurs! elle n'est pas blessée, n'est-ce pas?

DEUXIÈME JOUEUR.

Mais non, mais non, madame.

HENRIETTE.

Bien vrai, monsieur?

DEUXIÈME JOUEUR.

Je m'y connais, madame, j'ai été dix-huit ans étudiant en médecine... C'est la peur qui lui a fait perdre connaissance.

HENRIETTE.

Ah! vous me rendez la vie, monsieur...

DEUXIÈME JOUEUR.

Soyez tranquille, madame, vous pouvez vous en aller sans crainte, je réponds d'elle.

HENRIETTE.

Et je n'ai pas même d'argent sur moi!... (A Augustine.) Je la recommande à vos soins... et je saurai reconnaître...

DEUXIÈME JOUEUR.

Mais je vous jure qu'elle n'en a pas besoin, il n'y paraît plus... et tenez, elle rouvre les yeux.

HENRIETTE.

Je vous remercie encore, messieurs... et... (A part, et regardant autour d'elle.) Ah! mon Dieu! où étais-je entrée!... (Haut.) Puisque vous croyez que je puis me retirer... adieu, messieurs... adieu, mademoiselle... (Elle se dirige vers le fond et passe près de Maurice.)

MAURICE, soulevant la tête.

Henriette!...

HENRIETTE, s'arrêtant.

Maurice!...

MAURICE, délirant.

Je t'aime...

HENRIETTE.

Lui!...

MAURICE.

Je t'aime, toujours... entends-tu?

HENRIETTE, pleurant.

Lui! Mon Dieu!... (Elle détourne la tête.)

MAURICE.

Je sais bien, moi, que je la retrouve quand j'ai bu... (Il retombe abruti.)

ACTE TROISIÈME

TROISIÈME TABLEAU

Un salon d'une élégante villa à Neuilly.

SCÈNE PREMIÈRE.

UN VALET, DUVIVIER.

LE VALET.

Je vous dis, monsieur, que j'ai l'ordre exprès de ne laisser entrer personne.

DUVIVIER.

Je vous répète que si je suis venu de Paris à Neuilly, malgré le temps affreux qu'il fait, c'est que j'étais appelé par une lettre pressante. Voyons, c'est bien ici que demeure mademoiselle de Châteauvieux? (On entend le bruit d'une voiture.)

LE VALET.

Une voiture... c'est sans doute mademoiselle de Châteauvieux qui rentre. Oui, c'est elle.

SCÈNE II.

DUVIVIER, HENRIETTE.

HENRIETTE, entrant vivement, et sans voir d'abord M. Duvivier.

Maurice! c'était lui! Ah! je crois avoir fait un horrible rêve!

DUVIVIER.

Henriette!

HENRIETTE.

Monsieur Duvivier! (Au Valet.) Laissez-nous. (Il sort.)

DUVIVIER, s'asseyant sur l'invitation d'Henriette.

Je me trompe, sans doute, mademoiselle, vous n'êtes pas, vous ne pouvez pas être...

HENRIETTE.

Henriette... Si, monsieur Duvivier, je suis bien Henriette, la pauvre orpheline; seulement, j'ai aujourd'hui une famille, une fortune; c'est le jour même où vous m'aviez quittée pour accompagner... monsieur Maurice, que je fus appelée, conduite chez monsieur Delahaye, notaire, qui me donna communication d'un acte authentique par lequel mon père légitimait ma naissance, me donnait son nom, sa fortune en partage avec un fils né d'un premier mariage, et me désignait pour tuteur monsieur le marquis de Châteauvieux. Le notaire m'annonça que je devais partir à l'instant même pour Antibes, où m'attendait mon grand-oncle; je demandai qu'il me fût au moins accordé le temps de voir ceux qui m'avaient aimée, protégée; on se retrancha derrière l'ordre formel de mon père; une chaise de poste était en bas qui m'attendait, je dus céder, et partir.

DUVIVIER.

Vous avez été sans doute accueillie avec bonheur par le grand parent qui vous appelait à lui?

HENRIETTE.

Je trouvai un vieillard morose, qui me reçut comme une étrangère que la loi faisait entrer malgré lui dans sa famille; il me donnait avec peine ce nom dont à ses yeux ma naissance me rendait indigne. Plus tard, et grâce à monsieur Hébert, monsieur de Châteauvieux se montra moins sévère; il me permit de lui donner les soins que réclament incessamment son âge et ses souffrances; trouvant en moi une garde-malade attentive et patiente, il a voulu m'avoir toujours auprès de lui; irascible et dur avec tous, il n'a pour moi que de douces paroles. Enfin, si pour lui je ne suis pas encore une affection, je suis déjà plus qu'une habitude.

DUVIVIER.

Qu'est-ce que ce monsieur Hébert?

HENRIETTE.

C'était le plus habile médecin de la colonie; mon oncle se l'est attaché et l'a amené avec lui en France. Monsieur Hébert s'est fait ici mon protecteur; pourtant j'éprouve toujours à sa vue une terreur que rien ne justifie sans doute, mais que rien ne peut vaincre.

DUVIVIER.

Comment avez-vous laissé passer plus d'une année sans m'apprendre le changement survenu dans votre position? Nul d'entre nous n'a pu s'expliquer votre brusque départ.

HENRIETTE.

Je vous ai écrit, monsieur Duvivier... à vous... et à une autre personne... écrit trois fois, et ne recevant pas de réponse, je me suis crue oubliée de... tout le monde.

DUVIVIER.

Aucune de vos lettres ne m'est parvenue. Mais arrivons maintenant aux renseignements que vous attendez de moi... et que, je le vois, vous n'osez pas me demander.

HENRIETTE, se levant, avec embarras et tristesse.

Des renseignements?... Ah! je n'en ai plus besoin maintenant.

DUVIVIER, se levant.

C'était, je le suppose, sur cette autre personne que vous ne m'avez pas nommée... sur Maurice, n'est-ce pas?

HENRIETTE.

Maurice! (Elle détourne la tête.)

DUVIVIER.

Vous baissez les yeux, vous détournez la tête! vous savez donc?...

HENRIETTE.

Je sais tout, monsieur! le hasard m'a mise un moment en face du malheureux.

DUVIVIER.

Aujourd'hui?

HENRIETTE.

Tout à l'heure.

DUVIVIER.

Pauvre enfant! Vous avez dû bien souffrir; j'avais autrefois deviné le secret de votre cœur. Vous aimiez Maurice? (Henriette se tait. Duvivier continuant.) Vous l'aimez encore, peut-être?...

HENRIETTE.

Oh! monsieur!

DUVIVIER.

Croyez-moi, oubliez-le, mademoiselle, oubliez-le... (Il va pour sortir.)

HENRIETTE.

Vous me quittez déjà?... je vous verrai n'est-ce pas?

DUVIVIER.

Oui, si contre mon attente j'avais de bonnes nouvelles à vous donner.

HENRIETTE.

Revenez, mon ami, ce n'est qu'avec vous que je puis parler du passé; revenez, promettez-le-moi.

DUVIVIER.

Je vous le promets. (A part.) Elle l'aime toujours.

HENRIETTE.

A bientôt.

DUVIVIER, sortant.

A bientôt.

SCÈNE III.

HENRIETTE seule, puis CHATEAUVIEUX.

HENRIETTE.

Ah! Maurice, pourquoi t'ai-je revu!... pourquoi ne puis-je arracher de mon cœur cet indigne amour!

CHATEAUVIEUX, entrant et allant à elle.

Henriette, ma nièce, ma fille... toujours triste, toujours des larmes.

HENRIETTE.

Hélas, monsieur! ne suis-je pas une étrangère dans cette maison? Permettez-moi d'en sortir et d'entrer dans un couvent.

CHATEAUVIEUX.

Un couvent?

HENRIETTE.

Que ferais-je, à présent dans ce monde... (à part) où personne ne m'aime... où je ne peux aimer personne?

CHATEAUVIEUX.

C'est cela... vous m'abandonnerez, moi, qui suis vieux, malade?

HENRIETTE.

Vous aurez les soins de monsieur Henri, de ce frère aîné, qui, plus heureux que moi, n'a que du sang noble dans les veines.

CHATEAUVIEUX, avec une colère contenue et à part.

Henri! que j'ai forcé de partir, le cœur rempli de je ne sais quel romanesque amour; Henri, qui ne reviendrait peut-être que pour accomplir une odieuse mésalliance. (Haut.) Il ne reverra jamais la France, jamais!

HENRIETTE.

Enfin, vous aurez toujours auprès de vous, monsieur Hébert, votre médecin, votre ami.

CHATEAUVIEUX.

Hébert! mon ami... raillez-vous, mademoiselle? Hébert est un homme de couleur, un fils d'esclave, entendez-vous?

HENRIETTE.

Qu'importe, si son éducation, si les services rendus l'ont fait l'égal de...

CHATEAUVIEUX.

Hébert, l'égal d'un blanc!... allons donc! ne porte-t-il pas au visage un stigmate que nul ne peut effacer? Hébert est le valet de mon corps, comme mes gens sont les valets de ma maison; je ne lui marchanderai jamais mon or..., mais mon amitié... (Se levant.) Ah! tout en moi se révolte à cette pensée. Mais vous, vous-même, Henriette, n'éprouvez-vous donc pas à l'approche d'Hébert un tressaillement nerveux, un sentiment de crainte plus fort que votre volonté?

HENRIETTE.

C'est vrai! ce sentiment est injuste, sans doute.

CHATEAUVIEUX, vivement.

Non, non pas, vous êtes de notre sang, Henriette, vous avez, comme nous, haine et mépris pour le mulâtre.

UN DOMESTIQUE, annonçant.

Monsieur Hébert demande si monsieur le marquis veut bien le recevoir.

CHATEAUVIEUX.

Ce n'est pas l'heure à laquelle je l'admets d'ordinaire. Qu'il attende! (Le valet sort.)

CHATEAUVIEUX, tendant la main à Henriette.

Henriette... vous êtes jeune, vous êtes belle... vous n'entrerez pas au couvent... je vous trouverai un époux, riche, noble, très-noble. Les Châteauvieux peuvent prétendre à toutes les alliances.

LE VALET, rentrant.

Pardon, monsieur le marquis, monsieur Hébert insiste.

CHATEAUVIEUX.

Comment, il insiste?

LE VALET.

Il a, dit-il, à communiquer à monsieur le marquis une lettre qui arrive du Brésil.

CHATEAUVIEUX.

Ah!

HENRIETTE.

Du Brésil! De mon frère, sans doute.

CHATEAUVIEUX.

Allez, ma nièce, et ne pensez plus à me quitter pour le couvent. (Lui tendant la main.) N'y pensez plus. (Elle sort au moment où Hébert entre. Celui-ci s'incline avec respect devant elle et la suit du regard jusqu'à ce qu'elle ait dépassé le seuil de la porte.)

SCÈNE IV.

CHATEAUVIEUX, HÉBERT.

CHATEAUVIEUX.

Approche. De qui est la lettre que tu as reçue?... d'Henri, n'est-ce pas?...

HÉBERT.

Non, monsieur le marquis. Elle m'a été adressée par Salomon, votre régisseur. Elle m'apprend que, malgré votre défense expresse, monsieur Henri devait s'embarquer sur le navire *la Médée*, qui mettait à la voile le lendemain du jour où cette lettre partait.

CHATEAUVIEUX.

Il ose me désobéir, lui!

HÉBERT.

La Médée est une excellente marcheuse; elle arrivera à Bordeaux demain, peut-être.

CHATEAUVIEUX.

Demain!

HÉBERT.

Vous savez, monsieur, ce qui ramène en France monsieur Henri!

CHATEAUVIEUX.

Oui, son amour insensé pour mademoiselle Louise Renaud, pour une fille perdue... Il revient pour donner son nom à cette fille et reconnaître son enfant.

HÉBERT.

Retenu là-bas, d'abord par les soins à donner à son père mourant, puis par les affaires de la succession, monsieur Henri a, malgré lui, prolongé son séjour au Brésil; mais, dans

sa dernière lettre, il faisait part de sa résolution bien arrêtée de braver vos ordres et de revenir en France. Je suis majeur, écrivait-il, libre de disposer à mon gré de ma fortune et de mon nom... et cette fortune, ce nom appartiennent à mon enfant.

CHATEAUVIEUX, se levant.

Son enfant! C'est bien assez d'une tache, je n'en laisserai pas imprimer une autre sur notre blason. Cette Louise et son fils n'ont pas, comme Henriette, un titre authentique qui les mette sous l'égide de la loi française. il était encore temps d'agir, et c'est pour cela que moi, vieux et malade, j'ai fait, au risque de ma vie peut-être, le voyage d'Antibes à Paris... Tu m'as dit que tu étais sur les traces de cette fille?

HÉBERT.

Oui, monsieur, je sais où demeure mademoiselle Louise Renaud.

CHATEAUVIEUX.

Son enfant existe?

HÉBERT.

Oui, monsieur.

CHATEAUVIEUX.

Eh bien! qu'as-tu résolu de faire, ou plutôt qu'as-tu fait?

HÉBERT.

Voici d'abord la copie d'un billet, qui sera remis à monsieur Henri à l'instant même où il arrivera.

CHATEAUVIEUX.

Un billet anonyme? A quoi bon?

HÉBERT, lisant.

« Louise Renaud était indigne d'être mère; à tout prix elle a voulu cacher sa faute. La malheureuse a fait disparaître son enfant. »

CHATEAUVIEUX.

Mais il n'ajoutera aucune foi à cette accusation. Il courra chez cette femme, il lui demandera son fils!

HÉBERT.

Son fils qui aura disparu, son fils qu'on lui aura pris, sans qu'elle puisse accuser personne.

CHATEAUVIEUX.

C'est infâme ce que tu veux faire là.

HÉBERT.

Vous trouvez cela, monsieur, parce qu'il s'agit d'une femme blanche... Vous ne vous feriez pas scrupule de prendre son enfant à une pauvre esclave.

CHATEAUVIEUX.

Ah! c'est bien différent.

HÉBERT.

En effet, c'est bien différent, monsieur. Du reste, on attendra vos ordres pour agir.

CHATEAUVIEUX.

Attendre... Mais nous ne pouvons plus attendre! Demain, peut-être, Henri sera à Bordeaux, à Paris. Où est cet enfant?

HÉBERT.

A force de recherches, j'avais découvert qu'il avait été mis en nourrice à six lieues d'ici.

CHATEAUVIEUX.

Il sera plus facile...

HÉBERT.

De l'enlever à la personne à qui il a été confié, c'est vrai, monsieur; mais il fallait que l'enfant fût rendu à sa mère, qu'il fût bien constaté au besoin, par le témoignage de la nourrice elle-même, que la mère seule avait pu le faire disparaître. Le hasard nous a servis : plusieurs mois étaient dus à la nourrice; j'ai fait dire au mari de cette femme, un paysan brutal et intéressé, que cet arriéré ne lui serait pas payé... A l'heure où je vous parle, la nourrice ramène chez Louise Renaud cet enfant, que, sur un mot de vous, on ira lui prendre. Vous le voyez, on ne pourra accuser que Louise de cette disparition.

CHATEAUVIEUX.

Ce complot est infernal, et toi seul tu pouvais...

HÉBERT.

Je vous suis si dévoué, monsieur.

CHATEAUVIEUX.

Qui se chargera d'enlever l'enfant? Où trouver un misérable capable de...

HÉBERT.

J'ai l'homme qu'il nous faut.

CHATEAUVIEUX.

Où est-il?

HÉBERT, montrant la droite.

Là.

CHATEAUVIEUX.

Tu l'as amené chez moi?

HÉBERT.

Oh! rassurez-vous, il a été conduit ici avec de telles précautions qu'il ne pourra reconnaître ni la maison ni la route qu'il a faite pour y venir.

CHATEAUVIEUX.

Mais il pourra me reconnaître, moi!

HÉBERT.

Vous partez demain, monsieur.

CHATEAUVIEUX.

Oh! je te devine, c'est une complicité que tu veux établir entre nous.

HÉBERT, à part.

Peut-être!

CHATEAUVIEUX.

Allons, fais entrer cet homme. (Hébert s'incline et sort à droite.)

SCÈNE V.

CHATEAUVIEUX, HÉBERT, POIRIER.

POIRIER, les yeux bandés.

Criez casse-cou, hein!

HÉBERT, lui ôtant son bandeau.

Vous y voyez, maintenant.

POIRIER.

Oh! j'ai de l'électrique dans l'œil. Ousqu'on m'a conduit? chez une femme? (Voyant Chateauvieux.) Non, chez un vieux, c'est pas si drôle.

CHATEAUVIEUX.

On m'a dit que pour de l'argent tu étais capable de tout.

POIRIER.

De tout... excusez... vous me flattez, mon âgé; j'ai une conscience, ça dépend de la somme.

HÉBERT, appuyant.

Monsieur Poirier n'a rien à me refuser.

POIRIER.

Rien du tout, monsieur est un ami de ma famille.

HÉBERT.

Il faut simplement remonter avec moi dans la voiture qui vous a amené.

POIRIER.

Bon.

HÉBERT.

Cette voiture s'arrêtera dans une rue assez déserte; là, je vous donnerai des instructions, et mes ordres, une fois ponctuellement exécutés, il vous sera remis une somme de trois mille francs et un passe-port pour l'étranger.

POIRIER.

Trois mille francs! c'est pas assez.

HÉBERT.

Comment pas assez? mais je ne vous ai pas dit ce qu'on vous demande en échange.

POIRIER.

Justement, puisque vous ne le dites pas tout de suite, c'est que ça peut nuire à ma réputation. Trois mille francs... ce n'est pas assez.

CHATEAUVIEUX.

Eh bien, on doublera, on triplera la somme.

POIRIER.

Trois fois trois neuf; et les trois mille que l'on me donnait d'abord, ça fait douze mille.

CHATEAUVIEUX.

Soit, on vous les donnera.

POIRIER, à part.

Y consent!... J'ai pas demandé assez.

HÉBERT.

Ils vous seront comptés quand vous aurez...

POIRIER.

Quand j'aurai fait quoi?

HÉBERT.

Vous le saurez au moment d'agir.

POIRIER.

Un instant... Douze mille francs, ça me va... voyager, ça me va encore... j'adore la campagne... la belle nature... Mais je veux savoir de quoi il retourne et ce que j'aurai à faire quand je serai dans la maison en question; sinon... non.

HÉBERT.

Vous entrerez dans une chambre où ne se trouvera qu'une femme, probablement endormie; dans cette chambre, vous verrez, vous prendrez un enfant et vous me l'apporterez.

CHATEAUVIEUX.

L'enlever, voilà tout.

POIRIER.

Croyez-vous pas que je serais capable de lui faire du mal?... Enlever un enfant... et vous ne donnez que quinze mille francs pour cela?...

HÉBERT.

On a dit douze.

POIRIER.

J'en veux vingt mille.. dix mille d'avance, et dix mille après.

HÉBERT.

Tu oublies donc que je puis t'envoyer au bagne ?

POIRIER.

Bah! grâce au marché que vous venez de me proposer, vous me ferez peut-être bien un petit bout de conduite.

HÉBERT.

Misérable! (On entend rouler une voiture.)

CHATEAUVIEUX, à la fenêtre.

Silence!... Une voiture s'arrête à la porte... cet homme qui en descend, c'est lui, c'est Henri!

HÉBERT.

Monsieur Henri!

CHATEAUVIEUX.

Tout est perdu!

POIRIER, à part.

Ça doit être le père de l'enfant; je les tiens!

HÉBERT.

Hâtons-nous donc d'agir... Gagnez seulement une heure... Et toi, viens, suis-moi.

POIRIER.

Et les trente mille francs payés d'avance?

CHATEAUVIEUX, à Hébert, lui donnant un portefeuille.

Tenez, prenez ce portefeuille; il y a là plus qu'il ne faut. (La porte s'ouvre.)

CHATEAUVIEUX.

Il vient; partez donc!

UN DOMESTIQUE.

Monsieur Henri de Châteauvieux! (Poirier et Hébert se dirigent vers la porte à gauche. La porte à droite s'ouvre, Châteauvieux s'élance vers Henri, qui paraît.)

POIRIER.

J'aurais eu quarante mille francs... Je suis volé!... (Il sort avec Hébert.)

QUATRIÈME TABLEAU

Une mansarde chez Louise.

SCÈNE PREMIÈRE.

LOUISE, LA NOURRICE. (Louise est occupée à broder, l'enfant est posé sur un oreiller sur une chaise près de Louise.)

LA NOURRICE.

Ainsi, ma chère demoiselle, vous êtes pauvre?

LOUISE.

Oui, bien pauvre, madame.

LA NOURRICE.

Nous étions loin de nous figurer ça, mon homme et moi, quand vous nous avez confié le petit. Quand vous veniez le voir, le dimanche, vous étiez si pimpante...

LOUISE.

Oui, dans ce temps-là, j'étais presque riche, presque heureuse, j'espérais encore...

LA NOURRICE.

Mais pourquoi ne veniez-vous plus?

LOUISE.

Parce que je ne pouvais plus vous apporter d'argent... parce que je me disais : Puisque tu ne peux pas même nourrir ton enfant, travaille, malheureuse, et prive-toi de le voir; travaille, et quand tu auras accompli ta tâche, quand tu pourras acquitter la dette, il te sera permis de l'embrasser, et ce sera ta récompense!...

LA NOURRICE.

Eh bien, en ne recevant plus rien et en ne vous voyant plus venir, nous avons cru que vous étiez... comme quelques autres, et que vous aviez oublié le petit.

LOUISE.

L'oublier, lui!... Je brodais jour et nuit, madame, dans l'espoir de vous apporter enfin l'argent que je vous dois; chaque matin, en me mettant à l'ouvrage, je plaçais là, devant moi, vos lettres, dans lesquelles vous réclamiez ce que je vous dois; et quand le soir, brisée de fatigue, je sentais que le sommeil allait me vaincre, je tournais les yeux sur ces lettres, il me semblait que je voyais les pleurs de mon enfant, il me semblait l'entendre me crier : Mère, j'ai faim! j'ai faim!... Alors, mes larmes répondaient aux siennes, le sommeil s'enfuyait, je sentais renaître mon courage et ma force... je travaillais jusqu'au jour...

LA NOURRICE.

Au milieu des pleurs?

LOUISE.

Bah! c'est quelquefois bon de pleurer... ça réveille...

LA NOURRICE.

Pourquoi mon homme n'est-il pas venu avec moi? Je suis sûre qu'il se laisserait toucher aussi et qu'il me permettrait de ramener le petit chez nous.

LOUISE, avec effroi.

Vous allez donc la laisser ici?

LA NOURRICE.

Dame! c'est que... mon mari... je n'ose pas...

LOUISE.

Vous n'osez pas?...

LA NOURRICE, se levant.

Ah! vous ne savez pas ce que c'est, vous, qu'un mari, mams...

LOUISE, baissant les yeux.

C'est vrai, madame...

LA NOURRICE.

Voyons, je n'ai pas voulu vous causer de la peine, pardonnez-moi, et ce que je pourrai faire pour vous... eh bien... foi d'honnête femme, je le ferai.

LOUISE.

Merci; voyez-vous, madame, si je tremble de garder ici mon enfant, c'est que j'ai un frère...

LA NOURRICE.

Je le sais.

LOUISE.

Il ne vient ici que rarement, mais s'il découvrait ma faute, ma honte... oh! tenez, j'aimerais mieux mourir.

LA NOURRICE.

Eh bien, dites-moi ce que vous voulez.

LOUISE.

Ce travail est presque terminé, dans une heure il le sera tout à fait, revenez dans une heure, je t'aurai donné peut-être pour la moitié de ce qu'il vaut, mais on me payera tout de suite... ce sera un à-compte sur ce que je vous dois... vingt francs à peu près... c'est bien peu, madame.

LA NOURRICE.

Eh ben, tenez, j'en ai à toucher tout à l'heure vingt autres que mon homme ne connaît pas... nous mêlerons le tout ensemble... et il s'en contentera.

LOUISE.

Oh! que vous êtes bonne, que vous êtes bonne, madame! (Elle l'embrasse.)

LA NOURRICE.

Eh bien, quoi donc! est-ce que je ne lui suis pas quelque chose à ce petit? Il a mon lait dans ses veines tout comme il a votre sang; est-ce que je suis pas sa mère aussi?...

LOUISE.

Merci encore... dans une heure, n'est-ce pas?

LA NOURRICE, allant mettre sa mante.

C'est dit... pauvre chère femme, va! Dites donc... et le père?...

LOUISE.

Oh! ce n'est pas sa faute si je suis pauvre et abandonnée. Sa famille l'a séparé de moi, elle l'a forcé de partir; mais avant son départ il m'avait laissé une somme assez importante pour subvenir aux besoins de notre enfant.

LA NOURRICE.

Eh bien, et cet argent?...

LOUISE.

Un jour, j'ai su que mon frère était poursuivi, qu'il allait être arrêté, j'ai compté sur mon travail et j'ai payé pour lui; mais je suis tombée malade, le travail m'a fait défaut, et il y a longtemps que je n'ai reçu de lettre de Henri... pourtant, j'espère que Dieu me le ramenera.

LA NOURRICE.

Bon courage, alors; à tout à l'heure, mon enfant.

LOUISE.

Oui, oui, à tout à l'heure. (La Nourrice embrasse l'enfant et sort.)

SCÈNE II.

LOUISE, puis MAURICE.

LOUISE.

Que serais-je devenue, mon Dieu, si cette brave femme avait refusé de m'entendre, si elle n'avait pas compati à ma douleur, si elle n'avait pas eu pitié de mes larmes? (Regardant le berceau.) Et toi, mon pauvre enfant, quel sera ton sort? Dieu te prendra-t-il en pitié? aurai-je assez de force pour pouvoir t'élever? vivrai-je assez longtemps pour te voir grandir? (Elle embrasse l'enfant. — On entend frapper à la porte.) Quelqu'un? (On frappe de nouveau.) Qui peut venir ici?

MAURICE, en dehors.

Louise! Louise!

LOUISE, avec terreur.

Mon frère!...

MAURICE, *en dehors.*

Réponds-moi donc!

LOUISE.

Ah! (*Elle prend l'enfant et le porte dans le cabinet, à droite.*)

MAURICE.

Mais ouvre donc, Louise, la portière m'a dit que tu étais ici.

LOUISE, *revenant.*

Oui, oui, me voilà, me voilà. (*Elle va ouvrir.*) Toi, Maurice?...

MAURICE.

Cela t'étonne?

LOUISE.

Il y a si longtemps que tu n'es venu.

MAURICE.

Oh! oui, bien longtemps... Tu ne m'embrasses pas, que faisais-tu donc?

LOUISE.

Moi? rien... je... je m'étais endormie.

MAURICE.

Endormie?

LOUISE, *reprenant sa broderie.*

Oui... je travaillais, et la fatigue... je me suis... (*Apercevant les lettres de la nourrice.*) Ah! les lettres de la nourrice. (*Elle les prend et les cache.*)

MAURICE.

Que caches-tu là?

LOUISE.

Des... notes... des papiers sans importance.

MAURICE.

Pourquoi les caches-tu, s'ils sont insignifiants?

LOUISE.

Je ne sais... (*Se levant.*) Veux-tu les voir?

MAURICE, *après un temps.*

Non... Si c'est ce que je suppose, tu me les montreras plus tard, et de toi-même.

LOUISE, *étonnée.*

Plus tard?

MAURICE.

Quand il sera question de mariage.

LOUISE, *confuse.*

De mariage? (*Elle se met à travailler.*)

MAURICE.

Tu baisses la tête, tu rougis... (*A part.*) C'est cela. (*Haut.*) Dis-moi donc, Louise?

LOUISE.

Maurice?

MAURICE, *s'asseyant près de Louise.*

Est-ce que tu n'as pas reçu aussi un mot de moi?

LOUISE.

Avec la montre de notre père?

MAURICE.

Oui.

LOUISE, *prenant dans le petit meuble à droite.*

Voici la montre...

MAURICE.

Et tu n'as rien pu me prêter?

LOUISE.

Hélas! non, mon frère.

MAURICE.

Tu es si rangée, et tu travailles tant, que je pensais que peut-être tu aurais des économies.

LOUISE.

Oh! je te jure...

MAURICE.

Ne jure pas, Louise... Est-ce que le fruit de ton travail ne t'appartient pas? Le fruit du travail, c'est le bien le plus sacré. (*Avec amertume.*) Ils sont heureux ceux qui travaillent; moi, je ne peux plus travailler... Et comme dans un jour de misère, dans un jour d'ivresse, je pourrais encore être tenté de la vendre...

LOUISE.

Où vas-tu?

MAURICE.

Je vais serrer cette montre dans ta commode; tu me la garderas. (*Il va vers le cabinet.*)

LOUISE, *s'élançant.*

Là! n'y va pas, mon frère; n'y va pas!...

MAURICE.

Qu'as-tu donc?

LOUISE.

N'entre pas, Maurice, n'entre pas!

MAURICE.

Qu'est-ce que cela signifie? (*A part.*) Ce trouble, cette émotion quand je suis arrivé... ces lettres qu'elle s'est hâtée de cacher, et maintenant... (*Haut.*) Voyons, voyons, laisse-moi passer Louise.

LOUISE.

Mon frère!

MAURICE, *avec force.*

Je te dis de me laisser passer, je le veux, entends-tu? je le veux.

LOUISE.

Maurice! que vas-tu faire?

MAURICE.

Entrer dans cette chambre.

LOUISE.

Non, non!

MAURICE.

Je veux y entrer, te dis-je, et s'il y a quelqu'un qui nous déshonore...

LOUISE.

Eh bien?

MAURICE.

Malheur à lui! je le tuerai.

LOUISE, *avec force.*

Tuer mon enfant!

MAURICE, *hors de lui, saisissant le bras de Louise et la faisant tomber à genoux.*

Ton enfant? Malheureuse!

LOUISE.

Ah!

MAURICE.

Tu es déshonorée, tu es mère! mais réponds-moi donc!.....

LOUISE.

Eh bien! oui, je suis coupable! Oui, je suis déshonorée; mais interroge ta conscience, Maurice, et dis-moi si ton abandon n'a pas causé ma honte. Dis-moi qui j'avais pour soutenir mon courage, pour me préserver de la chute.

MAURICE, *avec douleur.*

Ah! c'est moi qu'elle accuse.

LOUISE.

Non, non, ce n'est pas mon cœur qui crie contre toi; ce n'est pas ma voix, Maurice, c'est la voix de notre mère.

MAURICE.

La voix de ma mère!

LOUISE.

Maurice, souviens-toi de sa dernière recommandation. « Mon fils, t'écrivait-elle, te voilà le chef de la famille; aime ta sœur comme je l'ai aimée; protége-la comme l'eût protégée ton père! » Elle t'écrivait cela, te souviens-tu, mon frère?

MAURICE, *tombant accablé sur une chaise.*

Oui, je me souviens, je me souviens.

LOUISE.

Tant que tu es resté près de moi, tu sais comme je travaillais avec courage, comme je t'entourais de soins, de tendresse; mais peu à peu je te vis plus rarement; puis des jours, des semaines, des mois entiers s'écoulèrent pendant lesquels j'étais seule, toujours seule! Si tu savais, Maurice, ce que c'est pour une pauvre jeune fille que l'éternel isolement, l'éternel abandon! Si tu savais comme elle se désespère, comme elle pleure, comme je demandais à Dieu de me réunir à notre mère!

MAURICE.

Louise! Louise!

LOUISE.

Oui, je voulais mourir, et je serais morte sans lui.

MAURICE, *se levant brusquement.*

Lui! qui t'a séduite, lui qui t'a déshonorée!

LOUISE.

Lui qui m'a dit : Vivez, vivez, Louise, vous n'êtes plus seule au monde, car je vous aime, car vous serez ma femme.

MAURICE.

Et il a menti. Il t'a abandonnée lâchement.

LOUISE.

Non, il reviendra, je le crois, j'en suis sûre, puisque j'ai eu le courage de vivre, de travailler sans relâche pour l'enfant de ma faute. Tu me demandais tout à l'heure ce que je faisais du fruit de mes veilles? Oh! je te l'aurais donné avec joie, mon frère, mais je n'avais pas même assez de force pour gagner la vie de mon enfant, et on me l'a rapporté tout à l'heure.

MAURICE.

Assez... assez...

LOUISE.

Et maintenant, ta voix m'accusera-t-elle encore? ta main se lèvera-t-elle pour me punir?

MAURICE.

Louise, je me sens mille fois plus coupable que toi qui as failli... je suis plus infâme que celui qui t'a séduite, moi qui ai manqué au serment que j'ai fait à notre mère, moi qui t'ai laissée sans appui, sans défenseur! Et je t'accusais, et je te menaçais, lorsque ta chute est mon ouvrage! Pardonne-moi, pardonne-moi!

LOUISE.

Maurice!

MAURICE.

Égoïste que j'étais! je me suis abandonné à ma douleur, sans songer qu'elle avait besoin de moi. Oh! cette femme! cette femme, qui m'a trompé, trahi! cette femme à qui j'avais donné mon cœur et mon âme, ce n'est pas seulement ma vie, c'est aussi la tienne qu'elle aura brisée... C'est par elle que je suis devenu un misérable sans affection pour la sœur confiée à ma tendresse, sans dignité, sans respect pour moi-même. Je me suis dégradé, avili dans l'ivresse! Mais je ne te dis pas encore tout le mal qu'elle m'a fait, cette femme. Tu ne sais pas, Louise, que la nuit, subitement éveillé par les éclats de ma propre voix, je m'élance hors de mon lit.. alors je suis en proie à de folles terreurs, ma tête brûle, et des paroles sans suite s'échappent de mes lèvres. J'ai là comme un cercle de fer; je pleure, et puis aussitôt je chante. Je la vois, je l'entends, je la presse dans mes bras, et tout à coup je la repousse. Je l'aime et je l'accuse... Je l'adore à genoux, et je veux la tuer... Et quand le jour arrive, je me demande si c'est un rêve que j'ai fait, ou bien si je deviens fou.

LOUISE.

C'est un rêve, mon frère, c'est un rêve qu'il faut chasser pour toujours.

MAURICE.

Oui, je le chasserai de mon esprit comme je la chasserai de mon cœur, elle... Je ne vivrai que pour toi; et, cette fois, je te jure que je ne manquerai pas à ma promesse. Pour commencer, je vais chez monsieur Duvivier; je me remets au travail comme jadis, tu sais... et si la force me manque en songeant à celle qui s'est éloignée de moi...eh bien, je penserai à ce pauvre petit ange qui est là, et le courage me reviendra. Au revoir, sœur.

LOUISE.

Tu me quittes déjà!

MAURICE.

Non. (Il va vers le cabinet.)

LOUISE, à Maurice qui entre dans le cabinet.

Où vas-tu?

MAURICE.

Attends! (Revenant du cabinet.) Je ne l'avais pas encore embrassé. (Louise lui saute au cou et l'embrasse à son tour).

LOUISE.

Mon frère!

MAURICE.

Louise, j'ai réfléchi; je vais préparer un petit mot pour le cas où monsieur Duvivier ne serait pas chez lui.

LOUISE.

Eh bien, moi, pendant ce temps-là, je vais reporter mon ouvrage et je reviens. A tout à l'heure, frère. (Sur la porte.) A tout à l'heure.

MAURICE.

A tout à l'heure. (Il l'embrasse, elle sort.) Voyons, où donc est le papier à lettre... Ah! dans ce petit meuble de ma sœur peut-être. (Il ouvre le tiroir à droite.) En voilà (Trouvant des lettres.) Des lettres... Ah! des lettres de lui sans doute, de lui qui l'abandonne. (Il s'éloignait, puis, se ravisant, il en ouvre une.) Je saurai son nom qu'elle ne m'a pas dit. (Lisant.) Monsieur Henri de Châteauvieux. Bien, cela me suffit. (Il retourne à son berceau.)

SCÈNE III.

MAURICE, puis ANNETTE.

ANNETTE, entrant avec son enfant dans ses bras.

C'est ici qu'il doit être. Dieu veuille qu'il ait pitié de moi! Ah! le voilà!

MAURICE, apercevant Annette.

Quelqu'un.

ANNETTE.

Vous ne me reconnaissez pas, monsieur?

MAURICE.

Non.

ANNETTE.

Je suis la femme de Poirier, le joueur d'orgue.

MAURICE.

Ah! que voulez-vous?

ANNETTE.

Il nous laisse sans pain, moi et l'enfant. Oh! moi ça me serait égal, parce qu'au bout de deux ou trois jours sans manger faudrait bien que ça finisse. Mais le p'tit, je ne peux pas le voir souffrir, monsieur, et en vous voyant passer dans la rue, j'ai eu l'idée de vous suivre et j'ai attendu que vous soyez seul pour vous dire : Vous connaissez le père, ayez pitié de l'enfant.

MAURICE.

Hélas! pauvre femme... je voudrais pouvoir vous secourir, mais...

ANNETTE.

On me renvoie de notre garni, monsieur, j'aurai bien le courage d'aller à pied jusqu'à Vaugirard, implorer la pitié du seul parent qui me reste, mais il fait bien froid, le petit grelotte et je n'ai rien pour acheter de quoi le couvrir.

MAURICE.

Oh! pour cela, nous pouvons vous venir en aide et vous avez eu tort de ne pas entrer pendant que ma sœur était ici; tenez, tenez, ce petit manteau, c'est celui de son enfant à elle. (S'arrêtant, puis avec réflexion.) Ah! cette montre que je n'ai pas voulu vendre pour moi-même, mon père me pardonnera de l'avoir vendue pour l'enfant de ma sœur; tenez, prenez. Aujourd'hui, ce soir, je lui en achèterai un autre... et puis... pour vous, ce vieux châle. Louise vous eût donné davantage; mais plus tard, quand elle aura le fruit de mon travail et du sien, elle vous secourra mieux que je ne le fais aujourd'hui.

ANNETTE.

Je vous remercie, monsieur, plus tard, j'aurai le secours du parent que je vais implorer, il nous accordera un asile. (A part.) Ou bien il y en a un que Dieu ne nous refusera pas à mon enfant et à moi.

MAURICE.

Allons, venez, pauvre mère, venez. (Il la soutient et sort avec elle. Et maintenant, il faut que je te trouve, Henri de Châteauvieux. (Ils sortent.)

SCÈNE IV.

POIRIER, seul. — A peine Annette et Maurice ont-ils disparu, que Poirier paraît à la fenêtre du fond à demi fermée. Il passe la main entre les deux battants et fait sauter l'espagnolette.

POIRIER.

Ça y est... Excusez-moi d'entrer comme ça, ma bonne dame, mais je suis un couvreur égaré dans les gouttières. (Regardant autour de lui.) Nisco, personne, on peut entrer. Ouf!... j'ai le trac... Où qu'est le petit? (Il va vers le cabinet.) Ça doit être là. (S'arrêtant à la porte.) Je crois qu'on monte l'escalier... Non, personne. Après tout, qu'est-ce qu'on lui veut à ce petit?... en faire un fils de famille, c'est peut-être pour son bien... allons-y. (Il entre dans le cabinet, puis reparaît avec l'enfant.) Maintenant filons!... (Il se dirige vers la fenêtre, la porte s'ouvre, Henri paraît.) Oh!... (Poirier se jette avec l'enfant derrière un grand rideau cachant un porte-manteau.)

SCÈNE V.

HENRI, POIRIER, caché.

HENRI.

C'est ici; chère petite chambre, que de souvenirs ta vue éveille au fond de mon âme! Oh! ma Louise bien-aimée, qu'il me tarde de te voir!... de te presser dans mes bras et de te dire: Quelque soit l'orgueil de ma famille, rien ne pourra m'empêcher de te choisir pour femme, et de donner un nom à notre enfant. Notre enfant! ils ont osé m'écrire, dans cette lettre odieuse, que tu l'avais abandonné!... mais c'est à toi seule que je veux penser. (Regardant autour de lui.) Oui! oui! je reconnais bien tout!... rien n'est changé. Voilà son fauteuil... le tabouret où je m'asseyais à ses pieds, l'image sainte, témoin de nos serments d'amour!... Il me semble que tous ces objets ont pour moi un regard ami!... une voix qui chante mon retour. (Trouvant un bonnet d'enfant.) Qu'est cela?... un bonnet d'enfant? à lui sans doute... c'est à mon enfant!... il me semble voir sa petite figure... l'empreinte de ses cheveux... Mon enfant!... mon fils, mon fils!... Mon Dieu, je méritais votre colère pour avoir quitté celle que vous aviez placée sur ma route, et voilà que, pour me ramener à elle, vous m'envoyez un ange; oh! merci, Seigneur, merci!... (Il s'agenouille.)

POIRIER, caché.

Heureusement que le moucheron est endormi. Sapristi, s'il allait se réveiller et qu'y demande à boire, je ne pourrais pas le désaltérer, moi... et je serais pincé.

HENRI.

Quelqu'un monte l'escalier!

POIRIER.

Bon! encore un...

HENRI.

Une femme, si c'était...

SCÈNE VI.

LES MÊMES, LA NOURRICE.

LA NOURRICE.

Le père du petit.

HENRI.

Vous, madame Gervais?... Comment êtes-vous ici, qu'y venez-vous faire?

LA NOURRICE.

Moi? mais vous n'avez donc pas vu mam'zelle, non, madame Louise?

HENRI.

Je ne l'ai pas vue.

LA NOURRICE.

Alors vous ignorez... je suis venue pour rapporter... votre enfant.

HENRI.

Mon enfant.

LA NOURRICE.

Il est ici?

HENRI.

Ici.

LA NOURRICE.

Là... dans cette chambre...

HENRI.

Dans cette chambre; mais venez donc que je l'embrasse. (Ils entrent dans le cabinet.)

POIRIER, sortant de sa cachette et se sauvant.

Filons; il n'est que temps. (Il disparaît vers le fond.—Henri et la Nourrice rentrent en scène.)

HENRI, revenant.

Il n'y est pas.

LA NOURRICE, inquiète.

Et c'est bien singulier.

HENRI.

Pourquoi? Elle sortait, elle n'a pas voulu le laisser seul.... elle l'a emporté avec elle.

LA NOURRICE.

Oui, ça doit être ça; pourtant, monsieur, v'là le petit bonnet, le petit fichu, et dans cette chambre tous les langes de l'enfant... par le froid qu'il fait... il aurait donc fallu qu'elle eût perdu la tête pour l'emporter comme ça presque nu!...

HENRI.

Mais que pensez-vous donc?

LA NOURRICE.

Je ne sais, mais j'ai peur.

HENRI, revoyant la lettre.

Encore cette lettre, cette lettre maudite!... Mais qu'elle vienne donc, Louise, qu'elle vienne!...

LA NOURRICE.

Ah! je crois que la v'là.

HENRI.

Louise!

SCÈNE VII.

Les Mêmes; LOUISE.

LOUISE.

Henri! Henri!

HENRI.

Seule!

LA NOURRICE.

Seule!

HENRI.

Et... et notre enfant... Louise... où est notre enfant?

LOUISE.

Comment, tu ne l'as pas encore vu?

HENRI.

Non.

LOUISE.

Viens donc vite... il est là...

HENRI et LA NOURRICE.

Là?

LOUISE.

Mais viens donc, viens donc!

HENRI.

Je suis entré là, Louise, et je ne l'ai pas trouvé.

LOUISE.

Tu ne l'as pas... allons donc!... (Elle entre dans la chambre.) Eh bien! Eh bien! où est-il donc? (Revenant en scène très-émue et très-tremblante.) Où est-il donc, madame? mais... mais dites-moi donc où il est?

LA NOURRICE.

Je vous l'ai laissé, mam'zelle, et quand je suis revenue, tout à l'heure, il avait disparu.

LOUISE.

Disparu!...

LA NOURRICE.

Et en vous voyant revenir, seule...

LOUISE.

Mais qu'avez-vous donc pensé? Parlez... Ah! je suis folle... que me font vos idées? c'est mon enfant que je veux. Je veux qu'on me le rende, entendez-vous?

HENRI.

Ce billet... (Il le ramasse.) Oh! non c'est impossible!...

LOUISE.

Quoi donc?

HENRI.

Tiens, lis toi-même, car je ne puis croire à cette horrible accusation et je n'ose pas même te la dire.

LOUISE, lisant le billet.

Ah! moi, abandonner mon enfant!

HENRI.

Louise, c'est un mensonge? n'est-ce pas, et tu vas me dire où est notre fils. Pour revenir en France, pour me rapprocher de vous, j'ai bravé la colère de ma famille; je te dis à genoux, Louise, tu seras ma femme, notre fils aura ma fortune et mon nom, tu vois bien qu'il faut me dire où il est!

LOUISE.

Eh! que veux-tu que je te dise? on me l'a pris, on me l'a volé!

LA NOURRICE.

Eh, qui donc, mademoiselle?

LOUISE.

Je ne sais pas, moi.

HENRI.

Eh bien! je le saurai.

LOUISE.

Où vas-tu?

HENRI.

Chercher notre fils; et Dieu veuille que je le retrouve, Dieu veuille que vous ne soyez pas coupable! (Il la repousse violemment.)

LOUISE.

Coupable!... moi! il m'accuse, lui! Oh! je souffre trop, mon Dieu, faites-moi donc mourir! (Elle tombe à genoux à moitié évanouie.)

Tableau.

ACTE QUATRIÈME

Chez le Marquis.

—

SCÈNE PREMIÈRE.

HÉBERT, UN VALET.

HÉBERT, rentrant vivement, au valet.

Annoncez-moi à monsieur le marquis de Châteauvieux. (Le valet sort.) Le hasard nous a bien servis. Poirier a pu s'emparer de l'enfant; il sait ce qui lui reste à faire pour gagner la somme promise. Lorsque Henri ne pourra plus douter de la perte de son fils, lorsque tout se réunira pour accuser Louise, Henri, désespéré, aura hâte de quitter la France; il retournera au Brésil, et là .. J'en ai donc à peu près fini avec le frère!... A la sœur maintenant... Elle aimait Maurice; ses lettres, que j'ai su intercepter, ne m'ont laissé aucun doute à cet égard... mais elle a dû oublier ce Maurice. Après tout, que m'importe son amour? c'est elle que je veux... elle qui sera bientôt l'unique héritière de l'immense fortune de ce despote, de ce maître superbe qui va me payer enfin toutes les humiliations, toutes les hontes qu'il m'a fait subir.

SCÈNE II.

LE MARQUIS, HÉBERT.

LE MARQUIS, entrant.

Je t'attendais, Hébert, je t'attendais impatiemment... Voyons, que s'est-il passé? Henri?

HÉBERT.

Est arrivé trop tard.

LE MARQUIS.

L'enfant?

HÉBERT.

Enlevé.

LE MARQUIS.

Bien. Tu me diras où il aura été caché, j'en prendrai soin... et plus tard, lorsque Henri aura pris une femme de mon choix et de son rang... eh bien, nous le rendrons à sa mère. . à sa mère, que, d'ici là, je n'abandonnerai pas... Pourquoi souris-tu?

HÉBERT.

Pouvais-je vous supposer si généreux, monsieur le marquis, vous que j'ai toujours vu à San-José terrible, implacable?

LE MARQUIS.

Pourquoi me rappelles-tu cela?... Va-t'en.

HÉBERT.

Ah! vous me chassez comme vous avez chassé Domingo!... Merci, maître. (Prenant son chapeau.)

LE MARQUIS.

Que fais-tu?

HÉBERT.

Je pars.

LE MARQUIS.

Oui, jusqu'à ce qu'il me plaise de te rappeler.

HÉBERT.

Non, monsieur... une fois que je serai parti d'ici, il ne me plaira plus de revenir.

LE MARQUIS.

Tu dis?...

HÉBERT.

Je dis, monsieur, que je suis libre.

LE MARQUIS.

Oui!... Et que feras-tu de ta liberté?... comment vivras-tu?... Quand j'étais follement généreux, tu étais follement prodigue... l'or que je te donnais, tu l'allais jeter sur un tapis vert... Prodigue et joueur, tu es à moi, car tu es pauvre.

HÉBERT.

Vous vous trompez, monsieur, je suis riche.

LE MARQUIS, surpris.

Riche!

HÉBERT.

Je n'étais prodigue qu'en apparence... je n'étais joueur que parce que le jeu décuplait, centuplait mon avoir... Je vous le répète, je suis riche, et tous vos trésors à présent ne suffiraient plus à me payer. (Il fait un pas pour sortir.)

LE MARQUIS.

Reste.

HÉBERT.

Rester!...

LE MARQUIS.

Je le veux.

HÉBERT, fièrement.

Je ne le veux pas, monsieur.

LE MARQUIS, surpris. Après une pause.

Voyons, Hébert... tu ne peux pas me quitter ainsi...

HÉBERT, froidement.

Monsieur le marquis, lorsque je fus amené à votre chevet, un prêtre seul y veillait; tous les médecins vous avaient condamné; je réchauffai votre sang déjà glacé, je réveillai votre raison qui s'éteignait... votre guérison ne fut pas seulement une cure merveilleuse, elle fut un miracle... il y a onze ans de cela! A qui vous aurait assuré onze années d'existence ce jour-là, que n'auriez-vous pas donné! si, au lieu d'un mulâtre, vous aviez eu à récompenser un homme de votre caste?

LE MARQUIS.

Je ne te comprends pas.

HÉBERT.

A cet homme, vous auriez voué une éternelle reconnaissance, vous auriez offert votre amitié, votre alliance; enfin, à cet homme, aujourd'hui, vous donneriez votre nièce, s'il vous disait: Je l'aime... Ah! vous m'avez compris, je le vois au frémissement de vos lèvres, à l'éclair d'indignation qui brille dans vos yeux... Oui, moi mulâtre, moi fils d'esclave, je refuse votre or, je veux la main de mademoiselle Henriette...

LE MARQUIS.

La main... Tu as pu croire un instant que, pour acheter quelques jours... quelques heures, peut-être, je souillerais d'infamie et ma race et mon nom!... mais à la seule pensée de cette abominable union, tout mon sang bouillonne et mon cœur se révolte... Tu t'es dit: il aura plus peur de la mort que de la honte... (Par l'émotion, le marquis éprouve une douleur au cœur.)

HÉBERT.

Prenez garde, monsieur; ce germe de mort que vous avez emporté avec vous, tous les jours, à pareille heure, il se réveille dans une crise terrible... je triomphe de cette crise au moyen d'un cordial que je connais seul... Regardez cette pendule... le moment fatal approche, dans un quart d'heure je quitterai cette maison... et quand je l'aurai quittée, je n'y rentrerai plus...

LE MARQUIS.

C'est à l'instant que je t'en ferai chasser...

HÉBERT, saluant.

Dans un quart d'heure, monsieur...

LE MARQUIS.

Va-t'en...

HÉBERT.

Ne l'oubliez pas... (Il sort.)

SCÈNE III.

LE MARQUIS, puis HENRIETTE.

LE MARQUIS.

Oh! à moi! quelqu'un! à moi!!!

HENRIETTE, accourant.

Vous appelez, monsieur?

LE MARQUIS, courant à elle et l'embrassant.

Ah! te voilà... mon Henriette... ma fille!...

HENRIETTE.

Quelle agitation!... quel trouble!... vous souffrez, monsieur?

LE MARQUIS.

Oui... je souffre horriblement... Il avait raison, cet homme... c'est l'heure où le mal se réveille... et cette scène violente l'a rendu, je le sens, plus terrible que jamais...

HENRIETTE.

Ah! mon Dieu! il faut appeler M. Hébert.

LE MARQUIS.

Hébert!... Non... non... il peut me sauver, lui... lui seul... et je ne veux pas qu'il vienne... Oh! ne l'appelle pas, ma fille, ne l'appelle pas... Tu ne sais pas à quel prix, maintenant, il veut me faire racheter ma vie.

HENRIETTE.

Que vous demande-t-il donc?

LE MARQUIS.

Ce n'est plus de l'or... Ce qu'il veut, cet homme?... c'est ton amour... c'est ta main: il t'aime... Comprends-tu? il ose t'aimer!!! et il m'a dit: « Donnez-la-moi... ou mourez... » Henriette, sonne, appelle, ordonne à mes valets de chasser cet homme... de le chasser à l'instant... Si le délire me prenait... j'aurais peur peut-être... je serais lâche; pour ne pas mourir, je le rappellerais... et je ne veux pas... je ne veux pas le rappeler... (Il sort en chancelant.)

HENRIETTE, elle sonne.

Oh! du secours... du secours!... (A un Valet.) Monsieur Hébert... qu'il vienne à l'instant!... (Au moment où le Valet sort, Hébert paraît.)

SCÈNE IV.

LES MÊMES, HÉBERT.

HÉBERT.

Me voici, mademoiselle. Monsieur le marquis me fait appeler?

HENRIETTE, l'amenant devant le Marquis.

Monsieur, il est là... il se meurt, pouvez-vous le sauver?

HÉBERT.

Je le pourrais.

HENRIETTE.

Vous le jurez... devant Dieu!

HÉBERT.

Je vous le jure.

HENRIETTE.

Eh bien, sauvez-le, monsieur, et cette main qu'il vous refusait... moi... je vous l'accorde...

HÉBERT, avec joie.

Ah! je réponds de lui!

HENRIETTE.

Eh bien! venez, venez donc! (Hébert sort entraîné par Henriette.)

SCÈNE V.

LE VALET, puis MAURICE.

MAURICE.

Vous dites que M. Henri de Châteauvieux ne peut tarder à rentrer?... C'est bien!... Je vais maintenant réclamer de vous un service, mon ami.

LE VALET.

Parlez, monsieur.

MAURICE.

Une personne qui désire autant que moi se trouver en présence de monsieur Henri, ignore encore que j'ai pu découvrir sa demeure; pouvez-vous faire porter le billet que je vais écrire?

LE VALET.

Oui, monsieur.

MAURICE, se plaçant devant un guéridon.

Quelques lignes seulement. (Écrivant.)

« Ma sœur,

» Le hasard m'avait révélé le nom que tu m'avais caché... A » l'aide de ce premier indice, j'ai pu enfin parvenir à retrouver » la trace de ton séducteur... C'est de chez monsieur Henri de » Châteauvieux, rue de Neuilly, numéro quatre, que je t'écris; » c'est chez lui que je t'attends.

» Ton frère... ton protecteur à présent. »

(Au Valet.) Tenez, mon ami. (Le Valet sort.)

SCÈNE VI.

MAURICE.

Allons, Maurice, recommence ta vie... Grâce à monsieur Duvivier, qui est redevenu le protecteur dévoué, l'ami d'autrefois, Louise et son enfant n'ont plus à craindre la misère... Mais à cet enfant, il faut un nom; à ma sœur, il faut une réparation... et c'est pour cela que je suis ici... Cet Henri ne peut être tout à fait indigne de la tendresse de Louise... Dieu m'inspirera des paroles qui toucheront son cœur... Et quand, par moi, ma sœur sera devenue une femme honorée, une heureuse mère... alors, alors, Henriette, si je n'ai pu t'oublier, j'aurai le droit de mourir!... Un jeune homme... c'est Henri, sans doute...

SCÈNE VII.

MAURICE, HENRI, LE VALET.

HENRI, à part.

Toutes mes recherches ont été vaines; la lettre ne m'avait pas trompé... (Haut.) Prévenez ma sœur de mon retour.

LE VALET.

Oui monsieur... Voici la personne qui vous attend. (Il sort.)

HENRI, ôtant ses gants et son chapeau et saluant Maurice.

Monsieur, vous avez à me parler, m'a-t-on dit?...

MAURICE.

Vous ne me connaissez pas, monsieur, nous nous voyons aujourd'hui pour la première fois... et pourtant, de cette entrevue dépend peut-être la vie de l'un de nous... D'un mot, je vais me faire comprendre... Je me nomme Maurice Renaud!...

HENRI.

Renaud!...

MAURICE.

Je suis le frère de Louise... de Louise, que vous avez aimée et qui vous aime... Vous avez deviné, n'est-ce pas, le motif qui m'a conduit chez vous?

HENRI, froidement

J'aurais compris votre visite ce matin, monsieur... à cette heure, je ne la comprends plus...

MAURICE.

Vous ne comprenez pas ce que je viens vous demander? Oh! oui... vous vous dites : Ce frère a été si mauvais gardien de l'honneur de sa sœur!... Avant de penser à la venger, il aurait dû songer à la défendre... Oui... oh! je l'avoue, j'ai été le premier coupable. C'est le cœur plein de remords que je vous dis à vous, un gentilhomme, à vous qui devez porter noblement un noble nom... ma sœur était une honnête fille... Oh! vous le savez, monsieur, vous le savez... Notre père était un brave officier... notre mère un ange de vertu... Vous pouvez donc, sans déroger, vous allier à notre famille... La vôtre, peut-être, s'oppose à cette union, et vous n'osez pas braver sa défense. Vous auriez dû lui rappeler, monsieur, qu'il y a quelque chose qui tache plus un blason qu'une mésalliance : c'est une faute, c'est un crime.

HENRI.

Un crime?

MAURICE.

N'est-ce pas une faute que de séduire une pauvre fille qui a eu foi en vos serments, en votre loyauté? n'est-ce pas un crime que de lui laisser la honte pour prix de son amour? Ah! si elle était là, ma Louise... elle ne vous accuserait pas... non... elle n'aurait que des larmes, et vous auriez pitié, monsieur, vous auriez pitié d'elle... Ah! vous ne savez pas ce que fait souffrir l'abandon de l'être à qui l'on a donné sa vie, en qui l'on avait mis son bonheur?... Je le sais moi... aussi toutes les douleurs de Louise... je les connais; comme elle, j'ai passé bien des nuits sans sommeil; comme elle, j'ai souffert les tortures de l'abandon. On se sait oublié, monsieur, et on aime encore... on se sait trahi... sacrifié pour un autre... et on aime, on aime toujours.

HENRI.

Je reconnais qu'à vous, monsieur, je dois une réparation... je suis prêt à payer de mon sang la faute que j'ai commise... mais de mon nom, jamais.

MAURICE.

Jamais! Et vous me dites cela à moi, son frère! Oh! non, j'ai mal compris. Le sang me monte parfois si violemment au cerveau, que je ne sais plus ce que je vois, je ne sais plus ce que j'entends. Dites-moi donc que vous n'avez pas prononcé cette odieuse parole; dites-le-moi; mais dites-le-moi donc! (Silence d'Henri.) Vous vous taisez! Oh! prenez garde, monsieur, je suis si malheureux, que risquer ma vie serait presque une joie.

HENRI.

Eh! prenez la mienne, monsieur; je vous l'abandonne sans regret.

MAURICE.

Oh! ne me tentez pas, monsieur, ne me tentez pas!

HENRI.

Je vous le répète, Louise n'est plus rien pour moi, et l'on ne doit son nom qu'à la femme qu'on estime.

MAURICE.

L'outrage après le déshonneur!

HENRI, remontant.

Maintenant, monsieur, nous n'avons plus rien à nous dire.

MAURICE.

Vous allez appeler vos gens; vous allez me faire chasser, n'est-ce pas? Mais, avant de sortir d'ici, je vous aurai frappé au visage. Avant qu'on me chasse, je vous aurai tué!

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, LOUISE, paraissant au fond, et portant à la main le châle et le manteau donnés à la Pâlotte par Maurice.

LOUISE.

Maurice!...

MAURICE.

Ma sœur!...

HENRI.

Elle ici!

MAURICE.

Viens, Louise, redemander ton honneur à cet homme! Viens, et si je n'ai pas su te protéger, je te vengerai du moins! Plus de larmes, du sang! c'est du sang qu'il me faut.

LOUISE.

Oh! je n'ai plus besoin que tu me protéges maintenant que mon fils est mort!...

MAURICE.

Qu'est-ce que tu me dis?

HENRI.

Louise!

LOUISE.

Je n'ai plus besoin de sa fortune, je n'ai plus besoin de son nom à lui, je n'ai plus besoin de mon honneur : mon fils est mort, vous dis-je! mon fils est mort! (Elle tombe en pleurant sur un fauteuil.)

HENRI.

Louise, au nom du ciel, parle, explique-toi!...

MAURICE.

Eh! ne voyez-vous pas que la pauvre enfant est épuisée, qu'elle respire à peine? (A ses genoux.) Voyons, Louise, regarde-moi, calme-toi, ma sœur... voyons, ma sœur, ma sœur, réponds-moi, réponds-moi!...

LOUISE.

Je ne sais plus, moi!... J'avais reçu ta lettre, je venais ici, lorsqu'en passant sur le quai, je vois beaucoup de monde assemblé; on parlait haut. Moi, je pensais à mon enfant. Est-ce qu'il est mort, mon Dieu? me disais-je. — Il est mort! crie en même temps une voix sortie de la foule. L'enfant est mort! Cette voix, qui répondait si fatalement à ma pensée, faillit me rendre folle. Je me précipitai, je me frayai un passage au milieu de ce monde, et je vins tomber à genoux. L'enfant n'était plus là, on l'avait emporté; mais, sur le pavé, il y avait mon châle et son manteau à lui; je ne pouvais plus douter. (Elle les lui donne.)

MAURICE.

Mais, Louise, ce châle, ce manteau, je les reconnais; je les ai... (Poussant un cri à la vue d'Henriette, qui est entrée sur les derniers mots et qui a couru à Louise.) Ah!...

SCÈNE IX.

LES MÊMES, HENRIETTE, HÉBERT, qui a suivi Henriette.

HENRIETTE.

Maurice!...

HÉBERT.

Maurice!...

MAURICE, laissant tomber le châle et le manteau.

Est-ce encore mon rêve? est-ce encore mon délire?...

HENRI.

Venez, aidez-moi à la secourir, Henriette...

MAURICE.

Henriette! c'est elle! c'est bien elle!... Ah! c'est pour vous, n'est-ce pas, qu'elle m'a trahi? c'est pour elle que vous abandonnez Louise?...

HENRI.

Henriette est ma sœur, monsieur.

MAURICE, avec joie.

Sa sœur! Henriette! Henriette!... (Il va pour s'élancer vers elle, Hébert lui barre le passage.)

HÉBERT.

C'est ma femme...

MAURICE.

Sa... sa femme!... (Allant à Henriette.) Mariée!... (Il pousse un cri, puis il éclate tout à coup d'un rire nerveux.) Ha! ha! ha! ha! ha! ha!...

HENRIETTE.

Maurice!...

LOUISE.

Mon frère!...

HENRI.

Le malheureux!...

MAURICE, relevant la tête après un long silence.

Oh! je souffre! je souffre!... Quelle est donc cette maison?... pourquoi y suis-je venu?... quels sont ces hommes dont les regards me menacent? Je m'en vais, messieurs, je m'en vais... (Il va pour sortir, puis s'arrêtant.) Mais non, il faut que je reste, il le faut, puisqu'on proclame le lauréat... (Il écoute, puis avec joie.) C'est moi!... Ah! tu le disais bien, tu le disais bien, Henriette (il fait le simulacre de prendre la médaille dans son sein), elle porte bonheur, cette médaille!... (Il la porte à ses lèvres.)

HENRIETTE.

Cet égarement!...

LOUISE, sanglotant.

Oh! mon Dieu! mon Dieu!...

MAURICE, allant à Louise.

Tu pleures! pourquoi pleures-tu, Henriette?...

TOUS.

Henriette!...

MAURICE.

Je suis heureux, moi... A présent, nous pourrons nous marier... nous irons retrouver ma mère...

LOUISE.

Ma mère... Il oublie que nous l'avons perdue!...

MAURICE.

Elle nous attend... viens, viens!...

LOUISE, chancelante, dans les bras de son frère.

Ah! c'en est trop, mon Dieu!... Vous m'avez pris mon enfant... vous me prenez aussi mon frère!... (Elle s'évanouit; Maurice la dépose doucement à terre.)

MAURICE.

Morte!...

HENRI, s'élançant vers Louise.

Ah! Louise!...

HENRIETTE, l'arrêtant.

Mon frère!...

MAURICE.

N'approchez pas!... Henriette est morte! Henriette est morte! (Mouvement vers Louise; Maurice les regardant en fou furieux.) N'approchez pas!... vivante ou morte, elle est à moi!... elle est à moi!...

ACTE CINQUIÈME

SIXIÈME TABLEAU

Une mansarde chez Poirier.

SCÈNE PREMIÈRE.

POIRIER, entrant, et portant dans ses bras l'enfant de Louise.

Hé! la maison! à dîner pour deux... Potage et six plats au choix pour moi, et du biberon à discrétion pour monsieur. (Il montre l'enfant.) Eh bien! on ne répond pas?... (Regardant à sa droite.) Personne dans la salle à manger... (regardant du côté de l'alcôve) personne dans la chambre à coucher... (tournant sur ses talons) et personne dans le salon!... Madame mon épouse est sortie avec mon héritier présomptueux. (Parlant à l'enfant.) Nous attendrons, monsieur... nous attend... Tiens, il me sourit, le bébé!... Eh ben, franchement, tu n'as pas tort, petit... car si j'ai touché une bonne somme pour t'enlever, on m'en promettait une autre pour que tu ne reparaisses jamais... J'ai compris, et j'ai mieux aimé ne gagner que la moitié de l'argent, et ne faire que la moitié de l'ouvrage. Éteindre ce pauvre petit moucheron! Ah ben! merci... je n'en aurais pas le courage. V'là ses petits yeux qui se ferment; bonsoir, monsieur... Je vas le coucher dans le berceau de mon fils. (Il le dépose dans le berceau.) Mais la Pâlotte ne revient pas... Je voudrais pourtant lui dire que nous sommes riches. Riches!... Elle va me demander d'où que ça me vient. Elle est honnête, la Pâlotte!... Bah! je lui dirai que c'était dans les langes du petit que j'ai trouvé dans la rue... Mais où sera-t-elle allée?... Je vas m'en informer... (Il va pour sortir. Hébert entre.)

SCÈNE II.

POIRIER, HEBERT.

POIRIER, avec effroi.

Oh!... (Se remettant.) Tiens! c'est vous, monsieur?...

HÉBERT.

Moi-même.

POIRIER.

Vous venez comme ça... chez moi...

HÉBERT.

Je vous apporte le reste de la somme convenue.

POIRIER.

Le... le reste?

HÉBERT.

Le voici... Et c'est... bien juste, puisque vous avez rempli toutes nos conventions.

POIRIER, étonné.

Toutes?... moi?... Permettez...

HÉBERT.

Oh! vous pouvez en convenir devant moi... l'enfant a été repêché ce matin.

POIRIER.

On a repêché l'enfant? (Il regarde le berceau.)

HÉBERT.

Que regardez-vous donc là?

POIRIER.

Ça, c'est...

HÉBERT.

C'est le vôtre.

POIRIER.

Le... le mien... oui, oui... c'est bien le mien... Il me doit la vie, ce petit-là.

HÉBERT.

Quant à l'autre, son identité n'est point douteuse.

POIRIER.

Ah!...

HÉBERT.

Il a été reconnu par sa mère.

POIRIER, étonné.

Par sa mère!... Elle en est bien sûre?...

HÉBERT.

L'enfant était défiguré, mais c'était bien son petit manteau, et jusqu'au châle de sa mère.

POIRIER, à part.

Je n'y comprends rien... mais ça me fait froid dans le dos tout ce qu'il ma dit là.

HÉBERT.

Vous avez donc bien gagné la somme convenue... (la lui présentant) et la voici... prenez donc...

POIRIER, hésitant.

C't argent... je vais le mettre dans le berceau du petit... ça sera pour lui.

HÉBERT.

On dirait que vous avez des remords de ce que vous avez fait.

POIRIER.

De ce que j'ai fait! moi? Ah! je vous jure que je ne m'en repens pas... j'en suis bien aise, au contraire.

HÉBERT.

A merveille. — Adieu donc, monsieur Poirier; souvenez-vous que je ne vous dis pas : « Au revoir, » et que si jamais nous nous rencontrons... vous ne me connaissez pas.

POIRIER.

C'est convenu, monsieur. (Hébert sort.)

SCÈNE III.

POIRIER, puis AUGUSTINE.

POIRIER.

C'est dit : si je te rencontre, l'homme à la jaunisse, je ne te saluerai pas; y a pas tant d'honneur... C'est singulier, tout de même, qu'il se soit trouvé un enfant mort, qu'on a pris pour celui-là. . Mais, où diable est la Pâlotte? (Augustine entre.) Tiens, mademoiselle Gustine!.. vous m'apportez ma note?...

AUGUSTINE.

Non, monsieur, non... Avez-vous vu votre femme?

POIRIER.

Ma femme?... v'là une heure que je l'attends.

AUGUSTINE.

Elle est venue, ce matin, vous demander à l'estaminet.

POIRIER.

Ah! Bien!... elle me court après...

AUGUSTINE.

Elle avait l'air bien désolé, bien malheureux!...

POIRIER.

C'est bon... je la consolerai.

AUGUSTINE.

Voyant que vous n'y étiez pas, elle est partie bien triste, et... quand elle est revenue pour la seconde fois, elle vous a attendu longtemps... Je ne le verrai donc pas, disait elle, et il y avait deux grosses larmes qui roulaient dans ses yeux.

POIRIER.

Elle a pleuré... devant vous ?..

AUGUSTINE.

Oui.

POIRIER.

C'est qu'elle avait le cœur bien gros, alors Car elle est fière, la Pâlotte. Elle me disait toujours : Je ne pleure qu'en dedans, moi; je bois mes larmes.

AUGUSTINE.

Il paraît que vous l'abandonnez...

POIRIER.

Moi !.. . oui... quèquefois.

AUGUSTINE.

On menaçait de la renvoyer d'ici...

POIRIER.

Oh ! y a plus de danger.

AUGUSTINE.

Et elle est allée implorer un parent, lui demander un asile et du pain pour votre enfant.

POIRIER.

Oui ?... Mais elle n'a plus besoin de la pitié de personne... je lui donnerai tout ce qu'il leur faut, à elle et au petit.

AUGUSTINE.

Tant mieux... Car il paraît que ce parent a refusé de la recevoir... C'est pour ça qu'elle pleurait. — Je n'ai plus qu'un refuge, disait-elle; quand mon mari viendra, donnez-lui cette lettre, mademoiselle, il saura où me trouver.

POIRIER.

Une lettre... elle vous a laissé..

AUGUSTINE.

Oui, et comme vous n'avez pas paru de la journée, l'inquiétude m'a prise... je me suis rappelé l'air désespéré de la pauvre femme, et je suis venue vous apporter cette lettre.

POIRIER.

Donnez, donnez... (Il l'ouvre en tremblant.) Comment, elle m'écrit ?... (Il lit.) « Jacques, il y a longtemps que nous souffrons... » (Parlé.) Mais, c'est fini, la Pâlotte, sois tranquille, c'est fini... (Lisant.) « Il y a trop longtemps que tu nous abandonnes tous » les deux... » (Parlé.) Mais non, mais non, plus à c't heure... Je vous le disais, n'est-ce pas que je vous disais, mademoiselle, que je lui donnerais tout ce qu'elle voudrait ?...

AUGUSTINE.

C'est vrai, mais achevez.

POIRIER.

Oui, oui... c'est que j'ai peur... je n'ose pas... (Augustine tend la main comme pour demander la lettre.) Non... (Augustine s'éloigne. Il fait un effort et lit. A part.) « Il ne me restait plus qu'un espoir, qu'une » porte où je puisse frapper... j'y ai été, Jacques, et on m'a re- » proché de t'avoir aimé, de t'avoir suivi malgré tout le » monde... j'y ai été, et on m'a chassée... — A présent, nous » nous en allons vers celui qui ne nous chassera pas, nous al- » lons vers Dieu, mon enfant et moi !... » — Ah ! (Il tombe sur une chaise.)

AUGUSTINE, se rapprochant.

Qu'y a-t-il ?

POIRIER, avec des sanglots.

Ah ! misérable ! J'étais content tout à l'heure, je me croyais presque pardonné de tout mon passé, parce que je n'avais pas eu la cruauté de tuer l'enfant d'un autre, et j'ai eu l'infamie de tuer le mien !...

AUGUSTINE.

Que dites-vous ?

POIRIER.

J' dis... j' dis que ma femme est morte, là !... Oui, elle s'est tuée la Pâlotte ! Elle pleurait, que vous dites, eh ben, c'est vous qu'a vu ses dernières larmes ! et v'là que je n'ai plus de femme... v'là que je n'ai plus d'enfant... car il est mort aussi le petit... Le petit !... ah !.., ils en ont trouvé un... C'était le mien !... celui qu'ils prenaient pour l'autre... c'était... ah ! je veux qu'on me tue !... c'est moi qui les ai tués, j' veux qu'on me tue !... (Il sort en trébuchant par le fond. Augustine le suit.)

SEPTIÈME TABLEAU

Chez Duvivier. — Même décor qu'au premier acte.

SCÈNE PREMIÈRE.

HENRIETTE, DUVIVIER.

HENRIETTE.

Ainsi, monsieur Duvivier, cette pauvre Louise ?

DUVIVIER.

Va mieux, beaucoup mieux, mademoiselle.

HENRIETTE.

Me voilà rassurée, et je pars, car vous le savez, c'est en secret que je viens ici, je cache à tout le monde l'inquiétude que j'éprouve, et l'intérêt que je lui porte à elle.

DUVIVIER.

A elle ?... à elle seule, mademoiselle ?...

HENRIETTE, baissant les yeux.

A elle seule.

DUVIVIER.

Eh bien ! tranquillisez-vous, sa guérison est presque complète.

HENRIETTE.

Ah ! que le ciel soit béni !...

DUVIVIER.

Vous... n'avez plus rien à me demander ?...

HENRIETTE, émue.

Rien... et je me retire... (Elle fait quelques pas et s'arrête en regardant Duvivier.)

DUVIVIER.

Vous voyez bien que vous attendez encore quelque chose de moi...

HENRIETTE.

Non... non... (Elle va pour sortir.)

DUVIVIER, la retenant.

Écoutez-moi, Henriette, depuis un mois que j'ai recueilli Louise et son frère, chaque matin vous venez me demander en tremblant dans quel état est la pauvre malade, vous ne me parlez jamais que d'elle, mais quand je vous ai rassurée sur son compte, quand vous feignez de partir n'ayant plus rien à me demander, je lis une prière dans vos yeux, j'y vois une larme qui me dit : Et lui, parlez-moi donc aussi de lui...

HENRIETTE.

Vous vous trompez.

DUVIVIER.

Alors... pourquoi vous êtes-vous arrêtée près de cette porte ?... alors, pourquoi y a-t-il des larmes dans vos yeux ?

HENRIETTE, pleurant.

Mais vous savez bien que je ne dois plus l'aimer !...

DUVIVIER.

Mais je sais bien, Henriette, que vous l'aimez toujours.

HENRIETTE.

Hélas !... mon ami, bientôt je ne pourrai plus venir... car on finirait par s'étonner de mon absence, et puis, lorsque sa sœur à lui pourra quitter le lit, je ne veux pas qu'elle me voie... Comment aurai-je de leurs nouvelles, à eux deux ?...

SCÈNE II.

LES MÊMES, LOUISE.

LOUISE, entrant et se soutenant à peine.

Je vous en porterai, mademoiselle.

HENRIETTE.

Vous ?...

DUVIVIER.

Louise !

LOUISE, tristement.

Il y a longtemps que vos visites ne sont plus un secret pour moi.

HENRIETTE.

Comment ?

LOUISE.

Un jour que l'on croyait que j'étais endormie, je vous ai entendus, vous et monsieur Duvivier; vous parliez de moi, et il y avait de la compassion dans vos paroles, vous parliez de Maurice, et il y avait de la tendresse dans votre voix... vous parliez aussi... du pauvre petit.

HENRIETTE.

Quoi ! vous ne dormiez pas !

LOUISE.

Est-ce qu'elle dort la mère qui a perdu son enfant ?...

DUVIVIER.

Louise !...

LOUISE.

Ah ! tenez, ne parlons plus de moi, ma vie est finie ! mais

mon frère peut revenir à la raison, c'est de lui que je veux vous parler...

HENRIETTE.

Non, non...

LOUISE.

C'est pour vous parler de lui que je me suis arrachée à mon lit de douleur, c'est pour vous parler de lui que j'ai fait taire mes souvenirs, que j'ai imposé silence à mon cœur et que je dévore mes larmes... vous m'écouterez, n'est-ce pas, mademoiselle, vous m'écouterez?...

HENRIETTE.

Je vous écoute.

LOUISE.

On vous a dit qu'aussitôt après votre départ, il vous avait oubliée, et qu'il s'était jeté dans la débauche.

HENRIETTE.

On me l'a dit.

LOUISE.

Et l'on vous a menti, mademoiselle, car il vous a cherchée longtemps, bien longtemps.

HENRIETTE.

Mais ne lui ai-je pas écrit?... ne lui ai-je pas fait savoir en quel lieu j'habitais, en quel lieu il devait m'écrire à son tour?

LOUISE.

Vous aves fait cela?

HENRIETTE.

Oui...

LOUISE.

Eh bien, sur ma vie, sur le pieux souvenir qui fait couler mes larmes, je vous jure qu'il n'a jamais reçu aucune lettre de vous.

HENRIETTE.

Se peut-il?

LOUISE.

Que devait-il croire alors?... que vous l'aviez abandonné, trahi, et le désespoir s'est emparé de son âme, et comme il ne pouvait surmonter sa douleur, il a voulu l'éteindre dans l'oubli... l'oubli, Dieu le lui a donné plus profond, plus terrible qu'il ne l'avait cherché, et il nous a oubliés tous, ses amis, sa sœur, tous excepté vous...

HENRIETTE.

Moi!...

LOUISE.

Il sait bien qu'un jour, perdue, désespérée, une femme, une jeune fille est tombée mourante à ses pieds; mais comme il ne se souvient que de son amour pour vous, c'est vous qu'il pleure, c'est vous qu'il croit morte.

HENRIETTE.

Morte!... Pauvre Maurice!... Ah! comme ils m'ont trompée!... je devine tout... mes lettres ont été interceptées, et tandis que je pensais à lui, que je souffrais de son silence, tandis que je l'accusais, il était mille fois plus malheureux que moi...

DUVIVIER.

Un jour, peut-être, Dieu aura pitié de lui; j'ai toujours pensé que s'il vous revoyait...

HENRIETTE.

S'il me revoyait, dites-vous, achevez...

SCÈNE III.

LES MÊMES, HENRI.

HENRIETTE.

Henri!...

HENRI.

J'avais bien deviné que je vous trouverais ici, ma sœur... Mais monsieur de Châteauvieux est encore souffrant, et il n'a plus maintenant que vous seule pour lui donner des soins... (A Louise qui veut s'éloigner.) Ne vous éloignez pas, Louise, c'est pour vous que je suis ici.

HENRIETTE.

Moi seule... et monsieur Hébert.

HENRI.

Hébert!... allez sans crainte, ma sœur, vous ne le retrouverez plus à l'hôtel de Châteauvieux.

HENRIETTE.

Mais...

HENRI.

Allez, ma sœur, allez...

HENRIETTE, à Louise.

Je reviendrai, Louise, je vous le promets, je reviendrai. (Elle sort avec Duvivier.)

SCÈNE IV.

HENRI, LOUISE.

LOUISE.

C'est pour moi que vous êtes venu, disiez-vous?

HENRI.

Oui, Louise... j'ai voulu te demander pardon... je t'ai accusée à tort, je le sais maintenant; hier, au milieu d'une crise nouvelle, en face de la mort qui semblait le menacer, monsieur de Châteauvieux a laissé échapper un aveu terrible : c'est par son ordre qu'on avait enlevé notre fils, c'est par l'ordre d'Hébert qu'on l'a tué.

LOUISE.

Ah! les misérables! les misérables!...

HENRI.

Une preuve me manquait pour livrer le meurtrier à la justice; mais j'en savais assez pour le punir moi-même. L'honneur que je n'aurais pu faire, là bas, au mulâtre, je le lui ai fait en France. Dieu châtie le vieillard, moi j'ai châtié l'assassin!

LOUISE.

Votre vengeance ne me rendra pas celui que j'ai perdu.

HENRI.

Ce n'est pas seulement pour exprimer des regrets que je suis ici, Louise, et je viens t'offrir de réparer le passé, je veux te donner mon nom, ma fortune.

LOUISE.

Eh! pour qui cette fortune, puisque je ne l'ai plus, lui? pour qui votre nom, puisqu'il n'est plus là pour le porter?

HENRI.

Louise, mais tu me hais donc?... mais tu ne veux donc pas me pardonner?...

LOUISE.

Je ne vous hais pas, Henri; mais je hais et j'accuse ceux qui vous entourent, ceux qui m'ont volé et tué mon enfant... (Voyant entrer Maurice.) Tenez, ils ne l'ont pas tué, lui, ils l'ont rendu mille fois plus à plaindre que s'il était mort!...

SCÈNE V.

LES MÊMES, MAURICE, qui était allé se mettre au piano.

MAURICE.

Mort!... qui parle de mort?... ah! c'est d'elle que vous parliez, n'est-ce pas?...

HENRI.

D'elle?

MAURICE.

Eh bien! oui, Henriette... Est-ce que vous ne savez pas qu'elle est morte?... Je le sais, moi, puisque je l'ai tuée.

LOUISE.

Maurice! mon frère!...

MAURICE, cherchant avec une douloureuse impatience.

Qui êtes-vous?... que voulez-vous? je ne vous connais pas!

LOUISE.

Tu ne me connais pas! moi, moi, ta sœur!

MAURICE, cherchant.

Ma sœur... ma sœur, dites-vous?...

HENRI.

Mais oui, oui...

MAURICE.

J'en avais une...

LOUISE, avec joie.

Ah!

MAURICE.

C'était... c'était...

LOUISE.

Louise...

MAURICE.

C'était Henriette... ma sœur, mon amie, ma fiancée, ma femme...

HENRI.

Et, qui vous fait croire à sa mort?

MAURICE.

Qui?... Mais vous le savez bien... vous le savez bien. Tenez, voyez-vous ces deux hommes? l'un est son frère, l'autre son mari... Ton mari, malheureuse, mais tu vois bien que tu m'as trahi!... tu vois bien que tu as foulé aux pieds la foi que tu m'avais jurée!... Tiens!... (Feignant d'arracher le médaillon de son cou.) Le voilà ce souvenir que tu m'as laissé, ce gage de ta tendresse... mais prends-le donc! pourquoi hésites-tu?... pourquoi ta main tremble-t-elle dans la mienne? pourquoi verses-tu des larmes puisque tu ne m'aimes plus? Tu dis que je t'accuse injustement... Tu parles de mourir... Mourir, toi? Ah! elle est morte! Henriette est morte!... (Il tombe accablé.)

LOUISE, courant vers Maurice.

Maurice!... mon frère!... mon pauvre frère!... Et voilà ce qu'ils ont fait de lui!... (On entend au dehors le son d'un orgue qui joue un air plaintif.)

MAURICE, relevant la tête.

Ah! c'est le joueur d'orgue... Il vient donc encore...

LOUISE.

Je vais le faire renvoyer.

MAURICE.

Non, faites-le venir, au contraire; elle riait quelquefois de mes pauvres airs, qu'il jouait si faux... je veux le voir, cet homme, faites-le venir.... (Louise fait un signe à Henri, qui sort par le fond et fait entrer Poirier.)

SCÈNE VI.

LES MÊMES, POIRIER. Il traîne après lui son orgue, sur lequel est un petit berceau d'enfant recouvert d'un voile blanc. — Poirier est pâle, il semble accablé par la souffrance.

POIRIER, tristement.

C'est moi qu'on demande?... qu'est-ce qu'on me veut?... (Apercevant Maurice.) Ah! monsieur Maurice! Bonjour, monsieur Maurice... Comme il me regarde!... Est-ce que vous ne me reconnaissez pas?...

MAURICE.

Si... si fait... le joueur d'orgue...

POIRIER.

Vous rougissez de moi... (Maurice détourne la tête.) Ah! je serais riche, si j'avais voulu... on m'avait payé cher une mauvaise action qui m'a porté malheur... j'ai reporté l'argent et j'ai repris mon ancien métier.

MAURICE.

Joueur d'orgue... ah! ah! vous jouez faux pour qu'on vous paye davantage!... je sais... je sais...

POIRIER.

Non... plus maintenant... je n'ai plus besoin de ça, on me donne toujours assez... Trois sous de pain pour moi, deux sous de lait pour le petit, c'est tout ce qu'il me faut à c't'heure.

MAURICE.

Mais... (Regardant autour de lui.) Mais où est-elle donc?...

POIRIER.

Qui?

MAURICE.

Elle... Vous n'étiez pas seul... il y avait avec vous... une... une femme... (Avec douleur.) Vous avez une femme, vous?

POIRIER, secouant la tête.

Une femme!... vous parlez de la Pâlotte... (Pleurant.) Je ne l'ai plus... je ne l'ai plus...

MAURICE.

Oui, bien pâle, en effet... Je la vois encore... Tiens! elle m'a suivi jusque chez ma sœur... comme elle a l'air souffrant!... Que me voulez-vous, pauvre femme?... de l'argent?... mais, mon Dieu, je n'en ai pas... (Poirier le regarde avec étonnement et s'aperçoit de sa folie. Il va s'approcher de lui, Henri et Louise le retiennent.)

POIRIER.

Ah! pauvre homme!...

MAURICE.

On vous chasse, dites-vous, de la maison que vous habitez, et vous allez implorer un asile?... Mais la route est longue, l'air est glacé, et votre enfant a bien froid!... Tenez, tenez, prenez cela... c'est le manteau de l'enfant de ma sœur!...

LOUISE, poussant un cri.

Ah!...

HENRI.

Que dit-il?...

MAURICE.

Mais vous tremblez aussi, vous... ma sœur est bonne, c'est de sa part que je vous donne ce châle...

LOUISE.

Le châle!... le manteau!... entends-tu Henri, entends-tu?

HENRI.

Oui... oui...

POIRIER.

Comment... c'est vous, monsieur Maurice, vous qui lui avez donné ça... le châle et le manteau dans quoi qu'on a retrouvé mon pauvre petit enfant mort!...

LOUISE, s'élançant près de Poirier.

Le vôtre, avez-vous dit, le vôtre?... c'était le sien, Henri...

HENRI.

Ah! le ciel nous a peut-être gardé le nôtre.

POIRIER.

Comment?

MAURICE.

Et maintenant, enveloppez... enveloppez votre enfant, et partez... partez... (Il fait quelques pas comme pour reconduire quelqu'un.)

POIRIER.

Vous... vous... demeuriez... quai de Béthune... pas vrai... madame?

LOUISE.

Oui...

POIRIER.

Un jour votre petit a disparu?...

LOUISE.

Oui...

POIRIER.

Et, depuis vous avez quitté la maison?...

LOUISE.

Oui, oui...

POIRIER.

Si bien que, si on avait voulu vous le rendre, on ne vous aurait plus retrouvée là-bas...

LOUISE.

C'est vrai.

POIRIER, montrant son orgue.

Eh bien!... regardez donc là, madame... et ne pleurez plus sur lui...

LOUISE, tombant à genoux devant le petit berceau.

Ah! c'est lui!... c'est lui!... c'est lui!...

POIRIER.

Allons, voilà que je suis tout à fait seul, à présent.

SCÈNE VII.

LES MÊMES, HENRIETTE.

LOUISE.

Mon enfant!... mon enfant!...

HENRIETTE, qui est entrée avant ces derniers mots.

Votre enfant, Louise?...

MAURICE, poussant un cri.

Cette voix!

HENRIETTE.

Dieu vous l'a donc rendu?...

MAURICE.

Qui a parlé... qui?... mais répondez donc...!

HENRIETTE.

Maurice!... Maurice!...

MAURICE, la regardant.

Ah! qui es-tu... toi?... toi... qui me regardes... comme elle me regardait jadis... d'où vient que tu lui ressembles ainsi?... tu ne peux pas être elle, puisqu'elle est morte!...

HENRIETTE.

Non... non... Maurice, Henriette n'a pas cessé de vivre, elle n'a pas cessé de vous aimer...

MAURICE.

Oh! parle... parle encore... parle-moi, tandis que ma main touche la tienne; parle-moi, tandis que mes yeux sont fixés sur les tiens... Il me semble que la fièvre qui me consume est moins brûlante... que le cercle de fer étreint moins violemment mon front... parle encore, il me semble que je vais enfin pleurer!...

HENRIETTE.

Maurice, Maurice, ne me reconnaissez-vous pas... moi, votre amie d'autrefois... celle à qui vous disiez : C'est pour la vie, Henriette!...

MAURICE, pleurant.

Oui... oui...

HENRIETTE.

Et qui pour gage de son amour vous donnait cette sainte médaille?

MAURICE, avec explosion.

Je me souviens... je me souviens... ah!... je te reconnais Henriette, je te reconnais!...

HENRIETTE.

Maurice!

LOUISE.

Mon frère... mon frère...

MAURICE.

Oui, oui, je vous reconnais tous, Henriette, ma sœur... (avec colère et regardant Henri) et vous, son...

LOUISE.

Mon mari, mon mari, Maurice!

MAURICE.

Son mari... son mari, n'est-ce pas?...

HENRI, avec affection.

Oui, mon frère.

MAURICE.

Oh! Dieu me rend donc tout à la fois... (Il tombe assis dans un fauteuil. Louise, Henriette et Henri forment un groupe autour de lui.)

POIRIER, tristement, allant reprendre son orgue.

Je suis trop coupable, moi, et le bon Dieu ne me rendra ni le petit, ni la Pâlotte. (Il fait le mouvement de sortie. Le rideau baisse.)

CHAQUE PIÈCE, 20 CENTIMES.
323e ET 324e LIVRAISONS.

THÉATRE CONTEMPORAIN ILLUSTRÉ

MICHEL LÉVY FRÈRES, ÉDITEURS,
RUE VIVIENNE, 2 BIS.



L'AMOUR MOUILLÉ

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE

PAR

MM. MICHEL CARRÉ, BARBIER ET ARTHUR DE BEAUPLAN

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DU GYMNASE-DRAMATIQUE, LE 5 MAI 1850.

DISTRIBUTION DE LA PIÈCE.

CALFUCIUS, 30 ans.................. MM.	LEFONTAINE.	LA COMTESSE BERTHA.............. Mlles	MILA.
SATURNE, son domestique..............	LESUEUR.	DOROTHÉE..........................	ÉLISA.

La scène est dans une maison de campagne aux environs de Francfort, chez Calfucius.

Un cabinet rempli de livres, d'objets de curiosité, d'antiquités, de plâtres, de marbres, etc.; une tête de Jupiter. — Sur un piédestal, dans le coin à droite, une statue de l'Amour prêt à lancer une flèche. — Une fenêtre au fond qui laisse voir un autre corps de logis. — A gauche de la cheminée, porte de la chambre de Calfucius. — A droite au premier plan, porte de l'extérieur; au deuxième plan, porte de la chambre de Saturne.

SCÈNE PREMIÈRE.

SATURNE, parlant à la cantonade, à la porte de gauche. Oui, Monsieur, vous pouvez être tranquille... votre cabinet sera balayé et épousseté.... comme à l'ordinaire... Que je ne casse rien?... non, Monsieur, comme à l'ordinaire. (Il entre à reculons et renverse une chaise.) Allons, bon!... (Il relève la chaise.) Ce n'est rien, Monsieur, ce n'est rien... je ne me suis pas fait de mal.. (Il vient en scène.) Ah!... si je n'étais pas un si bon domestique!... le meilleur domestique de tout Francfort et des environs... comme je m'en donnerais, pif... paf... manquer d'égards à toutes ces antiquailles... casser un bras à l'un. . une jambe à l'autre... je ne suis pas méchant... mais il me semble que ça me ferait du bien. C'est si ennuyeux d'être domestique!... faire tous les jours la même chose!... balayer, épousseter, ranger... ranger, épousseter, balayer! Ah!... toujours debout! toujours debout! (Il s'assoit à gauche.) quel métier assommant! (Il se croise les jambes et s'étend dans le fauteuil. Il bâille.) O Dorothée! c'est après toi que je bâille... c'est parce qu'on m'interdit de te voir que je souffre... Dorothée! ma petite Dorothée! (Se levant.)

Air de *la Famille de l'apothicaire.*

J' lui parle un instant chaque jour,
Mais sa vue, hélas! m'est fatale :
Près d'ell' j'ai faim et soif d'amour,
C'est le supplice de Tantale!
Mes tourments n'auront pas de fin,
Car, sur ce chapitre intraitable,
Mon maîtr', qui n'a jamais eu faim,
Ne comprend pas qu'on s' mette à table.

C'est égal, je n'en dois pas moins faire mon service... je suis un si bon domestique! allons... balayons, époussetons, rangeons... (Il s'assied à droite.) O Dorothée!... chère Dorothée! mon maître a beau dire, va... tu seras ma femme... D'abord, tout est là dans ma chambre, dentelles, bonnets, tabliers... sans compter une belle robe de soie qui ne m'a rien coûté... un cadeau de la comtesse Bertha, enfin, tout est prêt... et moi aussi... et avant quinze jours! (S'adressant à la petite statue de l'Amour.) Pourquoi ris-tu, toi, Amour? pourquoi te moques-tu de moi, petit va-nu-pieds?

SCÈNE II.

SATURNE, CALFUCIUS.

CALFUCIUS, sortant de sa chambre un livre à la main. A part. A qui diable en a-t-il?

SATURNE, *s'adressant toujours à la statue.* Tu ne me fais pas peur, va, méchant bambin... je me moque de toi et de tes flèches.

CALFUCIUS, *riant.* Ah! ah!

SATURNE, *se retournant.* Monsieur était là?

CALFUCIUS. Va... continue... sacrilége!

SATURNE. Sacrilége, Monsieur? parce que je me moque de tous ces bons dieux-là? Mais, vous-même, Monsieur, bien sûr, vous n'y croyez pas.

CALFUCIUS. Hein?

SATURNE. Sérieusement, Monsieur, vous vous figurez qu'il y a des faunes dans les arbres?

CALFUCIUS. Oui.

SATURNE. Et des nymphes dans les bois?

CALFUCIUS. Oui.

SATURNE. Et que Jupiter s'est déguisé en cygne, Monsieur? et en pluie d'or, Monsieur? et en taureau, Monsieur?

CALFUCIUS. Oui, oui, oui.

SATURNE. Ah! fi! Monsieur, vous me faites rire, Monsieur!... vous me faites rire à gorge déployée!... ah! ah! ah!

CALFUCIUS. Allons!... paix...

SATURNE, *à part.* Il est timbré, bien sûr, il est timbré!

CALFUCIUS. Et mes livres... mes papiers... comme ils sont en ordre!...

SATURNE. Oui, Monsieur... comme à l'ordinaire.

CALFUCIUS. Et ces toiles d'araignées, qui ornent mon plafond depuis huit jours?

SATURNE. Monsieur, faites excuse... ce sont celles du mois dernier.

CALFUCIUS. Raison de plus pour les enlever! Et cette odeur qui empeste la maison, sais-tu enfin d'où elle vient?

SATURNE. Oui, Monsieur, je suis parvenu à le découvrir.

CALFUCIUS. Eh bien?

SATURNE. Ça vient de la cuisine.

CALFUCIUS. Pourquoi?

SATURNE. Parce qu'on ne la nettoie pas assez souvent.

CALFUCIUS. Ne faut-il pas que ce soit moi qui la nettoie?

SATURNE. Si Monsieur le veut...

CALFUCIUS. Allons, fais ta besogne! A cette heure-ci, elle devrait être faite.

SATURNE. Oui, Monsieur.

CALFUCIUS. Je finirai par te mettre à la porte.

SATURNE. Monsieur a raison... il faut que l'un de nous sorte d'ici!... Quant à moi, mon parti est pris!... je reste... je suis un si bon domestique!

CALFUCIUS. Oui! tu casses tout chez moi!

SATURNE. C'est vrai, Monsieur... mais que voulez-vous, je m'ennuie tant!... je suis là comme qui dirait un volume dépareillé...

CALFUCIUS. Eh bien?

SATURNE. Il me faut mon tome second... un ami... un compagnon... qui partage ma peine et même... mon plaisir.

CALFUCIUS. Eh! parle donc... qu'à cela ne tienne... je prendrai un second domestique qui t'aidera.

SATURNE. Si c'était égal à Monsieur que le nouveau venu ne fût pas tout à fait du même sexe que moi?..

CALFUCIUS. Hein?

SATURNE. Une femme, par exemple?

CALFUCIUS. Une femme, chez moi... jamais!

SATURNE *s'éloigne en se grattant l'oreille, puis il revient.* Voyons, Monsieur, laissez-vous attendrir par mes larmes.

CALFUCIUS. Bah! tu ne pleures pas.

SATURNE. Je pleure en dedans, Monsieur... ça me suffoque.

CALFUCIUS. Va prendre l'air, tu m'ennuies.

SATURNE. Eh bien! c'est du despotisme... de la barbarie... car enfin, Monsieur, je suis jeune... j'ai vingt-deux ans! et... vous me faites beaucoup de tort. *(Il pleure.)*

CALFUCIUS. Ah! ah! tu pleures... tout de bon?..

SATURNE. Oui, Monsieur, des vraies larmes... sans compter qu'à cette heure Dorothée en verse peut-être autant sur les genoux de sa maîtresse.

CALFUCIUS, *lisant.* Je plains la maîtresse.

SATURNE. Ce qu'il y a de plus affligeant, c'est que cette jeune dame a sur le mariage des idées tout aussi biscornues que les vôtres.

CALFUCIUS, *continuant de lire.* C'est une femme d'esprit.

SATURNE. Moi... je la crois un peu folle.

CALFUCIUS, *lisant.* Tu la crois un peu folle?

SATURNE. Dame! faut l'être pour vivre comme elle fait, toute seule, dans ce vieux château que vous voyez là-bas.

CALFUCIUS, *le nez sur son livre.* Dans ce vieux château que je vois là-bas.

SATURNE. Vous devez l'avoir rencontrée quelquefois?

CALFUCIUS. Je dois l'avoir rencontrée quelquefois.

SATURNE. Elle se promène souvent à cheval dans les environs.

CALFUCIUS. Dans les environs?.. Ah çà! voyons... me laisseras-tu tranquille à la fin?.. Et mon souper?.. tu n'y as pas encore pensé, n'est-ce pas?..

SATURNE. J'y pense en ce moment, Monsieur.

CALFUCIUS. C'est heureux.

SATURNE. Maintenant que ma besogne est faite, je vais aux provisions. *(A part.)* Je rencontrerai peut-être Dorothée en chemin...

CALFUCIUS. Va, et dépêche-toi, car voilà la pluie qui commence à tomber.

SATURNE. Je vous avoue que ça m'est égal, j'ai du chagrin... je ne serais pas fâché d'être un peu mouillé... Je ne prendrai pas de parapluie.

ENSEMBLE.

Air : *Walse des paysans.* (Deuxième acte de PEORASTE.)

CALFUCIUS.

Sans plus tarder, pars à l'instant,
Laisse-moi seul, allons, va-t'en,
De ton amour, à l'avenir,
Garde-toi de m'entretenir.

SATURNE, *à part.*

Si je peux la voir un instant,
Je reviendrai le cœur content;
Que son refus me fait souffrir!
Je l'en ferai bien revenir.

(Saturne sort.)

SCÈNE III.

CALFUCIUS, *seul, assis à la cheminée.* Enfin!.. m'en voilà débarrassé!.. ce n'est pas malheureux!.. *(Feuilletant son livre.)* Où diable en étais-je?.. *(Il s'enfonce dans son fauteuil.)* Quel parfum d'antiquité dans ce conte de *l'Amour mouillé*, et comme on retrouve dans chaque vers du traducteur la grâce et la naïveté du poëte grec! *(Il lit.)*

J'étais couché mollement,

Comme moi dans mon fauteuil.

Et contre mon ordinaire
Je dormais tranquillement,

Ça pourrait bien m'arriver.

Quand un enfant s'en vint faire
A ma porte quelque bruit;
Il pleuvait fort cette nuit:

Ah! comme aujourd'hui! *(On entend la pluie.)*

Le vent, le froid et l'orage
Contre l'enfant faisaient rage.

On le voit grelottant, pauvre petit!

« Ouvrez, dit-il, je suis nu. »
Moi, charitable et bon homme,
J'ouvre au pauvre morfondu
Et m'enquiers comme il se nomme.

(S'endormant peu à peu.) Saturne ne m'a pas dit le nom de cette dame... je le lui demanderai... Dorothée... l'Amour... Anacréon... *(Musique. — On frappe en dehors. — On entend la pluie et le vent.)* Entrez!.. *(On frappe plus fort.)* Entrez donc!.. Hein?.. Quoi?.. qu'est-ce que c'est? *(Il se lève.)* Le vent, sans doute... *(On frappe.)* Non... on frappe à la porte... ce nigaud de Saturne aura oublié sa clef *(Il ouvre la fenêtre.)* Qui est là?..

BERTHA, *en dehors.* Un pauvre voyageur... surpris par l'orage.

CALFUCIUS. C'est un jeune homme... presque un enfant.

BERTHA. Ouvrez... ouvrez, de grâce! Je suis mouillé jusqu'aux os...

CALFUCIUS. Attendez, je vais vous jeter la clef... *(Il la cherche et l'enveloppe dans du papier.)* Pauvre petit diable!.. je ne peux pas lui refuser une hospitalité qu'il me demande avec une voix si douce *(A la fenêtre.)* Tenez, voici la clef... je la jette à vos pieds.

BERTHA, *en dehors.* Merci!..

CALFUCIUS, *fermant la fenêtre.* Voyons, il faut lui faire une place au coin du feu... il doit avoir besoin de se sécher. *(Il enlève la table qui est près de la cheminée.)*

SCÈNE IV.

CALFUCIUS, BERTHA; *elle est habillée en étudiant.*

CALFUCIUS. Entrez!.. entrez!..

BERTHA. Merci, Monsieur!.. *(Elle ôte son manteau et le jette sur une chaise.)* Brrrr!... quel froid!... quelle pluie glaciale! .. je suis transi!...

CALFUCIUS, *à la cheminée.* Approchez, mon enfant.

BERTHA. Merci cent fois de votre bonne hospitalité... *(Elle souffle dans ses mains.)*

CALFUCIUS. Mettez-vous là, près du feu... Ah! le pauvre garçon, il est trempé comme une éponge.

BERTHA, près du feu. Ah!.. ah!.. que ça fait de bien.

CALFUCIUS, à part. Il a une bonne petite figure... physionomie ouverte... qui plait tout d'abord.

BERTHA. Ah! le bon feu!

CALFUCIUS. Mais non, il va mal... (Appelant.) Saturne! du bois. Ah! j'oublie qu'il est sorti... je vais en chercher moi-même; ne vous impatientez pas... mon cher Monsieur... Votre nom?..

BERTHA, à part. Ah! mon Dieu! (Haut.) Wilhem.

CALFUCIUS. Votre profession?

BERTHA. Étudiant.

CALFUCIUS. De quelle université?

BERTHA. Francfort... J'y ai fait mes études... et je retourne en Hongrie, dans ma famille.

CALFUCIUS. Eh bien, mon cher monsieur Wilhem, vous me plaisez beaucoup!

BERTHA. Vous êtes bien honnête.

CALFUCIUS. Et je crois qu'avant peu nous serons bons amis... Tisonnez pendant que je vais au bûcher... Je suis à vous dans la minute.

ENSEMBLE.

Air : *Polka.*

CALFUCIUS.

Sans adieu!
Avant peu
Je vous promets bon souper et bon feu;
Je me fais un devoir
De vous bien recevoir.

BERTHA.

Sans adieu!
Avant peu
Nous causerons ensemble près du feu;
Car chez vous j'ai l'espoir
De bien souper ce soir.

(Calfucius sort.)

SCÈNE V.

BERTHA, seule. Enfin! me voilà donc chez maître Calfucius... ce jeune savant dont m'a parlé Dorothée, et qui a une antipathie si sauvage pour les femmes... Je vous le rends bien, maître Calfucius, et avec usure! (Elle se lève.)

Air : *Royale Polka.*

S'il se doutait qu'en son réduit,
Sous cet habit,
Une femme s'est introduite,
De l'hospitalité, je crois,
Bravant les lois,
Il se montrerait peu courtois.

Avant que ce ciel obscurci
Soit éclairci,
Je ne serai pas éconduite;
Je veux, quoi qu'il puisse advenir,
Pour le punir,
Le forcer à me retenir.

Mais il va falloir à ses yeux
Cacher au mieux
Ces riens qui nous font reconnaître:
Esprit coquet, rire moqueur,
Regard vainqueur,
Tout ce qui fait battre le cœur.

En bon garçon, et sans souci,
Je dois ici
Parler haut, l'appeler *mon maître.*
Et s'il fallait jurer un peu,
Hélas! mon Dieu!
J'irai bien jusqu'à... ventre-bleu!

Car s'il savait qu'en son réduit,
Sous cet habit,
Une femme s'est introduite,
De l'hospitalité, je crois,
Bravant les lois,
Il se montrerait peu courtois.

SCÈNE VI.

BERTHA, CALFUCIUS.

CALFUCIUS, apportant du bois. Tenez, voilà un fagot qui va vous ragaillardir.

BERTHA. Oh! vous faites des façons, maître; laissez donc, je me sens déjà beaucoup mieux.

CALFUCIUS. Voyons! (Il lui prend la main.) Oh! vous avez encore les doigts glacés... Mais ne retirez donc pas votre main.

BERTHA. C'est que vous me la serrez d'une force...

CALFUCIUS. Est-ce que je vous ai fait mal?

BERTHA. Oh! non... mais... (A part.) C'est presque embarrassant.

CALFUCIUS. Ah çà! dites-moi donc, si vous quittiez tous ces vêtements-là?

BERTHA. Hein! plait-il? quitter mes habits?

CALFUCIUS. Sans doute, nous les ferons sécher, et je vous prêterai quelque vieille houppelande.

BERTHA. Merci! merci!... (Allant prendre le livre que Calfucius a laissé ouvert sur la cheminée.) Tenez, maître Calfucius, je vous supplie de reprendre le travail que j'ai sans doute interrompu.

CALFUCIUS. Oh! mon Dieu, non!.. j'étais là... à moitié endormi... au coin du feu...

BERTHA. Je vous demande pardon... tenez, le livre parle... il est encore ouvert... Où en étiez-vous?

CALFUCIUS. En haut de la page... Vous devez connaître ça, vous, un étudiant?...

BERTHA. Oh! je le sais par cœur... c'est un des plus jolis contes de La Fontaine; je le reconnais aux premiers vers qui me tombent sous les yeux. (Elle lit.)

« Moi, charitable et bon homme,
J'ouvre au pauvre morfondu
Et m'enquiers comme il se nomme.

CALFUCIUS. J'en étais là quand vous avez frappé à la porte.

BERTHA, continuant.

Je te le dirai tantôt,
Repartit-il, car il faut
Qu'auparavant je m'essuie. »

Le pauvre petit était aussi mouillé que moi.

CALFUCIUS. Approchez-vous donc, que nous lisions ensemble... on comprend mieux. (Bertha s'approche; il la fait asseoir auprès du fauteuil où il est assis lui-même.)

BERTHA, embarrassée. Je ne vous gène pas?

CALFUCIUS. Non... non... restez donc, nous sommes très-bien... Continuez...

BERTHA, lisant.

J'allume aussitôt du feu...

Je doute qu'il fût meilleur que celui-ci.

Il regarde si la pluie
N'a pas gâté quelque peu
Un arc dont je me défie.

CALFUCIUS. Oh!... à sa place... si j'avais vu son arc... comme je l'aurais mis à la porte!

BERTHA. Vous l'auriez mis à la porte?

CALFUCIUS. Oui!...

BERTHA. Je ne crois pas!...

CALFUCIUS. Si!... si!... Continuez!

BERTHA, lisant.

Je m'approche toutefois,
Et de l'enfant prends les doigts,
Les réchauffe...

CALFUCIUS, interrompant. Comme moi tout à l'heure!

BERTHA, continuant.

Et dans moi-même
Je dis : « Pourquoi craindre tant?
« Que peut-il? c'est un enfant!

CALFUCIUS, devenant rêveur. Un enfant! (Il regarde Bertha attentivement.)

BERTHA, continuant.

« La couardise est extrême
« D'avoir eu le moindre effroi;
« Que serait-ce donc si chez moi
« J'avais reçu Polyphême? »
L'enfant d'un air enjoué,
Ayant un peu secoué
Les pièces de son armure
Et sa blonde chevelure...

(Bertha secoue ses habits et passe la main dans ses cheveux.)

CALFUCIUS, se levant. Lui aussi... il est blond!

BERTHA, se levant aussi. Qu'avez-vous donc? vous m'avez fait peur!

CALFUCIUS. Moi? rien... rien... Continuez!

BERTHA, lisant.

Prend un trait, un trait vainqueur,
Qu'il me lance au fond du cœur.

CALFUCIUS, à part, se rassurant. Mais non... il n'a pas de flèches, il n'a pas d'arc...

« Voilà, dit-il, pour ta peine.
« Souviens-toi bien de Climène
« Et de l'Amour, c'est mon nom.

(Elle dit ce dernier vers sans le lire et en regardant Calfucius.)

CALFUCIUS, effrayé. Vous... l'Amour?

BERTHA. Moi?... mais non..., c'est dans le conte.

CALFUCIUS, se remettant. Ah! oui.. pardon!

BERTHA. Ce n'est pas fini!... (Lisant.)

« Ah! je vous connais, lui dis-je,
« Ingrat et cruel garçon.
« Faut-il que qui vous oblige
« Soit traité de la façon! »

CALFUCIUS. Oui, donnez donc l'hospitalité!

BERTHA.

Amour fit une gambade,
Et le petit scélérat
Me dit : « Pauvre camarade,
« Mon arc est en bon état,
« Mais ton cœur est bien malade! »

CALFUCIUS. L'ingrat!... le traître!... Ce n'est pas vous qui me puniriez de la sorte de vous avoir reçu chez moi?

BERTHA, adossée à la cheminée. Mais, d'abord... je ne suis pas...

CALFUCIUS. Oui... oui... sans doute... c'est ce que je dis... vous n'êtes pas l'Amour... sans ça... ce serait déjà fait... Vous êtes un bon petit garçon... vous êtes blond...

BERTHA. Ce n'est pas ma faute.

CALFUCIUS. Vous avez frappé à ma porte, c'est possible; il pleuvait, je vous ai fait du feu, j'ai réchauffé vos mains dans les miennes... Mais vous êtes trop gentil pour me faire un tour comme celui-là, hein?

BERTHA. Soyez tranquille!...

Air du *Château perdu*.

Je ne suis pas ce que je parais être;
Rassurez-vous, de moi n'ayez pas peur.
Je ne veux pas m'enfuir par la fenêtre
En vous lançant un trait au fond du cœur.
Je n'en ai pas; calmez donc vos alarmes:
A ce jeu-là bien loin de m'exercer,
Je n'ai jamais touché de telles armes,
Et j'aurais peur, hélas! de me blesser.

SCÈNE VII.

LES MÊMES, SATURNE.

SATURNE, entrant de droite, avec une lumière qu'il pose sur la cheminée. Si Monsieur veut son souper, il est prêt.

CALFUCIUS. Apporte, et mets deux couverts.

SATURNE, approchant une petite table. Tiens, un étranger!

CALFUCIUS. Tu nous donneras une bouteille de ce vieux vin que tu connais!...

SATURNE. Oh! oui, Monsieur, je le connais!... (Il sort à droite.)

BERTHA. Pardon, la pluie a cessé, je vous demanderai la permission de me remettre en route.

CALFUCIUS. Vous remettre en route... à jeun!... allons donc!.. D'ailleurs, il pleut à verse... A table!

BERTHA, se laissant conduire. Il le faut bien.

SATURNE, rentrant avec un plateau. Monsieur, vous ne savez pas?

CALFUCIUS. Non.

SATURNE. Que je suis bête!... Non, au fait, vous ne pouvez pas savoir, puisque je ne vous l'ai pas encore dit.

CALFUCIUS. Quoi?

SATURNE. J'ai rencontré Dorothée... sa maîtresse a disparu... on la cherche...

BERTHA, à part. Bien!

CALFUCIUS. Qu'est-ce que ça me fait.

BERTHA. De qui est-il question?

CALFUCIUS, s'asseyant à la table et faisant asseoir Bertha. Rien... une folle qui court les champs toute seule.

BERTHA. Une folle?

CALFUCIUS. La maîtresse du château voisin.

BERTHA. Ah!

CALFUCIUS. Occupons-nous de souper... cela vaut mieux. (A Saturne.) Est-ce brûlé, salé ou pas cuit?

SATURNE, qui est allé s'asseoir près du feu, où il s'étend. Pas cuit... pour aujourd'hui, Monsieur... mais demain ce sera...

CALFUCIUS. Brûlé?... Allons... nous voilà prévenus. (A Bertha.) Depuis que ce nigaud-là est amoureux... il n'est plus bon à rien.

SATURNE. Tel n'est pas l'avis de Dorothée.

BERTHA. Ah! il est amoureux?

CALFUCIUS. Comme une bête.

SATURNE. Chacun est amoureux à sa manière, Monsieur.

CALFUCIUS. J'ai essayé de tout pour le guérir... Je lui ai persuadé qu'il était malade, je lui ai fait prendre des bains... je l'ai mis à la diète... je lui ai posé moi-même des sangsues...

SATURNE, se levant indigné. Comment, Monsieur, les dernières sangsues, c'était pour ça?

CALFUCIUS, buvant. A votre santé, monsieur Wilhem!

BERTHA, trinquant. A la vôtre!... Elle est donc jolie, cette Dorothée?

SATURNE. Ah! Monsieur... comme les amours!

BERTHA, à part. Il n'est pas difficile.

SATURNE. Des épaules... une taille... et des pieds!... comme ça... Elle dormirait debout!

CALFUCIUS. Peste! je voudrais savoir si sa maîtresse les a aussi beaux.

BERTHA. Oh! je ne crois pas.

CALFUCIUS. Vous la connaissez donc?

BERTHA. Moi?... pas le moins du monde... mais, je suppose... j'aime à croire pour elle...

CALFUCIUS. Mais vous ne buvez pas.

BERTHA. Si fait.

CALFUCIUS. Saturne, donne-nous donc la bouteille que je t'ai demandée...

SATURNE. Oui, Monsieur. (Il sort à droite.)

CALFUCIUS. Vous allez goûter un vin qui a dix ans de bouteille. Pourvu que l'imbécile ne l'ait pas remué...

SATURNE, qui est rentré avec la bouteille. Monsieur?

CALFUCIUS. Tu n'as pas remué la bouteille?

SATURNE. Non, Monsieur... pas encore. (Il la secoue vivement.)

CALFUCIUS, la lui arrachant des mains. Ah! le gredin! (Bertha rit.)

SATURNE. Quoi donc?

CALFUCIUS. Va m'en chercher une autre.

SATURNE. Monsieur, celle-ci est la dernière.

CALFUCIUS. Comment, la dernière?... il m'en restait encore plus de trente, il y a huit jours.

SATURNE. Comme Monsieur les avait enterrées sous le sable, j'ai cru que Monsieur en faisait fi, et je me suis résigné à les boire moi-même.

CALFUCIUS. Va-t'en à tous les diables!

BERTHA, se levant de table. Calmez-vous!... Il se fait tard, et je vais vous dire adieu.

CALFUCIUS. Partir?... Non pas... je m'y oppose.

BERTHA. Comment?

CALFUCIUS. Vous passerez la nuit ici.

BERTHA. C'est impossible!

CALFUCIUS. Impossible ou non... je ferme la porte. (Il ferme la porte et garde la clef.)

BERTHA, à part. Me voilà dans une jolie position.

SATURNE, à part, emportant la bouteille, après avoir rangé la table. Je vais la faire reposer. (Il entre dans sa chambre.)

CALFUCIUS. Vous partagerez ma chambre.

BERTHA. Hein?

CALFUCIUS. Et mon lit.

BERTHA. Plaît-il?

CALFUCIUS. Un lit moyen-âge... six pieds de large... on y tiendrait trois à l'aise.

BERTHA. Mais, je vous jure que pour rien au monde...

CALFUCIUS. Pour rien au monde, c'est possible; mais pour me faire plaisir... Voilà qui est entendu. (Saturne rentre.)

BERTHA. Mais...

CALFUCIUS. Je ne vous écoute pas... Attendez-moi ici .. je vais préparer notre dortoir... Déshabillez-vous.

ENSEMBLE.

Air : *Polka* (de ROGER BONTEMPS).

Avec vous, pour cette nuit,
Je partagerai mon lit;
Cela ne me cause pas
Le plus petit embarras.
Je vais faire mes apprêts,
Et lorsque nous serons prêts,
Au sommeil des bienheureux
Nous nous livrerons tous deux.

BERTHA.

M'enfermer dans ce réduit,
M'y faire passer la nuit.
Comment sortirai-je, hélas!
De ce cruel embarras.
Pendant qu'il fait ses apprêts,
Par la ruse je voudrais
Sans lui faire mes adieux,
M'enfuir bien loin de ces lieux.

SATURNE.

Acceptez, pour cette nuit,
La moitié de son grand lit,

Cela ne vous cause pas
Le plus petit embarras.
(A part.)
Depuis longtemps je voudrais
Les voir couchés, car j' pourrais
Introduire, en dépit d'eux,
Ma Dorothée en ces lieux.
(Calfucius sort.)

SCÈNE VIII.

SATURNE, BERTHA.

SATURNE. Monsieur veut-il que je l'aide à se déshabiller?

BERTHA. Non, merci... je n'y songe pas du tout... je ne veux qu'une chose, partir. (Elle se dirige vers la chambre de Saturne.)

SATURNE. Mais, Monsieur, c'est ma chambre.

BERTHA. Ta chambre... à toi?

SATURNE. Oui, Monsieur.

BERTHA. Qui ferme bien?

SATURNE. A double tour.

BERTHA. J'y passerai la nuit.

SATURNE. Mais, Monsieur...

BERTHA. Tu diras à ton maître que j'ai craint de le gêner, et que je t'ai pris ta chambre malgré toi. (Elle entre dans la chambre de Saturne et s'y enferme.)

SATURNE. Mais, Monsieur... Monsieur... Allons, bon!... voilà qu'il s'enferme! Ah! mon Dieu! ma bouteille qui repose... il va la troubler!... moi qui comptais passer la nuit avec elle!... Eh bien, mais... où vais-je me coucher?... je ne puis cependant pas coucher par terre! Encore si j'avais les pieds de Dorothée... je pourrais dormir debout!... Mais, j'y pense... si j'allais lui demander asile, à ma Dorothée... oui!... bonne idée!... (Il essaye d'ouvrir la porte.) Ah! diable! fermée!... je n'y songeais plus! je serai forcé de faire mon lit ici... Quelle chance!... moi qui suis douillet!... enfin, essayons...

SCÈNE IX.

SATURNE, DOROTHÉE, en dehors.

DOROTHÉE, appelant. Saturne! Saturne!

SATURNE. Je connais ce timbre flûté.

DOROTHÉE. Saturne!

SATURNE. C'est dans la cour. (Il ouvre la fenêtre.) Qu'est-ce qui appelle?

DOROTHÉE. C'est moi... Dorothée!

SATURNE. Dorothée... quel bonheur! Ah! bonsoir, Dorothée, bonsoir!...

DOROTHÉE. Descends!

SATURNE. Je ne peux pas, je suis enfermé.

DOROTHÉE. Descends par le treillage.

SATURNE, à part. Merci!... un deuxième étage! je pourrais bien me casser quelque chose. (Haut.) C'est que... j'abîmerais le raisin.

DOROTHÉE. J'ai quelque chose de pressé à te dire.

SATURNE. Quelque chose de pressé à me dire... Ta maîtresse est-elle retrouvée?

DOROTHÉE. Non, pas encore, je la cherche... Viens donc.

SATURNE. Est-ce que tu as fait un héritage?

DOROTHÉE. Non, mais...

SATURNE. Ah! tant pis! .. tant pis!... Est-ce que tu ne m'aimes plus?

DOROTHÉE. Ce n'est pas ça.

SATURNE. Oh! dis-moi que tu m'aimes toujours.

DOROTHÉE. Eh bien! oui, là!

SATURNE. Ah! ce n'est pas tendre... mieux que ça.

DOROTHÉE. Je t'aime toujours.

SATURNE. Envoie-moi des baisers en échange des miens. (Il lui envoie des baisers.)

SCÈNE X.

SATURNE, à la fenêtre, CALFUCIUS.

CALFUCIUS, sortant de sa chambre. Quel est ce cliquetis de baisers?

SATURNE, continuant. Tiens... encore... tiens... toujours...

CALFUCIUS. Saturne... à la fenêtre!... une femme dans ma cour!... des baisers qui circulent dans l'air... m'exposer à en attraper!

SATURNE. Monsieur!...

CALFUCIUS. Monsieur Saturne... je vous chasse... je vous mets à la porte! (Il le pousse du côté de la fenêtre.)

SATURNE, se débattant. Mais, Monsieur, c'est à la fenêtre que vous me mettez!...

CALFUCIUS. Ça m'est égal!

SATURNE. Oui, mais ça ne me l'est pas, à moi!

CALFUCIUS. Hors d'ici...

SATURNE. Ah! c'est comme ça!.. Eh bien! moi aussi je vous donne congé, je suis un trop bon domestique, à la fin.

CALFUCIUS. C'est bon.

SATURNE. Et je vas faire mon paquet avec Dorothée... dans la cuisine.

CALFUCIUS. Que je ne te revoie pas. (Il ouvre la porte et le pousse dehors.)

SATURNE, passant sa tête à la porte. Ah! Monsieur, il faut pourtant que je fasse ma commission.

CALFUCIUS. Qu'est-ce que c'est?

SATURNE. Dieu! que je suis un bon domestique...

CALFUCIUS. Voyons, au fait.

SATURNE. Eh bien, ce jeune homme, votre ami, monsieur Wilhem... il s'est enfermé dans ma chambre... il m'a chargé de vous dire qu'il y passerait la nuit... pour ne pas vous gêner.

CALFUCIUS. C'est bien!

SATURNE. Adieu... Monsieur!... vous me regretterez.

CALFUCIUS. Je ne crois pas.

SATURNE, au dehors. Si, Monsieur. (Parlant dans ses mains et à travers la serrure.) Vous me regretterez!

SCÈNE XI.

CALFUCIUS, puis BERTHA.

CALFUCIUS, seul. A-t-on vu cet impertinent? Je crois, Dieu me pardonne, qu'ils s'embrassent encore... les drôles! (Il ferme la fenêtre.) Ah çà! est-il fou, ce petit bonhomme, de s'enfermer dans cette misérable chambre de domestique. (Il frappe à la porte de la chambre.) Holà! maître Wilhem! ouvrez... Je ne souffrirai pas que vous passiez la nuit dans ce taudis.

BERTHA, dans la chambre de Saturne. Vous voulez que j'ouvre?

CALFUCIUS. Eh! sans doute.

BERTHA. Vous vous en repentirez.

CALFUCIUS. Pourquoi donc?

BERTHA. Je vais vous mettre bien mal à l'aise, mon cher hôte.

CALFUCIUS. Allons donc! un ami... je l'exige.

BERTHA. Ma foi, vous êtes prévenu... tant pis pour vous. (Elle ouvre et paraît vêtue en femme.)

CALFUCIUS. Tant pis pour moi! (Il se retourne.) Ah! mon Dieu! qu'est-ce que cela veut dire?

BERTHA. Cela veut dire, mon cher monsieur Calfucius, que je ne suis rien moins qu'un étudiant, et que je suis femme, tout ce qu'il y a de plus femme!

CALFUCIUS, reculant. Ah! diable!

BERTHA. Oh! ne vous effrayez pas... je ne suis pas venue pour votre perdition, mon maître... et puisque vous connaissez un peu de réputation la comtesse Bertha, votre voisine...

CALFUCIUS. Quoi, vous êtes? Oh! c'est différent, voilà qui me rassure.

BERTHA. Oui, n'est-ce pas? Si vous détestez les femmes...

CALFUCIUS. Vous détestez les hommes...

BERTHA. Ce qui fait...

CALFUCIUS. Ce qui fait que nous nous détestons parfaitement l'un l'autre, voilà qui est convenu. Mais alors... je ne comprends pas...

BERTHA. Pourquoi je suis ici? c'est bien simple : je me promenais à cheval avec ce petit costume que vous savez, quand l'orage m'a forcée, bien malgré moi, je vous assure, de vous demander asile... Vous m'avez enfermée, et pour vous forcer à me rendre la liberté, j'ai pris là, dans la chambre de Saturne, ces chiffons féminins qui vous ont fait si grand peur.

CALFUCIUS. Là?

BERTHA. Oui, une robe à moi, dont j'avais fait cadeau à Dorothée, et maintenant...

CALFUCIUS. Maintenant?

BERTHA. Je m'en vais.

CALFUCIUS. Ah! très-bien... je ne vous retiens pas.

BERTHA, à part. L'insolent!

CALFUCIUS. Je ne vous retiens pas.

BERTHA. Mais... cette porte?

CALFUCIUS, l'ouvrant. Ah! c'est juste! la voilà toute grande ouverte.

BERTHA. Ah! fermez-la donc! il vient un vent!...

CALFUCIUS. Vous ne partez donc plus?

BERTHA. Tout à l'heure. Ne voulez-vous pas me mettre à la porte par ce déluge?

CALFUCIUS. Oh! quelques gouttes à peine.

BERTHA. Cette pluie m'a pénétrée... je tremble... encore de froid. (A part.) Oh! si je pouvais. (Elle s'assied à la cheminée.)

CALFUCIUS, à part. Comment! elle s'installe?

BERTHA, à part. Oni, ma vanité se réveille, et il me prend envie d'être femme une fois par hasard.

CALFUCIUS, à part, s'asseyant à droite. Je ne sais ce quo j'éprouvé, mais je suis très-mal à mon aise.

BERTHA, à part. Détester les femmes!... jeune et bien fait comme il est... (Elle le regarde.) Car il est très-bien fait, ce philosophe... c'est d'une impertinence!

CALFUCIUS, à part. Petit monstre! va... charmant petit monstre!

BERTHA, après un silence. Eh bien! maître Calfucius, êtes-vous devenu muet?

CALFUCIUS. Moi?... non .. je réfléchis...

BERTHA. A quoi? aux femmes?

CALFUCIUS. Brrr!... Dieu m'en garde!

BERTHA. Mais c'est donc de l'horreur?

CALFUCIUS, se levant. C'en est.

BERTHA, se rapprochant de lui. Allons, allons, vous ne me ferez pas croire que si vous aviez là deux beaux yeux pour vous regarder, une bouche rose pour vous eppeler, et deux joues fraîches pour y poser vos lèvres, vous ne vous laisseriez pas tenter, mon cher philosophe.

CALFUCIUS. Moi!... je jure bien tous les dieux de l'Olympa que jamais femme au monde n'aura un baiser da ma façon.

BERTHA. Ah! jamais?...

CALFUCIUS. Jamais!...

BERTHA, à part. C'est trop fort!...

CALFUCIUS. Madame!

BERTHA. Eh bien?

CALFUCIUS, remontant vers la fenêtre. Il ne pleut plus du tout.

BERTHA, de même. Vraiment?

CALFUCIUS. Voyez plutôt! quel magnifiqua clair de lune!... Allons, adieu, Madame.

BERTHA. Adieu, Monsieur... C'est vrai, il fait clair de lune.

CALFUCIUS. Adieu, Modame.

BERTHA. Adieu, Monsieur... (A part.) Il faut pourtant que je trouve un moyen. (Haut.) Adieu, Monsieur.

CALFUCIUS, la croyant partie. Adieu, Madame.

BERTHA, faisant un faux pas. Aïe!

CALFUCIUS. Hein? qu'est-ce qu'il y a?

BERTHA. Le pied qui m'a tourné.

CALFUCIUS. Ce ne sera rien.

BERTHA, boitant. Ah!

CALFUCIUS. Quoi, vraiment? vous souffrez beaucoup?

BERTHA. Je ne puis marcher! aïe!...

CALFUCIUS. Voulez-vous vous appuyer... sur moi?

BERTHA. Sur vous?

CALFUCIUS. Dame!

BERTHA, prenant le bras de Calfucius. Croyez, Monsieur, que cela m'est bien pénible.

CALFUCIUS. Soyez assurée, Madame, que cela ne me l'est pas moins! (Il la conduit à un fauteuil. — A part.) Encore si elle était laide! mais non, elle est jolie!... je n'ai pas de chance! (Lui apportant un escabeau.) Tenez, Madame.

BERTHA. Merci!...

CALFUCIUS. Il n'y a pas de quoi! Eh bien, comment vous trouvez-vous?

BERTHA. Pas mal, merci; j'espère que ça ne sera pas long.

CALFUCIUS. Moi aussi, moi aussi, je le désire.

BERTHA, retroussant un peu sa robe pour allonger sa jambe. Vous êtes bien bon.

CALFUCIUS. Oh! la jolie jambe!

BERTHA. Plaît-il?

CALFUCIUS. Rien!... (A part.) Quelle pureté de lignes!..: C'est beau comme l'antique!

BERTHA. La!... voilà qui est fini!

CALFUCIUS. Déjà?...

BERTHA. Oui.. cependant... je ne sais ce que je ressens... (Musique.) L'orage... la fatigue... j'éprouve un accablement... Ah! (Elle s'endort.)

CALFUCIUS, à lui-même. Eh bien!... elle s'endort!... et me voilà seul avec elle... C'est singulier... j'ai peur... peur de quoi?... Qu'elle est belle!

BERTHA, à part. C'est heureux!

CALFUCIUS. Non... je ne puis rester seul. (A partir de ce moment, la fenêtre de la cuisine, qui est en face la fenêtre du fond, s'éclaire. On voit l'ombre de Saturne.) Saturne n'est peut-être pas parti... je vais appeler... j'ai peur de moi-même!

BERTHA, à part. Mais, moi aussi, alors.

CALFUCIUS. Ah! il est encore là... dans la cuisine. (On voit l'ombre de Saturne dans la cuisine.) Il boit mon vin!... Mais il n'est pas seul! (On voit l'ombre de Dorothée.) Ah! qu'il est heureux celui-là!... il ose aimer! il est aimé!... Mais, que vois-je? il lui prend la taille... (Les ombres exécutent ce que dit Calfucius.) Il l'embrasse!... Oh!... si j'osais comme lui!... Ma foi! advienne que pourra! nectar ou poison, je porterai cette coupe à mes lèvres! (Il se penche sur Bertha et l'embrasse.)

BERTHA, se levant. Vous avez perdu, mon maître!..

CALFUCIUS. Comment?..

BERTHA. « Jamais femme au monde n'obtiendra un baiser de ma façon!.. » Vous avez perdu, adieu!..

CALFUCIUS. Partir!.. me quitter!.. Mais je vois, maintenant... je comprends, j'existe... j'aime!..

BERTHA. Dieu merci! cela m'a donné assez de mal.

CALFUCIUS. Eh bien? .

BERTHA. Eh bien! c'est tout ce que je voulais, ma vengeance est complète. (Elle remonte la scène, Calfucius court après elle.)

CALFUCIUS. Vous ne sortirez pas... dussé-je vous retenir de force... (Il la poursuit.)

BERTHA, se sauvant. Ah! mon Dieu!..

CALFUCIUS. Vous ne m'échapperez pas

BERTHA, arrivée près de la lumière. Ah! cette lumière!.. (Elle l'éteint. — Nuit.) Je suis sauvée!

CALFUCIUS. Bertha!.. par pitié!.. je t'aime!

BERTHA. Il m'aime!

« Adieu donc, mon camarade,
« Mon arc est en bon état,
« Mais ton cœur est bien malade. »

CALFUCIUS. Ah! c'est lui!.. c'est l'Amour!..

SATURNE, en dehors. Voilà! voilà!..

BERTHA, à part. On vient!... (Elle se cache derrière la statue de l'Amour.)

SCÈNE XII.

Les mêmes, SATURNE.

SATURNE, gris, porte un flambeau et une bouteille. Monsieur m'a appelé?

CALFUCIUS. Moi? non... Va-t'en au diable!..

SATURNE. Monsieur criait : L'Amour! l'Amour!.. J'ai cru que Monsieur me disait de revenir!.. je suis un si bon domestique!

CALFUCIUS. Mais, tu la connais, cette femme... qui est-elle?..

SATURNE. Quelle femme? Dorothée?

CALFUCIUS. Mais non! Wilhem .. Bertha... l'Amour. . que sais-je!..

SATURNE, à part. Je crois qu'il a bu un coup.

CALFUCIUS. Elle m'a déchiré le cœur, Saturne, et je ne la reverrai plus! (Il pleure.)

SATURNE, pleurant. Buvez, Monsieur!.. buvez, cela vous remettra.

CALFUCIUS. Oui, donne, je veux m'enivrer pour ne plus penser à elle.

BERTHA, à part. Le pauvre garçon!

CALFUCIUS

Air : *Verse, verse des vins de France.*

Oui déjà, grâce à ce flot pur,
Je vois des campagnes nouvelles;
Dans la lumière et dans l'azur,
Je vois danser les immortelles;
Je vois parmi le divin chœur,
Vénus plus charmante et plus belle.
Mais non, je le sens à mon cœur,
Ce n'est pas toi, Vénus, c'est elle,
C'est toujours elle.

ENSEMBLE.

Verse, verse; ce vin fidèle
Me remplace les amours.
Verse, verse, il est meilleur qu'elle:
Oui, je veux boire toujours,
Le vin tient lieu des amours.

BERTHA.

En vain il veut être infidèle
A ses premières amours!
Un amant est parfois rebelle,
Mais il en revient toujours
A ses premières amours.

SATURNE.

Buvez, buvez ce vin fidèle,
Il remplace les amours.
Buvez, car il est meilleur qu'elle,
Buvez encore et toujours,
Le vin tient lieu des amours.

CALFUCIUS, très-animé. Mais non, ce n'était pas Bertha, c'est l'Amour!.. il s'est enfui en me lançant un trait.

SATURNE. Qui ça?..

CALFUCIUS. Oui... tiens... regarde... il me menace.

SATURNE, à part. A-t-il bu! a-t-il bu!

CALFUCIUS, à la statue. Grâce! je me soumets... que faut-il faire?.. (Il se prosterne.)

BERTHA, cachée. Écoute! (Musique.)

SATURNE, pétrifié. Il parle... il fait la causette... Oh! le sournois qui ne m'avait jamais rien dit.

BERTHA. Te repens-tu de tes mépris pour moi?

CALFUCIUS. Oui!

BERTHA. Te soumets-tu à mes lois?

CALFUCIUS. Oui!

BERTHA. Promets-tu d'aimer Bertha toute la vie?..

CALFUCIUS. Toute la vie!..

SATURNE, se prosternant. Eh!.. monsieur l'Amour, parlez pour moi pendant que vous y êtes. Je vous épousseterai avec respect.

BERTHA, redescendant entre Calfucius et Saturne. Allons, relevez-vous; l'Amour vous pardonne.

CALFUCIUS, levant la tête. Vous? vous ici?.

BERTHA. L'Amour est de mes amis, comme vous voyez. Manquerez-vous à votre serment cette fois?

CALFUCIUS. Oh! jamais! mais vous m'aiderez à le tenir?

BERTHA. Il le faut bien, puisque le Dieu l'ordonne.

SATURNE. Monsieur, faut-il aller chercher le notaire?

CALFUCIUS. Le notaire! L'Amour a-t-il parlé du notaire?

BERTHA. Mais, je crois bien!

SATURNE. Monsieur, la tradition et la morale exigent un notaire.

CALFUCIUS. Allons, soit!

SATURNE. Et j'épouserai Dorothée?

CALFUCIUS. Tu épouseras Dorothée!

SATURNE. Oh! quel bon mari elle aura!.. je suis un si bon domestique!..

ENSEMBLE.

Air-final du *Bal du Prisonnier.*

Doux moments,
Doux serments,
Plus d'orage,
Ni de nuage;
Pleurs, fuyez ce séjour
Où règne l'amour.

BERTHA, au public.

Air de *Voltaire chez Ninon.*

Puisque l'amour trouve en ce lieu,
Pour braver le vent et l'orage,
Bon souper, bon gîte et bon feu,
L'en expulser serait dommage.
Par vous le voilà menacé!...
Mais nous n'aurions plus rien à craindre,
(Montrant Calfucius.)
Si la flèche qui l'a blessé,
Comme lui pouvait vous atteindre,
Au cœur pouvait tous vous atteindre.

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

FIN.

LAGNY. — Imprimerie de VIALAT.